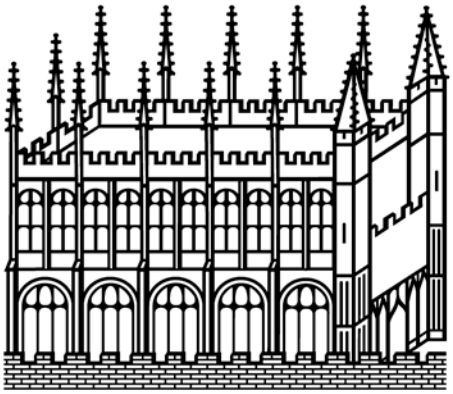


Bodleian Libraries

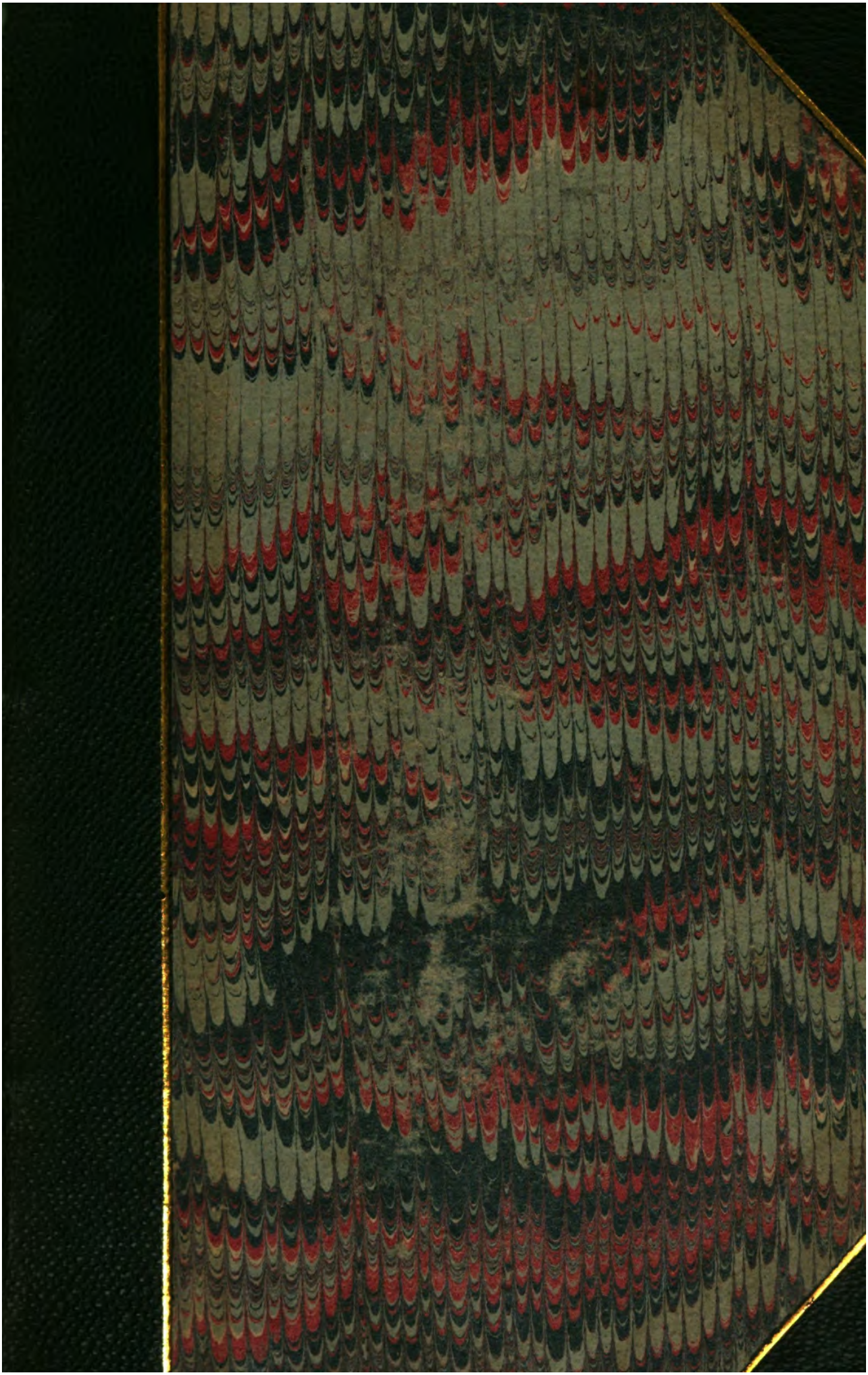
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Charles William Packe.

Vet. Fr. III A. 529

JEAN

LE TROUVEUR

PAR

Paul de Musset.

TOME II.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAY 1969
OF OXFORD
LIBRARY

I

A quatre heures du matin, notre chevalier fut éveillé par les premiers rayons du soleil levant. Il ouvrit une des glaces de son carrosse et demanda où il était.

— Dans cinq minutes, répondit le postillon, Votre Seigneurie sera à Civita-Castellana.

— Comment! dit Jean, d'où vient que tu n'as point pris la route de Sienne?

— Si Votre Excellence veut bien recueillir ses souvenirs, elle se rappellera que cette nuit, en s'endormant, elle craignait de passer à Sienne, de peur d'y être émue par des impressions trop pénibles. Elle dormait au pont

Molle, où se trouve la jonction des deux routes ; j'ai dû obéir à la dernière volonté qu'elle avait exprimée.

— Exprimée ! s'écria Jean ; je ne t'ai point donné d'ordre.

— Pardon, Excellence, c'est *conçue* que j'aurais dû dire.

Notre chevalier ferma la glace sans oser se plaindre, car le postillon rouge paraissait connaître mieux que lui ce qu'il avait dans la tête. Sa seconde pensée fut pour Flora. Il se représentait la pauvre enfant, le visage inondé de larmes, comptant les jours et priant saint Jean de Latran d'abréger le supplice de l'absence. A l'idée qu'il ne verrait point sa maîtresse à l'heure accoutumée, son cœur, partagé entre les regrets et le devoir, souffrait de terribles combats. Tout à coup il s'aperçut que le postillon tournait bride et reprenait, au triple galop, le chemin de Rome.

— Malheureux ! que fais-tu ? cria Jean.

— Je menais bien vite Votre Seigneurie où elle regrettait de ne plus être, répondit le postillon ; mais puisque cette envie ne lui dure point, je me conformerai à ses désirs.

Et il fit retourner ses chevaux.

— Quelle tyrannie ! pensait Jean. Avec son

empressement à me servir, ce forcené pourrait me perdre si je ne le surveillais. C'est en me surveillant moi-même que je modérerai son zèle indiscret et dangereux.

De peur d'être obéi trop exactement, le chevalier appliqua toutes les forces de son esprit à bien fixer ses volontés. Il n'osait plus former un souhait, ni s'abandonner à la rêverie; lorsque son imagination s'égarait, il revenait par des sursauts à ses projets et au but de son voyage. Cette contrainte finissant par devenir intolérable, il donna l'ordre au postillon de s'arrêter, et mit pied à terre à Civita-Castellana. Sur la place de cette petite ville était une fontaine où des jeunes filles venaient puiser de l'eau dans des vases de terre qu'elles soutenaient d'une main sur leur tête avec beaucoup de grâce. Un colporteur s'installa près de la fontaine et commença un de ces discours interminables débités avec les frais de poumons, accompagnement obligé de toute transaction commerciale en Italie. Sur une petite table le colporteur étalait sa marchandise en s'extasiant sur la qualité supérieure de chaque objet et la modicité du prix. Un petit chien barbet présidait majestueusement aux opérations de son maître, et portait avec une docilité parfaite de

grosses lunettes qui lui serraient le museau. Les jeunes filles, attirées par les éclats de voix du négociant et la figure comique du chien, formèrent un cercle autour de la boutique portative.

— Seigneurs et belles dames, garçons et filles, disait le marchand, il y a de tout dans ma boutique. Choisissez, demandez, imaginez, s'il est possible, un ustensile inconnu; je vous le donne pour rien si vous ne le trouvez pas dans ma valise. Voulez-vous des mouchoirs, des pendants d'oreilles, des couteaux, des rasoirs, un baromètre? Avez-vous la vue basse? je vous offrirai des lunettes magnifiques avec lesquelles vous observerez d'ici la coupole de Saint-Pierre de Rome. Voulez-vous voir la personne que vous aimez le plus au monde? Achetez un de ces miroirs de poche.

Le marchand parla fort longtemps sans vendre un de ces objets si vantés; mais aussitôt qu'un chaland eut donné l'exemple, tout le monde acheta quelque bagatelle. Une jeune fille prit un miroir pour y chercher le visage de son amoureux, et comme elle n'y vit que le sien, ses compagnes rirent à ses dépens.

— Il y a ici, poursuivit le marchand, un seigneur cavalier qui regrette fort la *porta*

Pinciana, où passa jadis le grand Bélisaire. Ah! qu'il faut de vertu à un serviteur du roi d'Espagne, pour courir vers le Nord quand sa belle se consume en soupirs dans les régions du Midi! Implacable destin, n'as-tu pas de honte de séparer les amants fidèles? Mais il est des adoucissements à l'absence elle-même. Il n'est point aveugle comme le grand Bélisaire, le jeune cavalier, et dans un miroir bien préparé un habile opticien ne peut-il lui montrer la filleule de sainte Marie des Fleurs?

— Donne-moi ce miroir, dit Jean.

— Le voici, Excellence. Je l'ai fait exprès pour vous; il est portatif et se ferme comme une boîte.

Notre chevalier regarda dans le miroir, et il y découvrit l'image de sa maîtresse assise dans sa chambrette, son mouchoir sur les yeux; Flora pleurait à côté de don Guino qui se désespérait de ne pouvoir la consoler. Jean referma le miroir et le mit dans sa poche.

— Combien veux-tu de ce précieux objet? dit-il.

— Ce qu'il vous plaira de me donner, Excellence, répondit le marchand. Un *paolo* pour la forme; je ne suis venu sur cette place que pour obliger Votre Seigneurie.

Le colporteur pliait bagage. Il prit le *paolo* que Jean lui jeta, et saluant le *signor cavaliere*, il s'enfuit en courant, suivi de son chien.

Une fois assuré d'avoir à chaque heure du jour des nouvelles de sa maîtresse, notre chevalier se sentit le cœur fort soulagé. Il retrouva toute sa liberté d'esprit et remonta dans son carrosse en ordonnant au postillon de faire diligence. Grâce à la vertu de son miroir magique, il lui importait peu que la distance qui le séparait de Flora fût plus ou moins grande ; c'est pourquoi il pensa sérieusement à ses affaires et se mit à lire les instructions de l'ambassadeur d'Espagne. Le carrosse lancé comme une flèche traversa Spoleto, Foligno et Perugia ; il s'arrêta un moment au bord du lac de Trasimène pour laisser au seigneur chevalier le temps de regarder le champ de bataille où avait péri Flaminius ; et puis il passa par Cortone et Arezzo, et entra dans Florence au coucher du soleil. Jean ne prit qu'une heure de repos dans cette ville. Sur la place du Dôme, il jeta un regard tendre à Sainte-Marie des Fleurs, et, n'osant pas franchir le portail de l'église, il s'assit sur le banc de pierre où Dante était venu rêver quatre siècles auparavant. Le soir il remonta en voi-

ture, et voyagea toute la nuit. La chaîne des Apennins ne lui causa presque point de retard. Le théâtre de la guerre était alors sur les rives du Pô. L'armée du prince Eugène se dirigeait vers Mantoue ; elle y arriva trop tard. Le duc de Vendôme venait de faire lever le siége de cette place, et marchait sur Parme.

Le postillon rouge lui ayant conseillé de faire un long circuit pour rejoindre l'armée française, Jean n'eut garde de contrarier un guide si bien informé. Il se laissa conduire à Guastalla. Le postillon lui montra, du sommet d'une montagne, les avant-postes des Impériaux, et vers huit heures du matin, notre chevalier descendit de carrosse dans un petit village de la rive droite du Pô, à cent pas du logement de M. de Vendôme. C'était le moment favorable pour aborder ce grand général. Le prince, incommodé par une maladie lente, suivait un traitement tout en faisant la guerre ; il tenait conseil, préparait ses plans de campagne et donnait ses ordres à l'heure où des médicaments ravageaient ses entrailles. Jean trouva M. de Vendôme entouré de ses officiers, et assis, en robe de chambre, sur ce meuble fameux et peu martial que son courage et ses talents militaires ont pourtant immortalisé.

— Messieurs, dit le prince après avoir lu les dépêches, le roi d'Espagne est parti de Naples par mer. Les vents étant favorables, nous l'aurons parmi nous avant trois jours. Sa Majesté verra comment nous nous battons pour ses intérêts. Je compte sur vous pour lui donner le divertissement d'une victoire.

M. de Vendôme traita l'envoyé de l'ambassadeur d'Espagne avec beaucoup de courtoisie et d'égards. Il lui accorda l'entrée au conseil, le couvert à la table des officiers supérieurs, et causa familièrement avec lui des affaires de Naples et de Rome. On envova une garde d'honneur au-devant de Philippe V. M. de Marchin accompagnait le roi; de sorte que notre chevalier se retrouva en pays de connaissance. Dans les premiers jours du mois d'août, lorsque Philippe V eut passé les troupes en revue et fait ses libéralités aux soldats, l'armée se remit en marche.

Jean supportait assez patiemment les ennuis de l'absence. Sa curiosité trouvait quelque plaisir dans les émotions de la guerre et l'attente de grands événements. Il consultait vingt fois par jour son miroir de poche, et il avait sujet d'en être satisfait. Le talisman lui montrait la belle Flora, toujours seule dans sa chambre, avec

un visage et des attitudes où se peignaient visiblement la langueur et les regrets. Un matin, en regardant le miroir magique, Jean ouvrit tout à coup des yeux ronds et flamboyants. Il avait vu Flora, un gros bouquet de roses à la main, respirant le parfum des fleurs d'un air insouciant et gai.

— Que je suis fou! se dit-il; nous sommes au 14 août. C'est demain la fête de Sainte-Marie des Fleurs, et ce bouquet a été donné par le vieux Guino à sa fiancée.

Cependant, à midi, le miroir montra l'image de Flora assise à table, accompagnée de don Guino et d'un fort beau jeune homme. La jeune fille souriait et s'animait. A ses regards et à ses airs de tête, on voyait bien que la coquetterie avait une part dans ses badinages. Une fiasque de vin, à laquelle on revenait en choquant les verres, prouvait qu'on fêtait sainte Marie.

— A quoi donc penses-tu, Guino? murmurait Jean, comme si le vieillard eût pu l'entendre. Qu'as-tu fait de ta jalousie? Comment souffres-tu ce jeune homme dans ta maison? Il se moque de toi, et Flora me trahit.

Ce fut bien autre chose, lorsque notre chevalier vit sa maîtresse, appuyée sur le bras de l'inconnu, se promener avec lui dans le jardin,

tandis que le vieux Guino arrosait ses fleurs. Jean sentit mille serpents lui dévorer le cœur. Il se mordait les doigts. Il apostrophait avec véhémence ces images qui ne prenaient point garde à lui. Enfin, dans un transport de colère, il jeta le miroir à terre et le brisa d'un coup de pied.

— Retourne dans l'enfer, talisman maudit! s'écria-t-il. Je ne veux plus des services des esprits, puisqu'ils m'ont rendu le plus malheureux des hommes. Belle Hydora, retirez-moi votre protection et laissez-moi ma maîtresse.

Mais, en brisant son miroir magique, Jean ne retrouva point ses illusions. La confiance s'était enfuie, et à sa place arrivait la jalousie, traînant la vengeance par la main. Si les esprits lui en avaient trop appris pour son repos, il fut bien plus malheureux encore en retombant dans l'ignorance. L'infidélité de Flora lui paraissait hors de doute ; à mesure qu'il y rêvait, le sentiment de son abandon l'accabla, et il se mit à pleurer comme un enfant.

Des roulements de tambour et les coups de feu d'une escarmouche vinrent distraire le pauvre Jean de son chagrin. L'armée française suivait depuis plusieurs jours les rives du Pô. M. de Vendôme avait reconnu que le succès

de la campagne dépendait de l'occupation du coteau de Luzara ; mais, de son côté, le prince Eugène voulait prendre cette position. Les éclaireurs des deux armées s'y présentèrent en même temps, et le duc de Vendôme, entendant les premières détonations de la mousqueterie, se porta en avant. Un combat s'engagea tout à coup, et comme, dans cette rencontre imprévue, la valeur et l'impétuosité du soldat avaient plus d'importance que le bon ordre, M. de Vendôme commanda la charge. Notre chevalier se trouva lancé au galop avec la brigade de Marchin contre le régiment de Commercy, qui montait le coteau de Luzara. Son cheval s'emporta et courut au milieu des rangs de l'ennemi. Vingt coups de pistolet furent tirés sur ce cavalier imprudent qui se jetait au-devant de la mort, mais aucun ne l'atteignit. Jean pénétra ainsi au centre du régiment impérial. Voyant à portée de son bras un officier supérieur, il lui passa son épée au travers du corps et poursuivit sa course dans les lignes ennemies. Des cris et des malédictions, qu'il entendit tout près de ses oreilles, lui apprirent qu'il venait de tuer l'un des chefs de l'armée : c'était le prince de Commercy, de la maison de Lorraine, l'un des plus habiles généraux de

l'empire. M. de Marchin, profitant du désordre causé par la mort du prince, culbuta le régiment impérial et le poussa jusqu'au bas du coteau. Jean, dont le cheval s'était enfin arrêté, reprit sa place auprès du maréchal, qui le complimenta fort de sa bravoure. En sorte que l'ardeur de sa monture fut considérée comme un heureux coup de tête du cavalier.

La nuit du 14 août interrompit la bataille de Luzara. M. de Vendôme comprit, sur les rapports qui lui venaient, que la journée du lendemain lui réservait une victoire complète. Pendant la soirée, M. de Marchin, qui occupait une position avancée, envoya Jean porter au roi d'Espagne la relation des mouvements de sa brigade, et le trait de courage de notre chevalier n'y était point oublié. Après avoir fait sa commission, Jean se retira pour prendre quelques heures de repos; mais le feu du combat une fois éteint, sa jalousie se réveilla plus exaltée qu'auparavant. Voyant qu'il ne dormirait point, il sortit de sa tente et se promena parmi des soldats au bivac. Un dragon rouge de la maison du roi, placé en vedette sur le bord du fleuve, l'appela par son nom.

— Seigneur Jean de Cerdagne, lui dit cet homme, ne passez point si fier devant un ami.

Jean s'approcha de la vedette et reconnut sous l'uniforme son contre-maître des fossoyeurs de Rome.

— Depuis quand êtes-vous militaire? dit-il.

— Depuis ce matin, pour vous servir, répondit le dragon rouge. Vous ne m'avez point vu, dans la mêlée, donner à votre cheval le coup de baguette qui lui a mis cet heureux diable au corps auquel vous devez un succès? Mais il ne s'agit point de cela; cherchons plutôt le remède à votre mélancolie.

— Tu sais donc, s'écria Jean, le malheur qui m'accable?

— Les femmes ont la mémoire courte ou longue selon les circonstances, seigneur chevalier. Un beau garçon, cousin de votre belle, est arrivé de Sienne tout exprès pour lui donner des fleurs.

— L'aime-t-elle déjà?

— Peut-être; vous avez pourtant un grand empire sur l'esprit de Flora. Usez de votre pouvoir. L'absence vous a fait du tort; séparez votre maîtresse de ce nouveau soupirant, et vous gagnez la partie.

— Comment? que puis-je tenter à cent lieues de distance?

— La distance! est-ce qu'il y en a pour vos

serviteurs ? Donnez-moi un message à porter, un ordre par écrit ; avant cinq minutes, je le remets entre les mains de Flora. Je conseille à la jeune fille de planter là le cousin, le vieillard jaloux, la camérière, le valet boiteux et la maison aveugle. En un mot, je l'enlève par le chemin que vous savez, et je vous l'amène ici.

— Tu vas un peu bien vite en besogne, répondit Jean.

— Vous hésitez déjà? reprit le dragon rouge ; vous avez peur de vous-même. Prenez donc que je n'ai rien dit, et ruminez votre jalousie le long de cette rivière.

— Eh bien ! je suis déterminé, s'écria Jean. Va chercher Flora et l'amène ici ; je le veux.

— Voilà qui est parler en homme. Écrivez quelques mots à votre belle. Employez l'autorité de saint Jean de Latran. Cela ne peut pas nuire. Dépêchez-vous, car à cette heure même, Flora se promène seule dans son jardin, et l'occasion est favorable.

Le dragon rouge tira de sa poche un encrier portatif et du papier. Jean posa un genou en terre pour écrire le billet suivant :

« Chère Flora, le grand saint qui protége nos amours consent à nous unir sans délai.

Partez avec le messager qui vous remettra cette lettre. Il vous conduira dans les bras d'un époux. Ne balancez point ; c'est l'ordre et la prière de votre fidèle

« JEAN DE CERDAGNE. »

— Chevalier, dit le dragon en mettant le billet dans sa poche, il y a plaisir à servir un homme comme vous ; aussi vais-je employer les grands moyens et mettre mes meilleures ailes à mes talons. Entendons-nous bien. Pendant mon absence, ayez soin de rester ferme dans vos déterminations. Le mieux serait de ne penser à rien, afin de ne point arrêter la liberté de mes actions, et pour cela, je vous engage à compter les secondes. Si les Romains n'avaient pas la sotte habitude de faire bénir et asperger leurs maisons le jour de Pâques, j'enlèverais votre maîtresse sans lui en demander la permission ; mais le curé de la Trinité-du-Mont a répandu tant d'eau bénite sur la *casa cieca*, que je perds mon pouvoir dans l'enceinte de cette baraque. Il est nécessaire que Flora consente à me suivre. Je l'entraînerai donc hors de la maison du vieux Guino par le chemin souterrain que vous connaissez. Une fois que ses pieds mignons auront touché la

terre païenne de la campagne de Rome, je la saisis à bras-le-corps et je vous l'apporte de gré ou de force. La belle fille, un peu étourdie par la rapidité du voyage, sera sans connaissance. Ne vous en effrayez point. Elle se ranimera sur ce vert gazon, et votre présence la guérira mieux que tous les spécifiques du monde. Mais, je vous le répète, prenez garde, M. le chevalier ; n'allez pas hésiter ; n'allez pas vous repentir d'avoir pris ce parti violent. Songez que, pendant les dix minutes qui vont s'écouler, les événements suivront le cours de vos pensées. Un moment de faiblesse ou d'irrésolution peut entraîner de graves conséquences, un malheur, une catastrophe.

— Quel malheur? quelle catastrophe? demanda Jean.

— Je ne sais. Comment pourrais-je deviner ce qui vous entrera dans l'esprit? Soyez averti qu'une idée timide, un changement dans vos volontés deviendraient funestes.

— Tu me troubles au lieu de me rassurer.

— Chevalier, on ne doit jamais rien faire à l'aveugle. Je vois que vous avez suffisamment réfléchi à cette extrémité d'enlever une fille que vous ne pouvez pas mener à l'autel, l'église vous étant fermée. Je vois que vous avez pris

votre parti des cris et des larmes de Flora, lorsqu'elle s'apercevra que vous manquez à vos promesses. Vous ne vous embarrassez point de l'effet que produira dans ce camp une maîtresse attachée à vos pas.

— Silence! interrompit Jean, tu ne fais qu'ébranler ma volonté.

Une grimace diabolique approchant d'un sourire remua les traits du dragon.

— Vous avez raison, chevalier, dit-il; où donc ai-je la tête? Ce n'est point le moment de délibérer. Je n'attends plus que vos ordres.

— Pars donc; je te l'ordonne.

Le dragon rouge sauta dans le fleuve et disparut.

II

Aussitôt qu'il eut perdu de vue son messager fantastique, Jean voulut compter les secondes, comme il en était convenu. Il ne put pas même atteindre jusqu'à cent. L'agitation de son cœur accélérait davantage le mouvement de ses idées à mesure qu'il s'efforçait de ne songer à rien. Chaque seconde lui semblait une année. Mille chimères confuses l'assiégeaient à la fois. Sa faible cervelle devint un chaos où la peur porta le désordre à son comble. Comme un homme saisi de vertige tombe dans l'abîme qu'il veut éviter, Jean se plon-

gea précisément dans les réflexions qu'il redoutait.

— N'est-ce point, disait-il, un piége que me tend ce démon incarné? N'aurais-je pas dû me défier de ses offres? La compagnie d'une femme au milieu de cette armée me fera un tort irréparable. On saura que je l'ai enlevée. Philippe V, qui est le plus fidèle des maris, déteste les séducteurs et les liaisons coupables. Je serai décrié, honni; et cependant je ne puis épouser Flora. Que ferai-je de cette femme? Oui, c'est un mauvais tour que le diable me joue. Mais peut-être il ne réussira point; Flora ne se décidera pas à partir. O fatale précipitation! que n'ai-je pris le temps de délibérer! La jalousie m'a rendu fou. Flora m'aime encore. Elle ne m'aime que trop; elle partira. Peut-être il surviendra quelque accident. Malheureux! à quoi vais-je penser? Écartons cette idée horrible... Quelque accident déplorable... Ah! je ne sais plus ce que je veux. Hydora, délivrez-moi...

Jean, étendu sur le gazon, cacha son visage dans ses mains. Le dragon rouge était debout auprès de lui.

— Chevalier, dit-il, ce n'est pas ma faute : je vous avais averti.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Jean.

— J'ai cru d'abord que je ne réussirais point. Flora ne se décidait point à partir; mais elle vous aimait encore, elle ne vous aimait que trop : elle est partie. Alors un accident est survenu, un accident déplorable. Car observez que vous ne saviez plus ce que vous vouliez. Hydora vous a délivré d'une maîtresse qui vous embarrassait.

— Que dis-tu? s'écria Jean épouvanté. Achève, enfonce-moi d'un seul coup le poignard dans le cœur, et ne me fais pas souffrir inutilement.

— En deux mots, voici l'affaire : Pendant ce moment critique où votre esprit chancelait, Flora et moi nous sortions par le passage souterrain. La jeune fille avait peur; elle marchait lentement, appuyée sur mon bras. Vos hésitations ont tout perdu. Fallait-il amener Flora? fallait-il la repousser dans sa maison? fallait-il vous en défaire? C'était un chaos à n'y rien comprendre. Un éboulement subit a mis fin à ces perplexités; les étais du souterrain se sont écroulés. Votre maîtresse est morte étouffée avec vingt pieds de terre sur le corps, et jamais les hommes ne retrouveront son cadavre. Vous êtes servi selon vos désirs. Le roi

Philippe V, qui est le plus fidèle des maris, déteste les séducteurs et les liaisons coupables. Dormez en paix.

— Traître ! misérable assassin ! répondit Jean ; c'est sur toi que je passerai ma rage.

En parlant ainsi, il tira son épée et se jeta sur le dragon rouge ; mais l'épée ne rencontra que le vide. Le personnage infernal s'était élancé dans le fleuve la tête la première. Un éclat de rire énorme fut répété d'écho en écho, comme une explosion, et Jean n'entendit plus que les appels des sentinelles qui veillaient à la garde du camp,

Une heure avant l'aurore, une ronde militaire trouva un homme couché sur la limite des retranchements.

— Camarade, dit l'officier de ronde, levez-vous. Il faut dormir à votre bivac.

— C'est quelque traînard qui veut s'enfuir, dit un soldat.

— Eh ! reprit l'officier, c'est vous M. de Cerdagne ! Vous dormez dans cette herbe humide, lorsque vous avez un bon lit à l'état-major du roi d'Espagne ! A quoi donc rêvez-vous ?

— Se peut-il que je sois encore vivant ? répondit Jean avec un sanglot profond.

— Quais ! dit l'officier, est-ce que l'émotion causée par la bataille vous aurait un peu brouillé les idées ? Remettez-vous, M. le chevalier. Vous êtes jeune, vous en verrez bien d'autres. Votre belle conduite d'hier ne me permet point de croire que vous ayez peur de la mort.

— La mort, répondit Jean, je la demande, je la souhaite avec ardeur.

— Vous l'avez sous la main. Deux mille Français l'ont trouvée sur ce coteau ; mille autres vont peut-être la rencontrer encore dans une heure. Tenez : écoutez ce roulement de tambour. C'est le réveil qui sonne. La mort vous invite. Nous irons ensemble lui rendre nos devoirs.

— J'y cours, dit le chevalier en se levant, et je la chercherai si bien qu'elle ne m'échappera pas.

— Le drôle de garçon ! murmura l'officier en poursuivant sa ronde.

Peu de temps avant le lever du soleil, on entendit un feu de mousqueterie sur l'aile droite de l'armée française. Le prince Eugène tentait un dernier effort pour reprendre le plateau de Luzara. L'infanterie impériale, luttant contre une position désavantageuse, mon-

tait intrépidement à travers une grêle de balles. La brigade espagnole, sous le commandement de M. de Louville, fit un détour pour attaquer cette infanterie par le flanc. Jean partit en volontaire. Un combat très-vif s'engagea. Les feux se croisaient et faisaient de grands ravages. Une acclamation générale des Français annonça la retraite des Impériaux, la cavalerie fut lancée à leur poursuite, et Jean, confondu parmi les dragons de Louville, descendit au galop dans la plaine. Il aperçut bientôt à cinquante pas devant lui les uniformes verts du régiment de Baden ; les Impériaux, serrés de près, changèrent de front en armant leurs mousquets.

— Voici, pensa Jean, le moment de mourir en homme de cœur. Après le meurtre affreux dont je suis la cause, la vie me serait insupportable. Dussé-je aller en enfer, puisque Flora n'existe plus, je ne lui survivrai point. Je veux trouver la mort au milieu des Impériaux; je pénétrerai si avant dans leurs bataillons qu'ils me tueront.

Comme il achevait de prononcer ces mots, un nuage de fumée lui déroba les uniformes de Baden; il sentit une violente secousse. Une balle l'avait atteint dans la poitrine et lui avait

traversé le corps de part en part. Jean lâcha ses guides et son épée ; il perdit les étriers, chancela sur son cheval, et tomba la face contre terre dans une mare de sang.

Le soir du 15 août, on avait formé à la hâte des ambulances dans la plupart des maisons de Luzara. Trois mille blessés y recevaient les premiers secours. Un chirurgien français s'arrêta devant un jeune homme étendu sans mouvement sur la paille ; il sonda la plaie ouverte sur la poitrine de ce jeune homme, et secoua la tête d'un air expressif :

— Celui-ci, dit-il, n'a pas deux heures à vivre. Occupons-nous d'un autre.

Le chirurgien passa au blessé suivant. Jean fut classé parmi les malades désespérés. Cependant, au milieu de la nuit, il reprit connaissance. En ouvrant les yeux, il remarqua une figure extraordinaire assise près de lui et qui le regardait fixement. Le visage noble et beau de ce personnage, sa robe noire qui descendait en longs plis sur ses pieds nus, l'expression fière et un peu dédaigneuse de sa physionomie réveillèrent vaguement dans la mémoire de Jean le souvenir de la confession du commandeur ; mais, comme notre pauvre chevalier souffrait de sa blessure et

qu'il était dévoré d'une soif ardente, il demanda de l'eau à cet inconnu, sans chercher à comprendre à qui il s'adressait.

— Tu ne veux donc plus mourir? lui dit le personnage mystérieux.

— Que sais-je ? répondit Jean. Pour Dieu, donnez-moi de l'eau.

— Ne t'en défends pas, reprit l'inconnu ; tu désires vivre, et cela est fort naturel. Il est heureux pour toi que la nature ait pourvu tous les hommes de cet amour instinctif de la vie, dont leur désespoir même ne triomphe pas absolument. Si tu avais souhaité réellement la mort, tu serais à moi pour toujours ; mais on a plus vite fait de la souhaiter à une maîtresse incommode, n'est-ce pas vrai ?

— Venez-vous ici, répondit Jean, pour empoisonner ma dernière heure? Ce sang et cette blessure ne témoignent-ils point que mes remords égalent l'horreur de ma faute?

— Je ne songe guère à t'accuser. Ta dernière heure n'est point sonnée. Tu vivras, et nous aurons sujet de nous en féliciter tous deux ; mais il faut changer d'idées et de façon de vivre. Tu as agi jusqu'à ce jour en véritable enfant ; il est temps de te conduire en homme. Écoute-moi : Tu vas enfin comprendre l'énigme

de ta destinée, à laquelle tu n'entends rien encore. Lorsque tu m'enlevas, par ton dévouement romanesque, l'âme héroïque du généreux Quiqueran, à laquelle j'attachais un grand prix, je t'avoue que j'en ressentis du dépit. La rançon ne valait pas, à beaucoup près, le prisonnier que je perdais. J'ai voulu connaître par expérience si tu serais capable de me rendre assez de services pour m'indemniser de cette perte. Dans ce dessein, j'ai profité de ta jeunesse et de ton innocence. Notre marché m'obligeait à te donner aide et secours dans les instants périlleux, pressants ou passionnés; mais j'ai fait en sorte que ton ingénuité prît mon assistance pour une faveur volontaire et non pour une obligation. Ce que je ne pouvais point te refuser, tu l'as considéré comme une grâce. Je sais à présent que tu es un sujet précieux. Il y a au-dessus de moi et de mes œuvres une volonté appelée par les aveugles fatalité ou destin, et qui vient d'une source impénétrable pour moi-même, dont celui que je ne veux point nommer s'est réservé le secret. Cette puissance paraît te protéger comme le vertueux Quiqueran. Le regard pénétrant d'Hydora l'avait démêlé sur ton visage. Au lieu de m'amuser à te tendre des piéges et à rire de

ton ignorance, je t'offre une juste réciprocité de bons offices. A l'avenir, use largement de tes priviléges ; fais-toi obéir, comme te l'a dit Aymar. Sois mon second, je serai ton serviteur. Ce n'est point une âme vile que tu me jetteras pour ta rançon ; tu m'en livreras dix, si tu veux en prendre la peine, et je t'accorderai en échange de tels avantages que jamais mortel n'aura joui d'un bonheur pareil au tien.

— Vous me confondez, répondit Jean ; cette baguette divinatoire, ce cheval si rapide, ces visions dans l'eau d'une carafe, ce voyage sur le brigantin...

— C'étaient, reprit le démon, les petits services que je ne pouvais pas rigoureusement te refuser.

— Et les fossoyeurs rouges, le postillon vêtu de peau de chagrin, le faux dragon d'Espagne, le colporteur au miroir magique?

— Tu pourras désormais leur commander en maître.

— Et la rencontre fortuite qui m'a rendu un père et le nom de mes ancêtres?

— C'est autre chose, dit le démon en souriant : M. de Cerdagne n'est point ton père. Tu n'es pas gentilhomme ; ton nom, tes titres et qualités sont usurpés. Les paroles du maréchal

de Marchin t'avaient donné de l'ambition. Tu demandais une famille à tout prix. J'avais celle-là sous la main, je t'en ai fait présent.

— Quoi ! ce signe dessiné sur mon bras...

— Je l'y ai imprimé moi-même dans l'instant où tu appelais à grands cris ce père et cette famille.

— Ainsi, mon évanouissement, ma joie, tout cela est en pure perte ?

— J'ai mis en action, pour te contenter, une de ces nouvelles espagnoles où l'on voit toujours un fils enlevé par des bohèmes retrouver à point nommé ses parents. Tu as pris au sérieux le quiproquo. Ton attendrissement s'est d'ailleurs exprimé à la façon des romans à la mode en ce siècle. C'était ce qu'on appelle un dénoûment avec bénédiction paternelle, larmes de jeune fille, embrassements et paroles entrecoupées. Cela eût fait honneur à mademoiselle Scudéry.

— En un mot, reprit Jean, vous vous êtes joué des sentiments les plus respectables.

— Chacun son métier. Je ne suis point chargé d'arranger des scènes de famille et des *bergeries* de Fontenelle.

— Mais j'avais pour Louise de Cerdagne une amitié sincère.

— Eh bien ! qui t'empêche de l'aimer comme une sœur ?

— Le pourrai-je, à présent que vous m'enlevez mes illusions ?

— Il faut, répondit le démon, que tu saches la vérité, que tu déploies d'autres qualités, que tu sois enfin l'un de mes plus utiles instruments. Je compte, pour briser ton écorce naïve, sur les déceptions, sur l'expérience énergique par où tu viens de passer, sur cette blessure, ce sang, la mort que tu as envisagée de près. Une grande secousse te transformera. Tu vois que je te parle avec franchise. Profite de mes avis.

— Et la catastrophe du souterrain, demanda Jean, est-elle donc réelle ?

— Assurément, répondit le démon. Flora est morte, et par ta faute. Où serait la leçon sans cela ?

— Ah ! que ne l'avez-vous sauvée ! s'écria le pauvre Jean avec un sanglot.

— Il était nécessaire qu'elle mourût tout de bon pour ton instruction, pour le développement et la maturité de ton caractère.

— Vous vous trompez, reprit Jean, si vous pensez me rendre ainsi le goût de la vie.

— Il suffit qu'il existe encore un peu.

— Mais je vais retomber dans des conditions à faire l'homme le plus malheureux du monde.

— Tant mieux pour mes intérêts!

— Adieu mes espérances, mon nom, mes affections, mon droit de porter l'épée!

— Incorrigible enfant, dit le démon. Sois chevalier de Cerdagne tant que tu voudras. Lorsque tu en auras assez, je te ferai marquis de quelque autre chose; duc, si tu le veux; prince, si c'est ton envie.

— A quoi servent ces promesses, si ma blessure est mortelle?

—Autre parole d'enfant. Veux-tu vivre? je te vais guérir sans avoir besoin d'instruments, de charpie et de compresses.

— Je veux vivre. Guérissez-moi sur-le-champ.

Le démon examina la blessure et introduisit son doigt dans la plaie.

— La balle, dit-il, a passé tout près du cœur. Il paraît que tu as désiré la mort aussi fermement que le puisse faire un homme. Cette cure est peu de chose pour moi. Il suffit de rapprocher ces chairs, de comprimer ces veines, d'arrêter cette hémorragie par la pression, de tendre la peau avec mes doigts. Je

laisse pourtant une ouverture, afin que les praticiens puissent encore se vanter de ta guérison. Bois quelques gouttes de ce cordial, qui te préservera de la fièvre. Demain tu feras un peu le malade. On te mettra sur la poitrine un appareil, et ton retour à la vie passera pour le chef-d'œuvre de la science. Le chirurgien de la brigade Marchin est un ignorant, je vais le couvrir de gloire. Tu pourrais te lever et aller à tes affaires ; mais demeure parmi ces blessés, afin de sauver les apparences. A présent songe à mes avis. Réfléchis et comprends.

— J'ai compris, répondit Jean. Vous prétendez faire de moi un agent de l'enfer ; c'est un rôle auquel je ne suis point appelé.

— Plus que tu ne le penses.

— Vous disiez tout à l'heure que mon pouvoir n'avait point de bornes et qu'il ne dépendait pas de vous de me refuser vos services.

— C'est la vérité.

— Quel besoin ai-je donc de m'entendre avec vous, de m'occuper de vos intérêts, et de suivre vos conseils? Je saurai désormais vous forcer à m'obéir. J'emploierai toutes les ressources dont je dispose pour trouver une proie quelconque à vous jeter ; mais, une fois ma

rançon payée, je sortirai de vos mains pour n'y jamais rentrer.

— Tu le crois ? Essaye-le donc.

— N'en doutez pas, je l'essayerai.

— Tu t'imagines qu'à vingt ans, après avoir goûté d'une puissance infinie, tu te résoudras à vivre en simple mortel, sans autre privilége que les forces de tes quatre membres, le jeu de tes petits organes et la mesquine existence que le hasard et la nature te réservent?

— Vous l'avez dit, je me l'imagine.

—Songes-y : c'est une déclaration de guerre entre nous.

— Que m'importe? Je vous brave.

— Fort bien, mon ami. Ne t'étonne point si je t'écrase comme un insecte.

— Avant de m'écraser, reprit Jean d'un ton fier et impérieux, il faut commencer par m'obéir. Je te remercie de tes éclaircissements; ils m'ont ouvert les yeux. Je ne suis plus l'ingénu, le pauvre sot qui ne savait point régler ses volontés et dont les désirs devenaient des piéges où il trébuchait à chaque pas. Tu as pris soin de me l'expliquer : ce que je considérais comme des faveurs inespérées, c'étaient des priviléges achetés au prix de mon âme. Tu daignes m'avertir de ce qu'il serait bien, selon

toi, de faire à l'avenir? Tant de bonté me touche; mais je verrai ce qu'il me conviendra d'entreprendre. Mes sentiments, mes goûts et mes instincts seront mes guides, et non pas tes excellents conseils. Et pour te prouver que je comprends ma situation, je vais te donner mes ordres. Tu m'as proposé de me faire prince; je veux l'être.

— Vous le serez, monseigneur, répondit le démon avec un salut ironique.

— Je veux aussi que le roi d'Espagne m'emploie à quelque affaire d'État.

— Sa Majesté Catholique sentira ce qu'elle doit à votre courage et à votre mérite. Est-ce tout ce que vous souhaitez?

— Nous verrons après.

— Pour représenter le grand monarque Philippe V, Votre Excellence aura besoin d'une somme d'argent qu'elle puisse dépenser noblement sans y regarder.

— Je n'y songeais pas : il me faut, en effet, cent mille piastres. Tu me chercheras cette somme.

— Fi donc! monseigneur, c'est un million de piastres que je vous donnerai. Voilà tout ce que vous avez à me demander?

— C'est assez pour aujourd'hui.

— Que l'ambition d'un homme est peu de chose ! Je vous aurais conseillé mieux que cela.

— Mes désirs ne vont pas plus loin.

— Ils seront satisfaits. Seigneur prince de Cerdagne, recevez mes humbles félicitations. Dans peu de temps vous serez le plus misérable, le plus piteux des humains, le plus méprisé coquin de toute la création.

— Peut-être. En attendant, je t'ordonne encore de me débarrasser de ta présence. Obéis, esclave.

— Adieu, monseigneur. Rira bien qui rira le dernier.

III

Deux bourgeois de la ville de Parme causaient ensemble sur la *piazza Grande.*

— Mon compère, disait l'un, il ne s'agit plus aujourd'hui de se lamenter sur le mauvais état du crédit et du commerce. Nous serons fort heureux si nous sauvons notre peau ; car les avant-postes du *Vendôme* se voient déjà de la porte Saint-Michel, et dans une heure la fureur française sera déchainée contre cette pauvre ville. Je vous disais bien que la guerre de la succession viendrait jusqu'ici. Pourquoi diable aussi avez-vous reçu en dépôt des toiles de Hollande? C'est une marchandise hérétique, et cela vous a porté malheur.

— Et vous, répondit l'autre bourgeois, qui faites un brocantage impie avec des tableaux de religion, croyez-vous que cela porte bonheur à une ville catholique? Depuis le jour où vous avez vendu le *Saint Jean évangéliste* de notre divin peintre Mazzuoli, le patron de Parme nous a retiré sa protection. Voilà pourquoi nous allons être mis à feu et à sang.

J'ai vendu mon *Saint Jean,* reprit le premier bourgeois, à monseigneur l'évêque de Saint-Donnin, par l'entremise du sonneur Giulio. Est-ce donc une profanation?

— Giulio, répondit le second, est un intrigant, secrétaire, sonneur, cuisinier, jardinier fleuriste, à qui tous les métiers sont bons, qui flatte son évêque et serait capable de lui rendre des services galants auprès de nos femmes, si monseigneur en avait la fantaisie. Vous lui avez baillé dix pistoles de gratification, c'est de l'argent mal placé. Le voici justement qui traverse cette place d'un air affairé. Appelez-le, et demandez-lui des nouvelles.

— Holà! Giulio, cria le premier bourgeois, venez donc un peu de ce côté. Vous vous entendez en politique. Dites-nous donc ce qui nous pend à l'oreille. Serons-nous fusillés par les Français? En serons-nous quittes pour une

contribution de guerre? Sait-on ce que veut faire de nous *le Vendôme?*

Celui à qui on adressait ces questions était un homme de trente-cinq ans, dont les traits mobiles et les yeux brillants exprimaient cent choses à la fois, comme si son visage eût été le fidèle miroir de son âme; mais son air ne tenait point parole, et sa franchise apparente n'était qu'une grimace. Il semblait toujours répondre sans réflexion, souvent même il ne laissait pas aux gens le temps d'exprimer leur pensée; on connaissait ensuite à ses paroles que la réflexion ne lui était pas nécessaire, à cause de sa vivacité de conception. Les esprits de ce genre ne sont pas rares en Italie. Giulio était d'église; son père, jardinier fleuriste à Plaisance, avait cru lui donner le bâton de maréchal en réussissant à le faire sonneur de la cathédrale. L'évêque de Saint-Donnin avait pris ce garçon dans son domestique, et l'avait amené avec lui au-devant du vainqueur de Luzara.

— Messieurs les marchands, dit Giulio, j'ai vu ce matin cette altesse française que vous appelez *le Vendôme*. Elle ne vous fera point de mal.

— Par Bacchus! s'écria l'un des bourgeois,

vous avez approché de ce buveur de sang ?
— Oui, messieurs. J'étais parmi les trente personnes qui accompagnaient monseigneur de Saint-Donnin. Le buveur de sang avait pris médecine. Il a reçu notre évêque dans une cabane de paysan, vêtu de sa robe de chambre, coiffé de son bonnet de nuit, et assis sur sa *seggetta*.

— Vous badinez, maître Giulio.

— En vérité, je ne badine point. Notre évêque a récité son compliment sur la victoire de Luzara, et lorsqu'il a demandé grâce pour la bonne ville de Parme, le buveur de sang s'est mis à rire : — « A quoi donc songez-vous ? a répondu le duc de Vendôme. Ce sont là des craintes de curé de village. Le roi de France m'envoie pour combattre la maison d'Autriche, et non pour casser vos cloches. Ai-je pillé Milan, Pavie, Mantoue et Guastalla ? M. l'évêque, retournez à Parme ; rassurez les vieilles femmes et les orfévres : on ne les violentera point. Je prendrai une heure pour aller voir les peintures du Corrége. Je ne suis point un barbare. Dites à Son Altesse le grand-duc que Sa Majesté le roi Philippe V lui viendra demander un lit ce soir, et l'honneur de jouer avec lui une partie de Quinola. »

L'évêque, tout honteux de sa frayeur, s'est entretenu pendant cinq minutes avec ce grand général, et il a pris congé en donnant sa bénédiction à MM. les officiers.

— Quel courage! dit l'un des bourgeois. Cela est aussi beau que le pape Léon marchant au-devant d'Attila. L'évêque de Saint-Donnin a sauvé Parme...

— Qui ne risquait rien, ajouta Giulio.

— Et, reprit le bourgeois, quelles gens avez-vous vus à l'entour de ce terrible conquérant?

— Un maréchal de France, le brigadier général des armées du roi Philippe V, un jeune seigneur qu'on appelle prince de Nola, trois ou quatre colonels français et autant d'aides de camp.

— Vous n'avez osé leur dire mot?

— Si fait. Je me suis approché du jeune prince de Nola, qui avait une figure douce et rêveuse. Je lui ai demandé s'il avait couru quelques dangers pendant la guerre. Il a entr'ouvert son justaucorps pour me montrer sa poitrine encore enveloppée d'un appareil : « — J'ai reçu, m'a-t-il dit, une balle autrichienne qui m'a traversé le corps ; mais l'habileté d'un chirurgien français m'a rendu la vie. » Comme je lui exprimais la part que je prenais

à l'inquiétude que donnerait cette nouvelle au prince son père, il a souri d'un air singulier ; — « Mon père, m'a-t-il répondu, n'est qu'un simple gentilhomme ; je ne suis prince que depuis peu de temps, pour avoir hâté la déroute des Impériaux en tuant de ma main le feld-maréchal de Commercy; pour avoir sauvé la vie de Philippe V en découvrant une conspiration, et parce que mon visage a le bonheur de plaire à Sa Majesté. Ce sont des coups du hasard, auxquels mon mérite n'a rien fait. Je n'étais, l'année dernière, qu'un officier de fortune. Me voilà aujourd'hui prince italien et décoré des ordres d'Espagne. Qui sait ce que je serai l'année qui vient? »

— Je m'étonne, reprit l'un des bourgeois, que maître Giulio, avec son ambition, n'ait point cherché à se glisser parmi les serviteurs de ce jeune homme si modeste.

— Ne vous étonnez donc plus, répondit Giulio; car j'ai sollicité l'honneur d'entrer dans la maison du prince de Nola, ne fût-ce que pour y laver la vaisselle. Oui, je préférerais la condition de marmiton d'un seigneur espagnol, ou de valet d'écurie d'un officier français, au vicariat ou même à la cure d'une paroisse italienne. Ce pays est un cul-de-sac,

où toute grandeur s'éteint, où les soldats lâchent pied sur les champs de bataille, où les idées et les intérêts vont se rapetissant. Oh ! je voudrais être employé par la France ou l'Espagne, ne fût-ce qu'à tailler des plumes ou plier des lettres ! Mais je perds mon temps à bavarder avec vous. Je vais à la porte Saint-Michel pour tâcher d'obtenir encore un regard du prince de Nola, quand passera le cortége de M. de Vendôme.

Giulio le fleuriste rajusta son rabat, essuya la poussière qui ternissait l'éclat de ses souliers et se rendit à la porte de la ville, où il demeura en sentinelle pendant quatre heures. Quand le cortége parut, il agita son chapeau en l'air et salua le prince de Nola du haut d'une borne. Le soir, devant la façade du palais ducal, Giulio, confondu dans la foule des curieux, regardait entrer les officiers généraux de l'armée française, qui venaient faire leur cour au bon duc François Farnèse et au roi Philippe V. Sur les fenêtres éclairées par les chandelles, on voyait passer les ombres des grands seigneurs.

— Ne saurai-je jamais, s'écria Giulio avec douleur, ce qu'on fait dans une cour ? Ne pourrai-je jamais, comme cet officier de fortune, devenir prince de Nola ?

Mais, à l'idée de recevoir une balle dans la poitrine, le sonneur de cloches sentit son ambition se refroidir.

— Modère tes désirs, se dit-il, et garde ta tonsure. Il vaut mieux être un abbé vivant qu'un prince percé d'une balle.

Ce qui se faisait dans les salons du bon duc François Farnèse était digne d'exciter l'envie d'un sonneur. Les tables étaient dressées pour le jeu du roi, et Sa Majesté jouait au reversi avec le grand-duc et MM. de Vendôme et de Marchin. A l'une des autres tables se trouvait assis, à côté de fort grands seigneurs, Jean de Cerdagne, prince de Nola, chevalier de la Toison d'or. Le roi s'était pris d'amitié pour ce jeune homme. Il parlait de donner à M. de Nola un emploi dans sa garde-robe ou dans sa grande écurie; mais, en apprenant que les vieux courtisans criaient déjà que le règne des favoris allait revenir, Philippe V avait dit tout haut :

— Je leur ôterai cette peur. M. de Nola s'éloignera de ma personne; j'en ferai un ministre près d'une cour étrangère.

A dix heures S. M. demanda son bougeoir pour se retirer dans son appartement; elle aperçut Jean de Cerdagne sur son passage et

lui dit avec sa bienveillance accoutumée :

— M. de Nola, vous pouvez suivre ces messieurs ; je vous donne les entrées.

Ces paroles remarquables furent accompagnées d'un sourire, et comme le roi ne souriait pas quatre fois l'an, les gens bien informés connurent ainsi le comble d'honneurs où était ce jeune parvenu. Les uns en ressentirent beaucoup d'envie et de dépit ; d'autres plus fins témoignèrent un amour extrême et subit au favori du moment, sauf à l'accabler plus tard si sa fortune venait à enrayer. Jean put donc savourer les délices de la vie de cour. Il avait les grandes entrées ! Mais avait-il les petites avec les plus familiers ? C'était une question furieusement délicate.

— Mon ami, lui dit le maréchal de Marchin, le roi ne s'étant pas expliqué sur ce point, prenez le plus de galon que vous pourrez, et quand l'huissier fera sortir les grandes entrées, faites la sourde oreille. On vous a souri, cela en dit assez.

Les beautés de l'étiquette n'étaient rien à la cour de France, comparées à celles de la cour d'Espagne. Malgré la volonté ferme du roi Louis XIV, d'établir et de perfectionner cette institution, la légèreté déplorable du caractère

français ne laissa jamais la religion de l'étiquette s'ancrer profondément que dans les âmes d'un petit nombre de génies rares et sublimes, comme le marquis de Rambouillet, le célèbre Dangeau, M. Racine, qui a montré de l'esprit par ses vers, le duc de Coislin, si fameux par sa politesse, et ce grand M. d'Oinville, qui voulut se battre parce qu'on avait usurpé sur ses fonctions. Les autres n'étaient que des ambitieux, cherchant dans l'étiquette le moyen de parvenir et ne la pratiquant point avec une foi sincère. Combien de désordres n'a-t-on point observés dans les voyages de la cour de France en temps de guerre! Combien de fois n'a-t-on pas vu les maréchaux des logis, en désignant les chambres à coucher, écrire simplement les noms des personnes sur les portes, sans les faire précéder du *pour*, auquel avaient droit les cardinaux et les princes! Jamais ces erreurs fatales ne furent commises à la cour d'Espagne. On ne raconte point, durant plusieurs siècles, une seule infraction de ce genre aux lois sacrées du cérémonial. Il n'y avait ni guerre ni voyage qui pût arrêter le cours de l'étiquette, tant les incidents étaient bien prévus, tant chacun était pénétré de ses devoirs, et tant le respect en imposait à l'ambition elle-même!

Jean eut donc le bonheur de voir le coucher du roi Philippe V s'exécuter avec cette précision et cet ordre parfait qui présidaient alors à ces admirables cérémonies.

A peine le roi a-t-il passé la porte de sa chambre à coucher, que le grand maître du *vestido*, en faction depuis une heure, reçoit le chapeau et la canne, qu'il remet aussitôt entre les mains du premier valet de chambre. L'huissier de service dit alors : « Place au roi ! » et marche devant Sa Majesté jusqu'au fauteuil. Le roi ôte lui-même ses colliers, ses ordres et sa cravate. Il déboutonne aussi lui-même son justaucorps, dont un chambellan tire les manches l'une après l'autre. C'est alors que Sa Majesté s'assied dans le fauteuil. Le premier valet de chambre déchausse la jambe droite, et le second la jambe gauche. Deux pages du *vestido*, tenant chacun une pantoufle à la main, mettent ces pantoufles aux pieds du roi. Pendant ce temps-là, on prépare dans la ruelle du lit les habits du lendemain, recouverts du fourreau de soie sur lequel est posée l'épée de Sa Majesté. Un officier de la garde-robe apporte la chemise de nuit et la remet entre les mains du duc de Vendôme, car c'est toujours le plus grand personnage présent au coucher qui

donne cette chemise, comme à la cour de France. M. de Vendôme présente la chemise, que le roi reçoit et dont les deux valets de chambre aident Sa Majesté à passer les manches. Alors Philippe V se lève et adresse une inclination de tête à la foule des courtisans. Les grands d'Espagne, qui sont couverts, ôtent le chapeau et le remettent. Les autres saluent et les huissiers ouvrent la porte. Les grandes entrées se retirent, et les petites entrées restent.

Ce qu'avait dit M. de Marchin à Jean prouve combien, en France, il y avait encore d'incertitude dans l'étiquette, et combien il était facile aux esprits téméraires de s'introduire par fraude sans que leurs droits fussent nettement définis. M. de Nola regardait, en hésitant, la foule s'écouler ; mais le maître des cérémonies avait déjà remarqué sa présence et s'était assuré des volontés du roi. Voyant que le jeune prince faisait mine de vouloir sortir, le maître des cérémonies lui vint dire qu'il pouvait rester. Jean partageait cet honneur avec huit autres personnes seulement. C'était l'heure favorable pour les amis et les proches de Sa Majesté. Le roi ôta sa perruque et rompit le silence. Il parla de la guerre avec M. de Ven-

dôme; et, tandis que ses deux barbiers lui brossaient la tête, il dit à chacune des personnes présentes un mot gracieux; à l'un, il demanda s'il avait des nouvelles de sa femme, à l'autre, s'il avait gagné ou perdu au reversi; à un autre encore, si la récolte du blé était en abondance dans ses terres : toutes choses qui montraient la mémoire et les vastes connaissances de ce grand monarque. M. de Vendôme présenta la serviette dont le roi se lava le visage. Les barbiers apportèrent six perruques de diverses grosseurs, parmi lesquelles Sa Majesté choisit les cheveux qu'elle voulait mettre le lendemain, et puis Philippe V dit au valet de nuit à quelle heure il voulait être éveillé. C'était le signal de la retraite pour tout le monde. Jean n'avait point encore eu l'honneur de recevoir un de ces mots obligeants qui venaient de rendre heureux et fiers les autres courtisans. Il ne s'en affligeait pas, pensant que Sa Majesté n'avait rien à lui dire; mais Philippe V lui gardait son meilleur compliment :

— M. de Nola, dit le roi, nous voyons avec plaisir que vous êtes tout à fait guéri de votre blessure. On nous oblige à vous exiler. M. de Louville vous apprendra les conditions qui adouciront cette disgrâce.

Le sonneur de cloches s'était glissé parmi les laquais jusque sous la porte du palais ducal, toujours épiant son prince de Nola. Il le vit descendre le grand escalier, en compagnie d'un officier général espagnol. Un huissier appela les gens de M. de Louville.

— Voilà qui est convenu, disait le brigadier général ; les armateurs de Gênes et les magnifiques seigneurs de Venise sont fastueux ; surpassez-les en faste et en magnificence. Ne regardez point à l'argent. Composez votre maison dès demain. Ayez des laquais et des secrétaires. Mettez-vous en équipage d'ambassadeur.

Aussitôt que M. de Louville fut monté sur son cheval, Giulio vint saluer le prince de Nola.

— Excellence, lui dit-il, ne pouvez-vous m'employer?

— A quoi es-tu bon? répondit Jean.

— A tout. Excellence; secrétaire fidèle, valet de chambre discret, cuisinier dans l'occasion, messager à la ville, jardinier à la campagne, chapelain s'il est nécessaire, je serai tout ce qu'il vous plaira.

— Écris-tu correctement ?

— En trois langues, sans compter le latin d'église.

— Tu seras provisoirement mon secrétaire. Mais tu appartiens à l'évêque de Saint-Donnin?

— Je n'appartiens qu'à moi-même. Parlez, d'ailleurs, à monseigneur l'évêque, et il n'aura garde de s'opposer à ma fortune. Le voilà là-haut qui demande son carrosse.

— Monseigneur, dit M. de Nola au prélat de Plaisance, qu'est-ce que Jules le fleuriste?

— Un pauvre garçon, répondit l'évêque, dont je ne sais que faire, et qui deviendra fou si on ne l'emploie.

— Vous plaît-il me le céder?

— Avec plaisir. Il a de l'intelligence et parle l'espagnol; il vous convient mieux qu'à moi.

Giulio saisit la main de son évêque et la couvrit de baisers.

— Mon ami, lui dit le prélat avec bonté, tu es à M. de Nola. Reçois ma bénédiction et conduis-toi honnêtement.

— Ma fidélité au seigneur prince égalera ma reconnaissance pour vous, répondit Giulio.

L'heureux sonneur de cloches, transformé en secrétaire d'ambassade, se fit provisoirement valet de pied; il s'arma d'une torche, et marcha fièrement devant son nouveau patron jusqu'à la maison où les maréchaux des logis avaient retenu un appartement pour M. de Nola.

IV

Ses instructions lui commandant de déployer beaucoup de faste, l'envoyé extraordinaire du roi d'Espagne voyageait à petites journées dans un riche carrosse, avec deux voitures de suite, un fourgon de bagages et douze laquais. Ce convoi s'arrêta plus d'une fois dans de petits villages pour y manger. Giulio eut occasion de montrer ses talents et ses connaissances variées. Il était ingénieux à découvrir des vivres, et il préparait des ragoûts italiens que l'ambassadeur trouvait excellents. En arrivant à Gênes, M. de Nola fut reçu par

le doge Antoine Grimaldi, qui venait d'être élu depuis peu de jours. On le logea magnifiquement au palais Lercaro. Il y donna des fêtes où vint l'aristocratie de Gênes. Ses équipages menaient grand bruit dans les rues et les promenades publiques, et les gens de sa maison avaient leurs poches garnies de pièces d'or qu'ils dépensaient noblement pour obéir aux ordres du patron.

Giulio sut gagner les bonnes grâces de son ambassadeur. Il passait avec aisance des affaires publiques aux particulières, et ses services devinrent peu à peu nécessaires. Comme il se mêlait de tout, il reconnut pourtant que la confiance de l'ambassadeur n'allait point au delà des secrets d'État, et que le jeune prince gardait pour lui d'autres secrets importants qui ne touchaient point aux intérêts de l'Espagne. Des crédits considérables étaient ouverts à M. de Nola dans les comptoirs de Gênes ; mais il n'en usait presque point, afin d'épargner l'argent du roi, et il répandait le sien à profusion. D'où venaient les sommes qu'il prodiguait? Il donnait beaucoup et recevait peu ; cependant ses trésors ne s'épuisaient point. S'il possédait du bien en France, il ne s'en servait pas, car au contraire il avait envoyé

dix mille livres à son père et à sa sœur, en les invitant à venir près de lui pour tenir sa maison et partager les honneurs attachés à sa qualité d'ambassadeur. En outre, M. de Nola dissimulait quelque profond souci. Il demeurait enfermé à certaines heures où sa mélancolie le prenait, et il consultait souvent le calendrier en se plaignant de la marche rapide du temps, chose étrange de la part d'un homme si jeune. Giulio était fait de sorte que tout problème l'importunait jusqu'à ce qu'il en eût trouvé la solution ; mais ses recherches furent inutiles, et M. de Nola resta impénétrable.

Un jour l'ambassadeur reçut une lettre de France qui lui annonçait l'arrivée prochaine de son père et de sa sœur. Cette nouvelle lui causa beaucoup de joie. Il fit préparer de magnifiques appartements pour sa famille. Giulio avait été chargé de s'enquérir d'un certain comte Lorenzo Maccioli, gentilhomme génois. C'était un fort beau garçon, d'une fortune médiocre et un peu court d'esprit, mais doué d'un cœur excellent et protégé par la grande famille des Pallavicini. Le secrétaire intime soupçonna qu'il s'agissait d'un mari pour mademoiselle de Cerdagne. Il le devina tout à fait aux chères que M. de Nola fit au comte

Lorenzo Maccioli. En effet, M. de Cerdagne arriva bientôt avec sa fille; on connut alors que Lorenzo aimait depuis longtemps la demoiselle. Le mariage, annoncé publiquement, fut célébré au bout d'un mois à l'église de l'Annonciade. Il y eut à cette occasion festin, comédie et ballet chez l'envoyé extraordinaire d'Espagne. Le doge Antoine Grimaldi s'y montra, et le ministre de France y mena danser l'épousée, dont les grâces un peu délibérées, l'esprit vif et la *gentilezza* française plurent extrêmement aux Génois. M. de Nola parut trouver une trêve à ses ennuis dans les fêtes du mariage et la présence de sa famille. Cependant le secrétaire intime reconnut au visage du patron que la cause secrète de son chagrin existait encore. Une particularité éveilla surtout l'attention de Giulio : le prince avait fait donation à sa sœur de tous les biens provenant de l'héritage d'un certain commandeur de Beaujeu, en sorte qu'il s'était dépouillé entièrement de sa fortune apparente. Il ne devait donc plus, après cela, ménager autant les deniers du roi, à moins qu'il n'eût un trésor caché. Ou ce trésor était petit, et on en verrait bientôt la fin, ou il était gros et peu portatif, par conséquent difficile à dissimuler

en voyage malgré toutes les précautions du monde.

Parmi les pièces d'or dont son patron ne le laissait point manquer, le secrétaire remarqua un jour des quadruples d'Espagne tout neufs, au millésime de 1597, avec l'effigie de Philippe II. Il porta cette monnaie au *Cambio*, où elle gagna une prime considérable pour la rareté des pièces et leur conservation. Giulio rôdait sans cesse dans les appartements de l'ambassadeur. Il trouva dans le cabinet de M. de Nola un coffret de fer rongé par la rouille et d'une forme ancienne. Ce coffret, d'un poids énorme pour son petit volume, contenait évidemment le trésor caché. En le soulevant, Giulio reconnut, en effet, le son métallique des doublons d'or. Un examen minutieux lui fit découvrir, sur l'une des faces latérales, cette inscription à demi effacée : « *Jacobo Blisset en Antwerp, Pablo Yria de Valencia, tercera enviada, val.* 1000 *dobl.* 1597. » Ce coffret avait été expédié à Jacques Blisset, négociant à Anvers, par la maison de commerce Paul Yria, de Valence, en l'année 1597, et ce troisième envoi de ladite maison de commerce contenait une valeur de mille doublons, c'est-à-dire plus de quatre-vingt-trois mille li-

vres de France. La guerre de Flandre du règne de Philippe II, et la difficulté des transports par terre, devaient faire naturellement supposer que cette somme avait été expédiée par mer. Les doublons actuellement enfermés dans ce coffre étaient sans doute ceux envoyés à Jacques Blisset, puisqu'ils portaient le millésime de 1597 ; ils n'étaient donc point parvenus à leur destination; le navire avait donc été capturé, ou bien il avait sombré en route. Mais comment cet or était-il demeuré pendant plus d'un siècle dans son enveloppe, sans qu'on y eût touché? comment se trouvait-il dans les mains de M. de Nola ? c'était à quoi l'on ne savait quelle réponse imaginer.

Tandis qu'il procédait à cette espèce d'instruction judiciaire, Giulio fut surpris par son patron, qui entra brusquement dans le cabinet de travail. Au lieu de se déconcerter, le secrétaire posa un doigt sur l'inscription, et se tournant vers M. de Nola :

— Excellence, lui dit-il, connaissiez-vous le titre d'ancienneté gravé sur ce coffret ?

— Je n'avais point remarqué cette inscription, répondit l'ambassadeur.

— Elle est explicative, monseigneur. Le premier mot est en latin, les autres sont en

espagnol, hormis le nom de la ville d'Anvers écrit en flamand. C'est de l'érudition de négociant. Puisque Votre Excellence n'avait point lu ces mots, elle ne possède donc ce coffret que depuis peu de temps ?

— Depuis peu, en effet, répondit M. de Nola.

— Par le diable! pensa Giulio, je ne suis guère fin si ce trésor est entré dans ce palais sans que je l'aie aperçu.

En écoutant aux portes, le secrétaire intime reconnut que M. l'ambassadeur tirait les doublons d'or de leur boîte de fer et qu'il les enfermait ailleurs. Deux heures après l'*Angelus,* il entendit le patron descendre l'escalier de service du palais. Il courut se mettre en embuscade au coin de la rue, et il vit M. de Nola sortir seul, son coffre vide sous le bras. L'ambassadeur se glissa furtivement le long des murailles, et prit un détour pour éviter la rue des Orfévres et la place des *Banchi,* où il y avait de la foule. En cherchant de préférence ces ruelles génoises, dans lesquelles deux personnes auraient peine à marcher de front, il arriva enfin près du vieux Môle. Il s'appuya d'une main sur le garde-fou du quai, et s'adressant à la mer ou à quelque personnage invisible :

— Lorsque je te demande de l'or, dit-il à haute voix, dispense-toi d'y ajouter des accessoires de bric-à-brac dont je n'ai pas besoin. Reprends cette pièce curieuse, et ne t'avise plus d'outre-passer mes ordres.

— Bien décidément, pensa Giulio, notre jeune patron est travaillé par quelque manie; ou la source de sa fortune repose sur un mystère terrible.

Le lendemain, comme son ambassadeur lui voulait donner cinq doublons d'or, le secrétaire feignit d'avoir des scrupules.

— Excellence, dit-il, vous n'êtes point assez ménager de votre bien. Cette prodigalité vous mène à un abîme !

— Est-ce là tout ce qui t'arrête? répondit M. de Nola. Voici dix doublons au lieu de cinq.

— Votre Excellence est donc bien riche?

— Comme la mer, répondit l'ambassadeur.

Une autre particularité avait encore frappé le secrétaire intime : M. de Nola sortait seul, chaque dimanche, pour aller entendre la messe dans quelque église nouvelle, disant que c'était une manière de voir les monuments sans perdre un temps précieux. Le jour du mariage

de mademoiselle de Cerdagne, il avait prétexté une indisposition pour garder le lit, et la santé lui était revenue aussitôt après la cérémonie nuptiale. Un matin, devant l'église des *Teatini*, Giulio proposait à M. de Nola d'entrer pour regarder les belles peintures qui ornent cet édifice. L'ambassadeur entra dans l'église; mais comme on y célébrait une messe basse, il rebroussa chemin précipitamment.

— Votre Excellence, lui dit le secrétaire, trouverait du plaisir à voir les fresques des frères Carlone, dont les ouvrages n'existent qu'à Gênes.

— Que m'importent les frères Carlone et leurs ouvrages? répondit M. de Nola.

— Ce sont de grands artistes. Un coup d'œil est bientôt jeté sur des peintures. Le temps perdu n'est pas considérable. D'où vient que Votre Excellence s'est enfuie de cette église?

L'ambassadeur fixa un regard pénétrant sur le visage mobile de Giulio, et lui prenant le bras :

— Veux-tu mourir? lui dit-il; veux-tu aller aux Indes occidentales ou être jeté dans cette mer, à dix lieues de ces côtes? Si tu le veux, poursuis tes questions, cherche à devi-

ner mes pensées et tâche de savoir ce dont tu n'as que faire.

Assurément, Giulio n'avait envie ni de mourir, ni d'aller aux Indes; mais sa curiosité était plus forte que lui, et il ne pouvait s'empêcher d'en laisser échapper quelques signes. Un jour, il fut appelé dans le cabinet de l'ambassadeur.

— Écoute-moi, lui dit M. de Nola : tu aimes à connaître des secrets; je vais t'en confier un d'une grande importance. Le duc de Savoie, fidèle aux traditions de sa maison, trompe la France et l'Espagne. Il se tourne vers l'Autriche, malgré le mariage de Louise de Savoie avec Philippe V. Tu vas donc partir immédiatement, et tu apprendras cette défection à M. de Vendôme, afin qu'il change ses plans de campagne. Le but de mon ambassade étant rempli en ce qui concerne la république de Gênes, je me rends à Venise. C'est dans cette ville que tu viendras me retrouver, si le duc de Vendôme a quelque chose à me faire savoir; sinon, tu resteras dans ton pays; car je n'ai plus besoin de tes services.

— Excellence, répondit le secrétaire avec vivacité, vous me congédiez parce que j'ai surpris vos secrets et épié vos démarches.

Permettez à un homme qui vous parle pour la dernière fois de vous dire librement ce qu'il pense.

— Je te le permets.

— Eh bien, donc, le secret d'État que vous me confiez n'est rien auprès de ceux que j'ai découverts. L'homme qui dispose des richesses ensevelies dans le sein de la mer peut faire pencher selon son caprice les balances de la politique du côté qu'il lui plaît. La destruction d'une armée, la ruine d'un empire ne sont rien pour lui. Si j'étais à votre place, je me réjouirais de la défection de M. de Savoie. Je n'y verrais qu'une occasion meilleure de signaler ma puissance. Quel petit emploi faites-vous donc de la vôtre! Au lieu de ces commissions à Gênes et à Venise, emparez-vous des rênes d'un État. Que n'êtes-vous premier ministre de France ou d'Espagne? Qui vous empêche d'écraser la maison d'Autriche?

— Tu as donc deviné...?

— Eh! sans doute, interrompit Giulio. Vous jouissez d'une puissance surnaturelle. Vous la devez à l'enfer; on sait à quel prix il met ses services. C'est un pacte avec lui qui vous donne ce pouvoir passager. Tirez-en donc un bon parti. Vous avez besoin d'un conseiller;

souffrez que je le sois. A nous deux, nous étonnerons le vulgaire, et nous changerons la face du monde. J'y prendrai un plaisir extrême et je vous en laisserai la gloire.

— Souvent, répondit M. de Nola, j'ai songé à ce que tu viens de me dire ; mais je ne suis point le premier homme qui ait acheté cette puissance sans bornes ; pourquoi donc n'a-t-on jamais vu la face du monde changée instantanément, comme tu t'imagines pouvoir le faire ? Pourquoi le destin des empires a-t-il suivi son cours ? C'est que la Providence ne permet point aux malheureux qui me ressemblent de toucher à ses œuvres. Nous passons comme des comètes, et il semblerait que nous allons tout détruire ; mais, en somme, nous ne heurtons que des étoiles imperceptibles, avec la permission du Tout-Puissant, qui sourit de notre vanité. Nous disposons d'une force incomparable, mais nous l'appliquons au service de nos intérêts et de nos appétits, qui sont toujours des bagatelles. Si le génie de l'homme est borné, à quoi lui sert la puissance ?

— Prenez-moi donc pour conseiller. Je vous inspirerai de vastes pensées, de gigantesques projets et des désirs immenses.

— J'entends bien : n'ayant rien à redouter

pour toi-même, tu t'inquiéteras peu de ma fin désespérée, de la marche du temps, de la perte de mon âme. Tu feras la guerre à mes dépens. Dans ces conditions tu pourras entreprendre de grandes choses, je n'en doute pas ; mais moi, que deviendrai-je? M'empêcheras-tu de rêver à l'horreur de ma situation, de compter les jours avec effroi? Que me font les vastes projets? Périssent les empires pourvu que je sauve mon âme! Cette juste inquiétude sera l'éternel obstacle où se brisera la puissance de mes pareils. De là vient qu'ils traverseront ce monde, comme moi, sans accomplir rien de beau, ni de grand. Tu parles de ce que tu ferais si tu étais à ma place. Sais-tu quelles nuits on passe lorsqu'on a devant les yeux un abîme où vous mène infailliblement chaque minute qui s'écoule? Et lorsqu'on s'éveille pour retrouver encore sur l'oreiller le souvenir fatal et l'idée fixe qui vous attendent ; lorsqu'on tremble de concevoir une pensée coupable, un désir imprudent que la cruauté de l'enfer ne manquerait point d'exaucer à l'instant, sais-tu ce qu'on éprouve? On en vient jusqu'à souhaiter un supplice plus grand pour éviter cette torture viagère. Il faut aimer le mal, être soi-même un démon pour trouver

dans les tristes priviléges dont on jouit une compensation à tant de souffrance. La torpeur où je suis, le chagrin qui m'accable prouvent que je n'étais point destiné par la nature à ce métier satanique. Aussi n'ai-je pas même tenté de séduire une seule personne. J'accepte mon malheur, je m'y résigne et je ne songe point à payer la rançon qui me sauverait.

— Et si on vous l'offrait ?

— Voudrais-tu hériter de ma puissance ?

— Peut-être, répondit Giulio.

— Dieu voit que je n'ai rien fait pour te séduire.

— Ne craignez point que je vous reproche un jour ma perte. Je la consommerai volontairement, et je n'en accuserai que moi-même, si je me résous à ce coup de tête qui nous empêche de nous entendre ? Voulez-vous racheter votre âme, elle sera rachetée; mais, avant de rompre avec le démon, assurez-vous une vie douce ; amassez de grandes richesses. Conservez la faveur du roi d'Espagne, votre titre de prince et votre ambassade. Mettez-vous en si haut lieu que vous y soyez inexpugnable, et défiez ensuite la malice du démon.

— C'est mon intention, répondit M. de Nola.

— Quand nous aurons changé de rôles, j'y prêterai les mains. Comptez-sur moi ; je ferai votre commission auprès de M. de Vendôme. J'irai vous rejoindre à Venise, et, tout en voyageant, je ruminerai mes plans pour l'avenir.

— Mon pauvre Giulio, dit M. de Nola, ce seront des châteaux en Espagne. Tes facultés naturelles te pourraient mener aussi loin que la protection du diable.

— Elle ne me nuira point pour ce que j'ai dans la tête, répondit Giulio ; je veux gouverner un grand royaume et devenir un Ximenès ou un Richelieu. Je le serai, n'en doutez pas, et l'Europe entière me connaîtra bientôt. En attendant, guérissez-vous de votre chagrin et de vos insomnies. Pour moi, qui n'ai jamais dû de nuits blanches qu'à l'ambition, je suis assuré de bien dormir à présent.

V

M. de Pomponne était alors ambassadeur de France à Venise. Le jour qu'il avait fait son entrée dans cette ville, les fêtes et cérémonies avaient eu tant d'éclat qu'on en avait écrit la relation [1]. L'envoyé extraordinaire du roi d'Espagne, ne voulant ni effacer le ministre de France ni rester en arrière du représentant de Louis XIV, avait demandé à M. de Pomponne le détail exact des magnificences de son installation, et l'ambassadeur de France lui avait

[1] Le manuscrit original en existe encore dans les archives du consulat de France à Venise.

envoyé copie de la susdite relation. M. de Nola y trouva de quoi satisfaire amplement son envie d'étaler le luxe de l'Espagne; c'est pourquoi il se conforma en tous points au menu de M. de Pomponne.

Dès le matin, une flotte innombrable de gondoles, débouchant par les petits canaux de Venise dans le large canal de la *Giudecca*, témoignait de la curiosité de la population. Plusieurs grosses barques, pavoisées de tentures et d'oriflammes, contenaient des symphonies qui faisaient résonner l'air d'une musique guerrière. M. l'envoyé d'Espagne avait laissé ses équipages à Fusina, sur le bord de la mer. On vit bientôt arriver la flottille qui le portait avec sa maison. Sa gondole, tendue de satin orangé, était surmontée des armes d'Espagne, soutenues par deux statues d'argent représentant les Indes d'Orient et d'Occident, distinguées par leurs divers attributs. A côté de M. de Nola étaient assis son père, sa sœur et le seigneur Lorenzo, son beau-frère. Quatre gondoliers, vêtus de livrées, menaient la barque avec des rames dorées. Dix autres gondoles, moins richement ornées, portaient la suite de l'ambassadeur. Le convoi quitta la Giudecca pour entrer dans le grand canal. Il passa devant

l'église de la *Salute*, et sous le pont du Rialto, pour s'arrêter devant le charmant palais de la *Casa d'Oro*, dont la façade en style arabe, les trèfles et les fers de lances rappellent l'architecture de l'Alhambra. Le sénat avait fait préparer ce palais pour l'envoyé d'Espagne. On en ouvrit les portes au public. Durant trois jours, on y servit à manger sur des tables où tout le monde pouvait s'asseoir. Une fontaine artificielle versait incessamment du vin, et qui voulait y venait puiser. Dans la galerie de réception, le portrait en pied de Philippe V, de grandeur naturelle, était l'objet d'une curiosité particulière, à cause du grand bruit de la guerre de la succession et des victoires récentes de M. de Vendôme. Le troisième jour, M. de Nola se rendit au palais ducal. Une députation de sénateurs le vint chercher à l'escalier des Géants, et le conduisit dans la salle des ambassadeurs, où le doge Louis Mocenigo reçut ses lettres de créance et le complimenta au nom de la Magnifique Seigneurie. Il retourna ensuite à la Casa d'Oro, dont les portes furent alors fermées au public.

L'envoyé d'Espagne ne manqua point d'aller chez M. de Pomponne, afin de s'entendre avec lui pour obliger le gouvernement de Venise à

observer au moins la neutralité dans les affaires de la succession. Les avis et le concours de l'ambassadeur de France lui épargnèrent bien des difficultés. Dès le début, il eut sujet d'espérer un heureux succès, et de ne point soupçonner d'embûches sous les caresses et les honneurs que la Seigneurie de Venise lui prodiguait.

Peu de temps après son installation, M. de Nola fit appeler chez lui l'un des plus riches banquiers de la ville. Le signor Borromeo avait des comptoirs dans toutes les capitales de l'Europe. M. de Nola versa cinq millions de ducats dans la caisse de ce banquier, en se réservant le droit de disposer de cette somme soit à Venise, soit à Paris, à Madrid ou à Rome, selon son envie. Afin de consolider sa fortune par l'acquisition de quelques immeubles, il acheta un palais dans le *sestiere* du Castillo, un autre sur le grand canal, et enfin l'ancien palais Faliero, situé aux Santi-Apostoli, et qui n'était pas alors délabré comme aujourd'hui. Dans les boutiques du Rialto, où étaient les orfévres les plus riches du monde, il ne laissa pas un beau diamant ni un joyau de prix, et il employa encore deux millions de livres à ces emplettes. L'argenterie, la vaisselle, les armes rares,

les tableaux des grands peintres et les étoffes d'Orient, dont Venise était le marché le mieux approvisionné du monde, lui fournirent l'occasion de placer encore une partie de son numéraire. Ses palais devinrent des musées. Il y donna des galas et des festins, et se fit ainsi quantité d'amis et de créatures.

Cependant Giulio n'était pas la seule personne qui eût observé l'humeur sombre de l'envoyé d'Espagne. La comtesse Maccioli l'avait aussi remarquée. Ce que le secrétaire intime avait deviné par curiosité ou par ambition, elle commençait à le soupçonner par tendresse pour son frère.

Un jour, M. de Nola, donnant le bras à la signora Maccioli, se promenait sur la rive des Esclavons. Trois grosses barques amarrées devant le pont de la Paille recevaient les passagers pour Chioggia, où il y avait une fête. Des familles entières, des compagnies joyeuses s'embarquaient avec leurs provisions de bouche, leurs ombrelles et leurs guitares, pour charmer les quatre heures de la traversée par la mangeaille et les chansons. Chaque jolie fille avait à côté d'elle un beau garçon; les barcarols se disputaient avec ces cris rauques, cette volubilité de langue et ces expressions pitto-

resques qui distinguent les Chioggiotes par-dessus tous les autres marins du monde. La guerre des quolibets parut dérider M. l'ambassadeur.

— Que ces gens-là sont heureux ! dit-il.

— Leur bonheur vous fait-il envie? demanda Louise de Cerdagne.

— Il me rassure et me console, répondit M. de Nola. Je me promets, en voyant ces bonnes gens, que si je perds, un jour, ma fortune et la faveur du roi d'Espagne, je vivrai comme eux et parmi eux. Le pire qui me puisse arriver est donc de rire avec ces jolies filles et ces braves garçons, de partager leur pain et de mêler ma voix à leurs chansons.

— Si vous avez besoin de consolations, reprit la signora, est-ce parmi des marins que vous les devriez chercher? N'avez-vous personne de plus cher qui puisse vous les offrir? Appelez donc un de ces barcarols à mine sauvage, et dites-lui les secrets dont votre âme est accablée depuis que vous êtes dans les grandeurs !

— Je n'ai que des secrets d'État, répondit M. de Nola.

Louise de Cerdagne garda le silence pour ne point dire à son frère qu'il mentait. Les grosses barques s'éloignèrent lourdement, emportant

leurs gais passagers, et M. l'envoyé d'Espagne poursuivit sa promenade. Le commerce de Venise avait déjà perdu de son ancienne splendeur par la découverte du cap de Bonne-Espérance; mais il était fort riche encore. Jean de Cerdagne admirait une longue chaîne de navires symétriquement alignés, qui s'étendait de la Piazzetta jusqu'à l'arsenal, en occupant un espace d'un mille. Tout à coup il s'arrêta devant l'un de ces navires, et le regarda longtemps avec une attention extrême.

— C'est bien mon brigantin, dit-il en fronçant les sourcils. Que vient-il faire à Venise? Il faut que je le sache.

M. de Nola s'approcha du brigantin. On ne voyait personne sur le pont du bâtiment. Une seule figure bizarre et grimaçante sortait par l'une des écoutilles et lançait aux passants des regards phosphoriques. Sur le bord du quai, M. l'envoyé d'Espagne découvrit enfin le capitaine, fourbissant un méchant couteau avec du grès et un morceau de liége. C'était le vieux Turc d'Arles et de Port-Vendres, coiffé de son turban aplati et armé de son gros pistolet à mèche.

— Est-ce pour moi que tu viens ici? lui demanda Jean.

— *Evit,* répondit le vieillard avec son flegme ottoman.

— Me suis-je donc trompé dans mes calculs?

— *Gnoc,* répondit le capitaine en continuant de fourbir son couteau.

— *Oui! non!* reprit Jean de Cerdagne; ne vas-tu pas faire semblant d'être un véritable Turc? Parle français, vieux Troyen. En quel lieu terminerons-nous nos comptes?

— Votre Excellence, dit le capitaine, ne sait-elle point que toutes lagunes, salines ou embouchures de fleuves, sont bonnes? Nos comptes ne finiront pas sitôt, je l'espère. Pourquoi interrompre des rapports réciproquement avantageux? Vous ai-je mal servi? N'avez-vous point tiré de superbes profits de notre petit commerce? Cinq millions de ducats sur les banques de l'Europe, trois palais à Venise, un mobilier cossu, des morceaux de prix en objets d'art, joyaux et vaisselle, sans compter vos largesses au public et donations à votre famille; demandez à cette belle dame s'il n'y a pas là de quoi prendre goût au négoce.

Jean avait oublié qu'un témoin l'écoutait. Il revint à lui comme en s'éveillant.

— Eh bien! dit-il au capitaine, je réfléchirai à tes propositions.

— Réfléchissez, répondit le Turc. Dans six semaines, je vous attendrai à San-Felice, près de Torcello.

— Ce vieillard, dit Jean à sa sœur, est un pauvre fou que j'ai connu à Arles dans mon enfance. Je m'amuse à ses dépens en le faisant jaser, quand je le rencontre.

— Je ne vous demande point d'explications, répondit Louise de Cerdagne ; mais songez au moins que j'ai entendu votre conversation avec ce masque étrange, et que cette conversation est de nature à m'inspirer de l'inquiétude.

Aussitôt que son frère fut rentré chez lui, la comtesse s'échappa de la Casa d'Oro et retourna seule au quai des Esclavons. Le capitaine du brigantin fourbissait encore son méchant couteau.

— Réponds, lui dit la comtesse avec vivacité : Mon frère court un grand danger, n'est-ce pas ?

— *No, madamina ; non tema miga.*

— En français, vieux drôle !

— Comme il vous plaira, belle dame.

— Ce marché, ce commerce dont il était question entre vous, n'est-ce pas un pacte infernal dont le terme échoit dans six semaines ?

— Votre Seigneurie l'a deviné.

— Cette rançon que mon frère te doit, n'est-ce point une âme qu'il a promis de te livrer pour racheter la sienne?

— Fort bien, signora; cela s'appelle comprendre.

— Si cette rançon vient à manquer au dernier moment, compte sur moi pour la remplacer.

— Elle ne manquera point; mais ne pourrions-nous pas faire néanmoins un petit contrat ensemble? Fortune, honneurs, couronnes, plaisirs de toutes sortes, pleuvront sur vous.

— Vieux sot! je ne veux que sauver mon frère.

— Pardon, belle dame, je m'adressais à votre tête, et c'est votre cœur qui vous amène ici. Mais j'ai de tout dans ma boutique, et je pourrais aussi lui offrir quelque appât charmant à ce tendre cœur : plaire toujours, paraître toujours belle à qui l'on aime, n'est-ce pas de quoi tenter?

— Il ne s'agit pas de moi, te dis-je.

Le musulman éclata de rire.

— Jamais, s'écria-t-il, je n'ai vu d'homme si heureux que ce garçon-là. Deux personnes se présentent à la fois sans qu'il les ait sollicitées. Il en trouverait apparemment dix autres s'il

voulait. Depuis que je tire par leurs fils les marionnettes humaines, c'est un exemple unique. Vous verrez qu'au lieu de profiter d'un si rare bonheur, il préférera redevenir gros Jean! Il y a de quoi se pâmer. Si vous avez quelque empire sur l'esprit de votre frère, représentez-lui donc la folie de sa conduite. Avec un nouveau bail il montera plus haut encore. Il jouira de sa puissance, ayant appris ce qu'elle vaut. Tandis que s'il se borne à me payer sa rançon, il mènera la plus triste vie du monde. La clef de voûte sur quoi repose l'édifice venant à tomber, il se peut que sa fortune s'écroule.

— Je ne doute point que ta rage ne s'exerce contre lui.

— Belle dame, pour vous être agréable, je lui voudrais tout le bien imaginable, et quoi qu'il ne m'ait pas toujours parlé avec politesse, comme je n'ai ni vanité ni rancune, je l'épargnerais volontiers; mais j'ai de la besogne, des comptes à rendre; dans mon petit commerce, on ne peut pas être le serviteur de qui ne vous paye point.

— Le ciel protégera l'enfant prodigue revenant dans le sein de son père.

— Assurément, belle dame, et je m'en réjouis d'avance; car je professe le plus profond

respect pour la chose que vous venez de dire. Mais ce que votre frère ne doit qu'à lui-même n'est pas considérable. Si nous comptions bien, nous trouverions peut-être que cela se réduit à sa faible carcasse et au pauvre souffle qui l'anime.

— Il a encore l'amitié d'un grand roi.

— Les rois sont changeants ; leur amitié passe comme celle de vos pareilles.

— Je te défie, du moins, d'enlever à mon frère ma tendresse et mon dévouement.

— Qui sait? Les femmes changent comme les rois. Quoi qu'il arrive, rassurez-vous. Notre cher prince de Nola ne risque point de perdre son âme. Il est en mesure de me fournir sa rançon.

— Et quelle est cette rançon?

— Une âme plus ambitieuse que la sienne, celle d'un jardinier de Plaisance, qui s'imagine devenir un Ximenès.

— Le secrétaire intime!

— Lui-même. C'est une acquisition précieuse pour moi : un gaillard remuant, toujours occupé de projets impossibles, et de qui l'on dira bientôt que, pour le repos de l'Europe, il n'eût jamais dû cesser de bêcher la terre. Celui-ci ne craindra pas de former des souhaits et de se lancer dans les grandes entreprises. Il donnera

de la tablature aux rois et aux nations. Je n'aurai pas à me plaindre de mon marché ; mais précisément parce que votre frère a la main heureuse, je lui ferais encore volontiers crédit pour un nouveau terme.

— Puisse-t-il résister à tes séductions ! Voilà tout ce que je voulais savoir. Adieu.

VI

Giulio, fidèle à sa parole, revint à Venise comme il l'avait promis, et entra un matin chez M. de Nola. Il portait la soutane.

— Que signifie ce travestissement? lui dit l'ambassadeur. Auriez-vous changé de résolution ?

— Je suis plus ferme que jamais dans mes desseins, répondit Giulio.

— Pourquoi donc alors cette mascarade impie ?

— Ce n'est point une mascarade. Je suis parti abbé, je reviens prêtre. Ce grand pas était

nécessaire à mes projets. Observez que je n'aurais pas pu recevoir les ordres après l'engagement que je vais contracter. Or, il faut que je sois d'Église, le chapeau de cardinal étant la coiffure obligée d'un premier ministre de France ou d'Espagne. Il ne s'agira que de faire ajourner les cérémonies, en prétextant des affaires d'État qui ne me laisseront point de relâche. Plus tard, j'imiterai votre exemple, en payant rançon au diable, et je conserverai pour mes vieux jours la crosse et le chapeau.

— Grand Dieu! s'écria M. de Nola; quand donc n'aurai-je plus de part à ces sacriléges?

— Dans six semaines, Excellence, répondit Giulio. Le sacrilége pèsera sur ma conscience et non sur la vôtre. Qu'est-ce qu'un péché de plus ou de moins dans la condition où je vais être? Je ferai pénitence du tout, si j'en ai le loisir.

M. l'envoyé d'Espagne et son secrétaire intime demeurèrent souvent enfermés ensemble durant six semaines. Au bout de ce temps, ils se levèrent un matin dès le point du jour et demandèrent deux gondoles de louage. M. de Nola désirait voyager seul au retour de l'expédition. Il descendit avec précaution, suivi de Giulio, pour s'embarquer. Louise de Cerdagne

l'attendait au passage dans le vestibule du palais.

— Mon frère, dit la comtesse, je sais ce que vous allez faire. Si quelque événement imprévu trompait vos espérances, revenez me chercher. Je vous garde une autre rançon toute prête.

— A Dieu ne plaise que vous vous perdiez pour moi ! répondit M. de Nola.

— Défiez-vous des embûches, reprit la comtesse. N'acceptez point de nouvelles propositions.

— Ne craignez rien, répondit Jean. Le succès de mon entreprise est certain. Dans quelques heures vous embrasserez un frère digne de votre estime et de votre tendresse.

M. de Nola sauta dans l'une des gondoles de louage, et Giulio s'assit à côté de lui.

— Où allons-nous, Excellence ? demanda le maître barcarol.

— A l'île de San-Felice.

— San-Felice ! répéta le barcarol ; je ne connais pas cette île, Excellence.

— Elle est située près de Torcello.

— J'ai compris : c'est au fond de la lagune. La course est longue ; mais nous voguerons bravement. En route !

Les deux gondoles partirent. Vers le pont du

Rialto, M. de Nola regarda en arrière ; il aperçut Louise de Cerdagne, qui agitait son mouchoir en signe d'adieu du haut d'un balcon. Les barcarols tournèrent ensuite par un *rio* et s'enfoncèrent dans le centre de la ville.

L'aurore commençait à rougir, lorsque les deux gondoles de louage sortirent de Venise pour voguer dans la plaine des lagunes. La marée favorisant leur marche, elles arrivèrent promptement à Murano, célèbre par ses verreries. Elles laissèrent à droite l'île verdoyante de Saint-François du Désert, et passèrent devant Burano, dont la population est toute composée de pêcheurs. Nos voyageurs remarquèrent alors un clocher qui semblait construit dans l'eau.

— Excellence, cria le maître barcarol, là-bas est l'église de Torcello. Ne voulez-vous pas voir le fauteuil de pierre où s'est assis Attila?

— Vite à San-Felice ! répondit Jean de Cerdagne.

— Pour vous obéir, dit le gondolier. San-Felice doit être cet amas de boue qu'on découvre à un mille d'ici. Vos Seigneuries n'y trouveront pas un arbre ni une maison. Si elles perdent leurs bottes dans la vase, elles ne s'en prendront pas à moi. Il ne faut chercher sur

ces terrains maudits que la compagnie des rats d'eau.

A huit heures du matin, les voyageurs abordèrent enfin dans une île déserte où l'on ne voyait trace ni de main d'homme ni de végétation. Le flux des marées avait creusé sur le rivage une quantité d'anses. L'eau, en s'infiltrant dans des terres molles et souvent inondées, formait de petits lacs bourbeux et salins. M. de Nola et Giulio grimpèrent sur un long tertre qui pénétrait dans l'intérieur de l'île, et, après une heure de marche, ils arrivèrent au bord d'un vaste marais. On ne découvrait à l'horizon que les montagnes bleues du Frioul et quelques sommets neigeux du Tyrol italien. Le silence profond qui régnait sur ces terrains perdus, incessamment bouleversés par la mer, semblait justifier l'épithète de maudits que leur donnaient les barcarols [1].

M. de Nola, ne voyant pas où pourrait l'attendre le capitaine du brigantin, commençait à s'inquiéter. Il descendit au bas du tertre, et appela plusieurs fois Potamogéiton.

Dans ce moment, la marée montante, qui

[1] Des ingénieurs français ont construit, depuis quatre ans, une magnifique saline dans le désert de San-Felice.

minait depuis longtemps une digue naturelle, renversa brusquement cet obstacle. Plusieurs éboulements successifs produisirent un tumulte effroyable. Une avalanche de sable fit irruption dans le marais, et changea subitement la surface du terrain. L'eau, déplacée de son niveau, s'élança dans les airs en gerbes immenses. Tout à coup les mugissements de l'avalanche cessèrent; le cataclysme resta en suspens; l'eau soulevée ne retomba point. Au sommet de la gerbe la plus haute parut le corps d'une femme, et du milieu des sables sortit un petit vieillard. Jean reconnut les deux apparitions de la Camargue.

— Mon ami, dit la nymphe, ton bail est fini. J'accepte ton remplaçant. Potamogéiton, interroge notre nouveau protégé.

— Giulio, dit le vieux Turc, es-tu bien déterminé à te substituer aux lieux et place de Jean le Trouveur, actuellement seigneur de Cerdagne et prince de Nola?

— J'y suis déterminé, répondit Giulio.

— Veux-tu courir tous les risques et périls, jouir de tous les priviléges dudit Jean le Trouveur?

— Je le veux.

— Tu auras cinq ans de puissance.

— Il m'en faut vingt, répondit Giulio.

— Mettons-en dix.

— Vingt ans, ou je ne conclus point.

— Nous t'en accorderons quinze ; n'exige pas davantage, ou nous refusons nous-mêmes de conclure.

— Quinze ans, soit !

— Dans quinze ans, tu payeras rançon, comme le fait aujourd'hui ledit Jean, ou bien tu seras à nous pour toujours.

— C'est convenu.

— Signe donc ce marché avec ton sang.

Potamogéiton choisit sur le bras de Giulio une veine qu'il perça du bout d'un stylet ; il tira ensuite un morceau de parchemin caché dans sa manche : Giulio y apposa sa signature.

— A présent, seigneur Jean, reprit le vieux Turc, voulez-vous faire un second traité plus favorable que le premier ?

— Plus de marché, répondit Jean. Je veux rentrer en possession de mon âme.

— Nous vous donnerons quinze ans, vingt ans, si vous le désirez.

— Point de marché ! Retire-toi, Satan ; tu me fais horreur. Reprends ces priviléges détestables qui ont empoisonné ma vie, et rends-moi mon âme.

— Vous l'avez. Que vos désirs soient donc satisfaits !

Potamogéiton fit un salut ironiquement profond, et ajouta en ricanant :

— Seigneur Jean de Cerdagne, prince de Nola, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Philippe V, recevez de votre humble serviteur les félicitations et les témoignages de respect que méritent vos vertus chrétiennes.

Et il courut se précipiter dans les sables mouvants, où il disparut. Alors la belle Hydora se mit à psalmodier sur un mode lamentable.

— Qui l'eût jamais pensé? disait-elle. Il est ingrat, l'enfant de chœur!... Lui, que j'ai comblé de mes bienfaits!... Je le considérais comme un fils bien-aimé... Ne lui ai-je pas donné tout ce qu'il souhaitait?... Trop tard, trop tard, il regrettera ma protection... Qu'il craigne les vengeances des esprits... Hélas! je ne pourrai plus le défendre, le pauvre Jean... Et la malice de Potamogéiton est bien grande... Tu veux connaître l'adversité, tu la trouveras... Adieu, Jean le Trouveur! malheur à toi!... Giulio, profite bien de tes avantages; Giulio, sois plus sage que le pauvre Jean.

En parlant ainsi, l'apparition s'enfonçait doucement dans l'eau. Lorsqu'elle fut évanouie,

le cataclysme suspendu reprit son cours. L'avalanche de sable acheva son irruption. Les gerbes soulevées retombèrent avec un bruit terrible. L'eau chercha ensuite son niveau, et le silence se rétablit à peu près dans les marais de San-Felice.

Les barcarols qui avaient entendu de loin le vacarme des éboulements ne doutaient point que les deux seigneurs ne fussent ensevelis dans le sable. Au lieu de courir au secours des voyageurs imprudents, ils promettaient des cierges à la Madone des gondoliers. En voyant revenir leurs patrons sains et saufs, ils poussèrent des cris de joie, et ne manquèrent pas d'oublier le péril et les cierges promis. M. de Nola et Giulio s'installèrent séparément dans les deux gondoles, et l'on repartit pour Venise.

— Voilà, pensait Jean de Cerdagne, la plus belle opération que j'aie faite de ma vie. Avec cinq millions de ducats, trois palais, des biens immenses, l'amitié de Philippe V, quel besoin ai-je de la protection d'Hydora? C'est vous, ô mon Dieu, qui me défendrez contre la malice du démon. Mon âme, pure de tout engagement avec l'enfer, se réfugiera dans le sein du Seigneur. Je puis entrer dans une église, confesser mes péchés, recevoir les sacrements. Le

chrétien réhabilité rachètera ses fautes en faisant un emploi honnête et charitable de ses richesses. Ma fortune est solidement établie; le diable sera bien habile s'il ne m'en laisse quelques débris. A moins d'une ingratitude noire, Giulio en devenant grand seigneur ne saurait me refuser de petits services. Potamogéiton, c'est toi qui es mystifié dans tout céci. Je me ris de ta colère et de tes menaces. Je recouvre mon âme, en conservant néanmoins les bénéfices de mon pacte.

M. de Nola fut interrompu dans ses rêveries agréables par les imprécations de son maître barcarol. Il mit la tête à la lucarne et vit l'autre gondole qui marchait avec une rapidité fantastique.

— *Maladetto !* murmurait le maître barcarol. Pour aller de ce train avec la marée contraire, il faut que ce Beppo ait fait quelque sortilége. Je l'ai toujours soupçonné de porter à son cou des cheveux de pendu. Je comprends à présent pourquoi il gagne des prix les jours de régates.

—Nous le chasserons, dit le second barcarol, de la compagnie des gondoliers du Castello, et nous lui interdirons le bonnet et la ceinture rouges. Il ira faire ses maléfices dans la bande des *noirs*. Je gage qu'il a pêché des cadavres en

cachette au canal Orfano, où les très-excellents seigneurs envoient noyer les criminels. Nous le dénoncerons au tribunal des sages de la nuit.

— Corps du Christ! reprit le premier barcarol, il arrivera deux heures avant nous à Venise, et voici justement un gros nuage qui nous apporte de la grêle!

En effet, le vent du sud commençait à s'élever, et de larges gouttes de pluie annonçaient un orage.

— Bonnes gens, cria M. de Nola, voguez toujours. La protection de la Madone vaut mieux que les cheveux de pendu.

Les légères gondoles, construites pour circuler dans l'intérieur de Venise, courent souvent de grands dangers à se hasarder dans la plaine des lagunes par le mauvais temps. Les barcarols, voyant la tempête près d'éclater, déposèrent leurs rames et attachèrent leurs gondoles à un poteau de sauvetage. Presque au même instant, un éclair fendit les nuages, et le tonnerre gronda. La grêle battait le toit de la cabine avec un bruit assourdissant.

— Esprit des ténèbres, disait M. de Nola en riant, déchainez-vous contre moi. Je vous brave, et je préfère votre fureur à vos bons offices. Elle me fait mieux sentir mon indépen-

dance. A votre aise, soufflez, tonnez, ameutez tous les éléments ensemble. Dussiez-vous m'engloutir dans ces flots, mon âme s'élève au-dessus de vous; votre colère ne saurait ébranler ma constance.

Au bout d'une heure, la gondole se remit en marche. L'orage avait gagné la pleine mer; mais comme la lagune émue soulevait encore de grosses vagues, les barcarols relâchèrent à Murano. Un rayon de soleil avait déjà plus qu'à moitié séché les dalles.

La cloche invitait les habitants de l'île à se rendre à l'église. Les Muranelles, coiffées de leurs voiles blancs, le livre de prières sous le bras, sortaient de leurs maisons. Jean de Cerdagne se donna le plaisir d'entendre la messe. Il s'approcha de l'autel et se mit à genoux sur la pierre, où il demeura si longtemps prosterné, que les assistants admirèrent ce jeune seigneur faisant ses dévotions avec tant de ferveur. Sur un signe de l'officiant, le bedeau courut chercher la plus jolie fille de l'endroit pour procéder à une quête. Les paroissiens, devinant l'intention de leur curé, donnèrent, entre deux cents qu'ils étaient, trois ou quatre sous vénitiens; mais M. de Nola vida ses poches dans la bourse de la quêteuse. En recevant une pluie de

doublons, la jolie Muranelle changea de visage. L'officiant, ébloui par cette offrande magnifique, balbutia les derniers mots de la messe, et le maître barcarol, tirant le patron par son habit :

— Excellence, lui dit-il tout bas, gardez au moins un de ces doublons d'or pour nous autres pauvres rameurs.

— Je ne veux pas garder un seul ducat, répondit M. de Nola ; mais ne t'inquiète point, en arrivant à Venise, tu seras bien payé.

Les habitants de Murano entouraient le généreux seigneur aux doublons pour assister à son départ. Jean descendait les degrés de la rive, lorsqu'il vit aborder la gondole qui avait porté Giulio. Le maître barcarol de cette gondole tira de sa veste une lettre adressée à Son Excellence le prince de Nola. Jean ouvrit la lettre, et il y trouva ce qui suit :

« Monseigneur, je suis obligé de me rendre sans délai au camp du duc de Vendôme. Un exprès de Son Altesse m'attendait au palais de l'ambassade. Je pars avec lui pour le quartier général. M. de Vendôme m'annonce son intention de m'envoyer à Madrid avec une commission secrète pour madame des Ursins.

C'est donc à la cour d'Espagne que je vais me fixer. Votre Excellence y aura bientôt un ami puissant. Elle comprend déjà d'où vient cette vivacité de ma fortune. Dans peu de temps elle entendra parler de son très-fidèle et dévoué

« GIULIO ALBERONI. »

P. S. L'exprès a remis des lettres à M. de Pomponne, où l'on dit qu'il est fort question de Votre Excellence. »

VII

Le *tocco,* c'est-à-dire une heure après midi venait de sonner, lorsque M. de Nola, en rentrant à Venise par le canal de Murano, aperçut au sommet d'un petit pont son valet napolitain qui faisait des gestes télégraphiques. Il ordonna aux barcarols de s'arrêter au-dessous du pont et demanda ce qu'on lui voulait.

— N'allez pas à la maison, lui cria le Napolitain. Vous n'y seriez pas en sûreté. Le seigneur de Cerdagne, le comte Lorenzo et la comtessine ont déménagé tout à l'heure. Ils m'ont pris à leurs gages. La *Casa d'oro* est fermée par ordre du bon gouvernement. Que Dieu

soit en aide à Votre Seigneurie. Je la supplie de ne point faire semblant de me connaître lorsqu'elle me rencontrera, et de ne point dire que je lui ai donné cet avertissement.

— Cet homme est fou, dit M. de Nola. Poursuivons notre chemin. Je suis impatient d'embrasser mon père et ma sœur.

Sur le grand canal, la gondole s'arrêta de nouveau à cent pas de la Casa d'oro. Le maître barcarol ouvrit la porte de la cabine, et s'y jetant à deux genoux :

— Seigneur, dit-il en bégayant, les *fanti*... les *fanti* sur le perron de votre palais !

M. de Nola regarda par la lucarne, et vit en effet sous le portique deux gardes portant des hallebardes et vêtus d'uniformes qu'il ne connaissait point.

—Ne rentrez pas chez vous, reprit le barcarol. Si vous avez commis un crime, abordez dans le *sestiere* du Canareggio, et sauvez-vous au milieu de ces petites rues, en vous mêlant à la foule du peuple.

—Je n'ai commis aucun crime, répondit Jean; conduisez-moi chez l'ambassadeur de France.

M. de Pomponne était dans son cabinet de travail.

— Que se passe-t-il donc? lui demanda M. de Nola. Au retour d'une promenade dans les lagunes, je trouve ma maison occupée par les *fanti* de l'inquisition d'État. On me dit que mon père et ma sœur se sont logés ailleurs. Pouvez-vous m'expliquer ce mystère?

M. de Pomponne prit sur sa table les dépêches qu'il avait reçues du duc de Vendôme et les présentant à Jean :

— Lisez, répondit-il, et le mystère s'éclaircira.

« Monsieur l'ambassadeur, écrivait M. de Vendôme, vous avez auprès de vous un aventurier appelé Jean, usurpant le nom de Cerdagne, qui a su tromper le maréchal de Marchin et charmer Sa Majesté Philippe V. On l'a fait tout fraîchement prince de Nola. Cependant, un rapport envoyé de France à Madrid vient d'apprendre au roi que le véritable fils de M. de Cerdagne, enlevé par des bohémiens, était retrouvé. L'imposture du faux Cerdagne a été bien et dûment constatée. Je reçois des lettres du marquis de Villena, de madame des Ursins et du roi lui-même où l'on se plaint amèrement de cet insigne mensonge. Sa Majesté Philippe V, dont la clémence devient un goût poussé jus-

qu'à la manie, pense que cet aventurier est assez puni en retombant dans son néant. Il vous prie seulement de déclarer au doge la révocation des lettres de créance du susdit Jean, et de vous charger pour quelques jours des affaires d'Espagne près de la Seigneurie, en attendant l'arrivée d'un autre envoyé extraordinaire, qui fait diligence pour Venise. Vous penserez sans doute avec moi que cette punition serait un peu bien légère, et que des dupes de cette qualité crient vengeance. Le personnage étant sujet du roi de France, c'est à vous à juger ce qu'il convient de faire. L'extradition et une lettre de cachet me paraissent l'expédient le plus simple. Vous devriez aussi, ce me semble, demander la confiscation des biens considérables que cet imposteur a déjà su amasser avec une industrie scandaleuse. Une arrestation est nécessaire, ne fût-ce que pour lui retirer l'épée de gentilhomme, qu'il ne doit plus porter. »

— Vous voyez, ajouta M. de Pomponne, que mes dépêches sont explicites. Pour me conformer aux désirs du roi d'Espagne, je suis allé chez le doge et j'ai mis fin à vos pouvoirs. Malgré l'opinion de M. de Vendôme, je respec-

terai les intentions de Sa Majesté Philippe V, en vous laissant le bénéfice de sa clémence et les biens que vous avez amassés.

— Il est vrai, répondit Jean, que je ne suis point le fils de M. de Cerdagne. Pendant certain temps, j'ai cru l'être de bonne foi, et, en découvrant mon erreur, je n'ai pas eu le courage de répudier une famille qui m'aimait. Voilà tout mon crime. Dans le malheur qui m'accable je trouve des douceurs que je ne puis vous dire. Je le supporterai avec la résignation d'un chrétien.

— Ces discours hypocrites sont inutiles, reprit M. de Pomponne avec indignation. Ils ne font qu'aggraver votre faute, en insultant à la clémence de Philippe V, et à la majesté du roi de France, dont je représente la personne. Je vous ordonne de déposer votre épée, et je vous retire vos titres et votre qualité de gentilhomme.

Jean déposa son épée sur la table du ministre.

— Reprenez, dit-il, ce signe d'une qualité que je n'ai plus. Tu avais raison, ô Hydora! j'ai voulu connaître l'adversité, je l'ai trouvée. Dieu seul verra ma constance dans cette rencontre.

— Est-ce que sa raison s'égarerait? pensa l'ambassadeur de France.

— Tout ce que je demande, ajouta Jean, c'est de conserver au moins ma liberté.

— Il n'y a point d'apparence qu'on vous l'ôte ; mais allez vous faire pendre ou enfermer ailleurs.

Le signor Borromeo était dans son comptoir à San-Salvator, lorsque Jean lui vint demander mille ducats sur les sommes versées dans sa caisse. Le vieux banquier prit sur sa table une circulaire imprimée, revêtue du timbre de l'inquisition d'État. Jean y lut ce qui suit :

« Par ordre des très-excellents *capi* du très-haut conseil des Dix, il est enjoint à tous les négociants, marchands ou banquiers établis dans le domaine de notre sérénissime seigneurie, qui auraient des valeurs en numéraire, bijoux ou marchandises appartenant au nommé Jean, dit Cerdagne et prince de Nola, de retenir lesdites valeurs jusqu'au lever du présent séquestre, sous peine d'être cités à comparaître devant les très-excellents *capi*, pour se voir condamnés comme rebelles aux volontés de la très-haute inquisition d'État. »

— Il est heureux pour vous, dit le signor

Borromeo, que le présent avis n'ordonne pas à tous les citoyens de la sérénissime seigneurie de vous arrêter, car je serais forcé de vous livrer à la justice. Mais il paraît qu'on n'en veut point à votre personne. Obtenez donc le lever du séquestre et votre argent vous sera fidèlement compté.

On ne badinait pas avec les très-excellents *capi;* c'est pourquoi Jean n'insista point. Il sortit du comptoir, un peu effrayé de cette débâcle de sa fortune. En voulant congédier ses barcarols, il s'aperçut que ses largesses à l'église de Murano ne lui avaient pas laissé un ducat. Il prit donc la chaîne d'or qu'il portait à son cou, et l'offrit aux gondoliers en compensation du doublon qu'il leur avait promis. Le maître barcarol considéra la chaîne de près en secouant la tête d'un air défiant.

— Nous avons ramé, dit-il, avec des bras de bon aloi; permettez que je consulte un plus expert que moi pour savoir si ce bijou n'est pas en cuivre.

Et il entra dans la boutique d'un orfévre, tandis que son compagnon veillait sur le seigneur étranger.

— A merveille, pensa Jean. Traité d'imposteur et d'aventurier par l'ambassadeur de

France, il me manquait encore d'être soupçonné d'escroquerie par ces pauvres gens!

L'orfévre ayant assuré que la chaîne était en bon or, les deux gondoliers remercièrent brièvement le jeune seigneur et s'éloignèrent de lui comme d'un pestiféré, tant la vue des *fanti* leur avait fait d'impression! Jean, ne sachant plus où aller, suivit machinalement la foule qui se dirigeait vers la place des Santi-Apostoli. Du haut d'un petit pont, il vit la façade de son palais Faliero. Au-dessus de la porte, on lisait ces mots, tracés en gros caractères : *staggimento di stato*, c'est-à-dire séquestre d'État. Jean rebroussa chemin. Devant la prison du Rialto, le peuple assemblé lisait une affiche qu'on venait d'y étaler; c'était la *raspa* du jour. On appelait ainsi la liste des contumaces, des repris de justice en fuite et prisonniers échappés. Le nom le plus apparent inscrit sur cette liste était celui de Jean, dit Cerdagne et prince de Nola, accusé d'avoir usurpé des titres et qualités qui ne lui appartenaient point, pour surprendre les secrets d'État de la sérénissime seigneurie. Une note imprimée au bas de l'affiche rappelait aux très-fidèles sujets de ladite seigneurie que toute personne inscrite *in raspa* devait être dénon-

cée, arrêtée ou tuée, en cas de résistance, par quiconque la reconnaîtrait, et qu'il était interdit de donner asile au contumace, sous peine d'être cité à comparaître devant le très-haut conseil des Dix. Autant eût valu dire : sous peine d'être enfermé à perpétuité dans les *puits* ou noyé secrètement dans le canal Orfano. Jean ne lut point sans un cruel serrement de cœur cet avertissement qui changeait pour lui tous les citoyens de Venise en sbires de l'inquisition politique. Un frisson mortel parcourut ses veines, lorsqu'il sentit une lourde main s'appuyer sur son épaule. En se retournant, il se trouva en face d'un grand drôle débraillé, dont le justaucorps était garni de ficelles en guise d'agrafes. Jean s'apprêtait à jouer des jambes, quand l'inconnu, le saluant avec politesse, lui dit tout bas :

— Votre Seigneurie n'est point en sûreté ici. Qu'elle me suive à distance, sans faire semblant de me connaître, et je lui indiquerai les moyens de sortir d'embarras.

Le grand drôle, prenant un pas de matamore, et frappant avec sa rapière ses bottes éculées, entra dans un sous-portique.

— A quoi songez-vous? dit-il en croisant ses bras. Si vous vous montrez ainsi en pu-

blic, vous n'irez pas au bout de la rue sans être appréhendé au corps. Avec ces habits à la mode d'Espagne, tout le monde vous reconnaîtra.

— Et comment échapper à la police la plus implacable et la plus habile du monde? répondit Jean. Je suis anéanti. Je n'ai plus ni force ni volonté.

— C'est que vous ne savez point, reprit l'inconnu, qu'il est des accommodements avec la police elle-même. Qui vous l'apprendra? Moi, Joseph d'Aquilea, surnommé le *Tanghero* par des gens qui ne me connaissent point. Si nous étions encore au temps glorieux de Jean-Baptiste Nani, l'inscription *in raspa* serait chose grave; mais notre sérénissime seigneurie s'est adoucie. Son but, dans cette affaire, est de s'emparer de vos biens; si vous les abandonnez de bonne grâce, on oubliera volontiers de vous ôter la liberté, à moins que vous n'attiriez sur vous l'attention du bon gouvernement en bravant ses décrets et sa police. Tel que vous me voyez, je fus porté sur la *raspa* pour avoir eu le malheur de heurter trop rudement un gentilhomme dans un moment où j'avais par mégarde le poignard à la main. Cependant, je circule à toute heure de jour et de nuit. Voici

donc la marche à suivre. Pour être honoré des *fanti*, soyez *fante* vous-même. Pour n'avoir rien à redouter de la police, faites-en partie; mais non de cette police méprisable et soldée qui se remue et travaille; de celle, au contraire, qui se repose, que l'on réserve pour le service extraordinaire, et qui n'est point humiliée par un vil salaire. Je vous ferai porter sur la liste des familiers secrets. Cette preuve de bonne volonté vous gagnera tous les cœurs, et vous vivrez en paix.

— Et comment cela finira-t-il? demanda Jean; car je prétends quitter ce damné pays et retourner en France.

— Rien de plus simple. Vous attendrez paisiblement votre tour de rôle. Quand il sera venu, on vous donnera une commission pour tuer telle personne que l'on vous désignera. Vous recevrez un sauf-conduit, et après avoir exécuté le coup vous irez où il vous plaira.

— Ainsi, pour racheter mes fautes, il faudrait commettre un crime?

— Un crime doublement utile à la seigneurie et à vous-même.

— Grand merci de vos conseils! Je ne les suivrai point. Je pourrirai plutôt dans les puits du palais ducal.

— Vous jouiriez pourtant dès aujourd'hui du privilége du port d'armes, avec la permission de vous promener dans un *sestiere* de la ville. Ce serait, pour commencer, dans celui de San-Nicolo, qui est fréquenté par le petit monde; mais, avant trois mois, vous arriveriez à la libre circulation dans Venise entière.

— Je ne tiens pas à ces belles conditions.

— Il ne vous reste donc plus qu'une dernière ressource. Adressez sans aucun retard une *supplicazione* aux très-excellents *capi* du conseil des Dix, où vous déclarerez que vous donnez volontairement tous vos biens à la sérénissime seigneurie, en expiation de vos fautes, et que vous renoncez à rentrer jamais en possession desdits biens, pourvu que les très-excellents *capi* consentent à vous faire grâce des peines que vous reconnaissez avoir méritées. Vous prendrez ensuite les haillons les plus sales que vous puissiez trouver; vous embrasserez sérieusement quelque métier bien humble, comme ceux de *facchino*, de *bigolante*, d'écureur de citernes ou de porteur d'immondices; et si, après un an de surveillance de la police, on vous voit bien sincèrement gueux, on vous oubliera.

— Je préfère cela, répondit Jean.

— Mais, surtout, que votre gueuserie soit réelle et sans espoir de retour. Aussitôt que vous aurez une livre petite, portez vos douze sous au cabaret. Soyez ivrogne, Mercure galant de bas étage, paresseux si le cœur vous en dit, et le plus mendiant que vous pourrez.

— Je ferai de mon mieux.

— Point de fierté, point d'arrière-pensée de vous relever jamais, ou vous seriez un homme mort.

— En un mot, je n'ai d'autre alternative que le crime ou le vice.

— Pas d'autre.

— Eh bien ! je tâcherai de me conformer aux désirs des très-excellents *capi*.

— Ne balancez point. Ne tardez pas une minute. Troquez ces beaux habits contre une veste de toile et un caleçon. Ne portez point de bas et prenez des souliers percés. Je vais vous accompagner jusqu'au Ghetto, de peur qu'on ne vous arrête en chemin.

Joseph le tanghero conduisit Jean au Ghetto, où demeuraient les juifs et les fripiers. En échange des riches vêtements de velours et de soie, un marchand consentit à donner d'effroyables haillons, savoir : une veste taillée dans un vieux rideau, une culotte large en

droguet usé, trois chemises de toile à faire des voiles de navire, un bonnet de laine rouge, un manteau vermoulu et troué, d'une étoffe indéfinissable et d'une couleur incertaine comme la peau d'un serpent. Dans son trouble, Jean ne songea point que le marchand lui devait du retour. Il s'habilla dans l'arrière-boutique, et revint l'oreille basse et le cœur brisé.

— Vous voici transformé, lui dit le tanghero en souriant. A présent, écrivez sous ma dictée : « *Supplication* du très-humble Jean, faussement appelé Cerdagne, ci-devant prince de Nola, etc.

Jean écrivit tout ce qu'on voulut. Il signa la donation à la sérénissime seigneurie de ses biens immeubles et des sommes déposées chez Borromeo.

— Votre supplication, dit le tanghero, sera remise par moi-même aux très-excellents seigneurs. Cachez-vous jusqu'à demain dans le *sestiere* populeux du Canareggio, et quand vous ne verrez plus votre nom sur la *raspa*, vous pourrez vous montrer.

Rien ne donne un goût plus amer à la misère et au malheur que de les porter cramponnés à sa personne sous la forme d'une vieille veste, que de les chausser avec sa culotte et de les

sentir autour de sa gorge sous l'apparence d'une cravate déchirée. En se voyant affublé comme un mendiant, le pauvre Jean pensa s'évanouir de chagrin et d'horreur. Il courut éperdu dans le labyrinthe du Canareggio, s'imaginant que tous les polissons de la ville le devaient suivre par derrière. Il tomba enfin, épuisé de fatigue, devant le portail d'une église, et, se couchant la face dans la poussière, les bras étendus comme le Christ sur la croix, il versa un torrent de larmes brûlantes sur les pierres du parvis.

VIII

Jamais limier ne fut plus habile et plus infatigable à chasser le gibier que la très-excellente inquisition d'État de la sérénissime seigneurie à poursuivre ses victimes. Mais aussi on ne trouva jamais en aucun lieu du monde autant de moyens d'échapper aux recherches qu'à Venise. Nulle part on ne voit tant d'accidents de terrain, tant de détours et de cachettes. Avec ses rues étroites et tortueuses, ses canaux, ses quatre cents petits ponts, ses escaliers, ses sous-portiques, ses rez-de-chaussée formant des passages publics, ses recoins obscurs, ses églises enchevêtrées dans les constructions,

cette ville étrange et romanesque semble faite exprès pour les amoureux, les voleurs et les contumaces.

La nuit approchait, lorsque notre héros, redevenu maître Jean, fut distrait de son chagrin par le cri de son estomac. N'ayant pris aucune nourriture depuis sa sortie de la Casa d'oro, il éprouva tout à coup une faim dévorante. A l'idée de mendier pour subvenir aux nécessités de la vie, la rougeur lui montait au visage, et pourtant l'impérieuse nature refusait nettement de se plier à la rigueur des circonstances. A quatre pas de lui se reposait sur les dalles, avec un air de béatitude, un homme vêtu de guenilles plus délabrées et surtout plus malpropres que les siennes. Moitié par curiosité, moitié par besoin, Jean prit son grand courage pour interroger ce confrère en gueuserie. Il s'approcha de lui, le salua civilement et lui demanda si Sa Seigneurie avait dîné.

— Certainement, répondit l'homme, et je compte souper tout à l'heure, s'il plaît à Dieu.

— Vous êtes bien heureux, reprit Jean avec un gros soupir. Vous avez sans doute un gîte pour dormir et un métier pour gagner de quoi vivre.

— Un métier! répondit l'homme, je n'en

veux point. Un gîte n'est pas absolument nécessaire pour dormir ; mais j'ai des amis, pauvres comme moi, et toujours prêts à m'obliger.

— Des amis ! s'écria Jean ; hier, j'en comptais plus de cent ; et si je me présentais devant eux, ils me fermeraient leur porte, ou me livreraient à mes persécuteurs. Hier, je possédais trois palais et des richesses immenses ; aujourd'hui, je suis sans asile et n'ai pas un sou.

— Que parlez-vous de persécuteurs ? demanda l'homme aux guenilles.

— Hélas ! répondit Jean, vous allez vous éloigner de moi comme d'un loup enragé. Apprenez que je suis inscrit sur la *raspa*.

— Plus bas ! dit le gueux en mettant un doigt sur sa bouche. Vous avez donné une *coltellata* par jalousie, ou volé un cardinal ?

— Point du tout : j'ai usurpé un nom qui ne m'appartenait pas, et je me suis glissé dans une famille qui n'était point la mienne. On a découvert ma supercherie, et le sérénissime gouvernement a saisi ce prétexte pour s'emparer de mes biens. Je sauve ma vie par une donation volontaire de ma fortune ; mais on exige que j'ensevelisse mes fautes dans la misère ou le vice. En attendant que l'on efface mon nom de la *raspa*, le premier venu peut me

dénoncer et me faire jeter en prison ; et puis à quoi me servira ma grâce, si je meurs de faim ?

— Vous ne mourrez pas de faim, dit l'homme aux guenilles, et vous n'irez pas en prison. Rendez-vous après l'*Angelus* à Saint-Thomas, *calle del Pistor*, n° 4512 rouge, maison de Matteo le tonnelier, au fond de la cour. Vous demanderez la vieille Marina, et, pour entrer en matière, vous lui présenterez ceci.

Le gueux tira de sa poche un clou rouillé qu'il mit dans la main de Jean d'un air mystérieux. Il ferma ensuite un œil et fit claquer sa langue contre son palais.

— Parlerez-vous de notre rencontre ? dit-il. Non. Serez-vous discret et prudent ? Oui, et du diable si les grandes perruques vous arrêtent. Pour aller à Saint-Thomas, ne passez point le pont du Rialto, où il y a toujours une nuée de mouches. Prenez la rue *Dei Garsoni ;* vous trouverez sur la rive un gondolier appelé Ignazio ; vous lui montrerez le clou et il vous portera de l'autre côté du Grand-Canal pour rien.

N'ayant, pour le présent, d'autre conseiller que son appétit et la crainte des hallebardiers, Jean suivit, à la chute du jour, l'itinéraire indiqué par l'homme aux guenilles. En évitant

les places et carrefours, il gagna la ruelle des *Garzoni*, qui aboutit au bord du Grand-Canal. Parmi les gondoliers en station, il trouva maître Ignazio, et, le prenant à part, il lui montra le clou rouillé. Le barcarol fit un signe de tête approbatif et invita Jean à descendre dans sa gondole. D'autres passagers arrivèrent bientôt, qui payèrent le prix du trajet, et l'on traversa le Grand-Canal. La petite paroisse de Saint-Thomas était le séjour d'une population misérable, vivant de rapines, d'aumônes, et d'industries tolérées dans les grandes villes. Jean découvrit, non sans peine, le *calle del Pistor* et le n° 4312 rouge. Deux ou trois de ces grandes cuves ouvertes, dans lesquelles on porte sans précaution le vin de cabaret, faisaient mine, sous un porche ruiné, de représenter la boutique d'un tonnelier; mais on voyait bien qu'elles étaient là pour l'apparence. Au fond d'une longue cour, abandonnée aux chats et aux poules, était une vaste salle éclairée par un feu brillant de sarment sauvage et de roseaux. La moitié de la fumée montait par la cheminée, l'autre moitié épaississait l'air et prenait aux yeux les assistants. Une forte odeur d'huile et de fromage annonçait les préparatifs d'un repas. Le mobilier se composait de plusieurs poutres

servant à volonté de bancs ou de tables. Le plafond, percé en divers endroits, laissait voir à l'étage supérieur une galerie, où jadis avait conduit un escalier actuellement rompu. Une douzaine de vieillards barbus et les cheveux en désordre suivaient du regard, avec le plus vif intérêt, les mouvements d'une vieille femme qui jetait dans un chaudron des topinambours et des carottes. Jean s'avança timidement, son bonnet à la main, en demandant où était la signora Marina.

— C'est moi, répondit la cuisinière d'une voix aigre.

— Je suis, reprit Jean en montrant son clou rouillé, un pauvre gentilhomme persécuté. Une âme compatissante m'a conseillé de venir chercher ici un asile, et de me présenter à Votre Seigneurie en lui montrant ce signe, dont j'ignore le sens allégorique.

— Apportez-vous de l'argent pour payer votre bien venue? demanda la vieille.

— On ne m'a pas laissé un denier, signora.

— Encore une bouche inutile! s'écria impétueusement dame Marina. Trop de gens viennent ici les mains vides. Je suis lasse de faire la soupe, et je ne veux plus mener cette vie de marmiteuse, à moins qu'on n'augmente ma part

de butin. Marco Tisone, interrogez donc ce muscadin, et sachez ce qu'il entend par le nom impertinent de signe *catégorique* qu'il donne à la très-heureuse compagnie du Clou.

L'un des vieillards aux cheveux en désordre se leva et fit signe à Jean de le suivre dans l'embrasure d'une fenêtre sans vitres. Marco Tisone écouta religieusement le récit du jeune gentilhomme, et, se tournant ensuite vers ses amis :

— Je vous présente, leur dit-il, un signor cavaliere que la très-excellente inquisition d'État désire voir parmi nous, ce qui est une grande raison pour le bien recevoir. Dans notre société nous n'avons pas assez de ces astres déchus qui peuvent être à la fois un bouclier pour le présent et une mine d'or pour l'avenir. Si ce jeune seigneur promet d'adopter franchement et amoureusement ses compagnons, et de ne point les oublier lorsque sa fortune, aujourd'hui éclipsée, aura retrouvé son ancien éclat, je vous propose de l'admettre sans délai parmi les membres les plus éminents de la très-heureuse compagnie du Clou.

Un vieillard non moins respectable ni moins délabré que le premier se leva d'un tas de feuilles de maïs, où il dormait, et s'avança,

portant dans ses cheveux et sur ses guenilles tant de fragments de son lit qu'on l'eût pris volontiers pour un oiseau jaune.

— Point de précipitation, dit-il. La mémoire a été donnée à l'homme pour se souvenir des ingrats. Je suis un ancien, et je me rappelle que plus d'une fois nous avons admis aux bénéfices et douceurs de notre compagnie, des astres *descendus,* qui, étant remontés sur leur bête, nous ont plantés là comme on fait d'une savate lorsqu'on trouve un soulier. En outre, nous ne devons recevoir parmi nous ni païens, ni musulmans, ni filleuls du diable; car si nous ne possédons que le bien d'autrui, au moins faut-il que nous jouissions de la possession entière de nos âmes. Je demande donc que ce gentilhomme fasse les deux serments de rigueur pour montrer que sa foi en la sainte Vierge, et sa fidélité à la compagnie du Clou sont et seront, à l'avenir comme auparavant, bâties sur de bons pilotis.

— Vous êtes un sage, seigneur Blaize, répondit Marco Tisone. Le gentilhomme fera les serments que vous souhaitez. Il suffit de regarder le visage du jeune candidat, pour avoir confiance en ses vertus et religion, et pour voir qu'il n'est ni mahométan ni païen.

— Si le *candide*, reprit le seigneur Blaise, prononce les serments et blasphèmes qui prouvent toutes les vertus et religion nécessaires, je ne m'oppose plus à son entrée dans la compagnie.

— Faites-le parler vous-même, dit le premier vieillard, et remplissez les formalités ordonnées par nos statuts.

— J'y consens. Jeune homme, ces *statuts* nous commandent de vous interroger comme il suit : Êtes-vous bon catholique? allez-vous à la messe? et ôtez-vous votre bonnet devant les images de la Madone?

— Je suis catholique, répondit Jean, et je remplis mes devoirs de religion. Dans ma petite jeunesse, je fus enfant de chœur ; j'ai longtemps servi la messe au couvent des cordeliers d'Arles.

— Cette réponse est en or massif, dit le vieillard aux feuilles de maïs. A présent, jeune homme, en reconnaissance de nos secours, régals, partages de butin, et autres signes de bonne confraternité, promettez-vous de nous aider, secourir, régaler à votre tour, si jamais la fortune contraire redevient pour vous une aimable et caressante maîtresse?

— Je le promets.

— Quand vous serez remonté au-dessus des compagnons, promettez-vous de ne point oublier et mépriser les compagnons qui auront été vos compagnons?

— De tout mon cœur.

— Si vous répondez aussi bien à ma dernière question, vous serez reçu en moins de temps qu'il n'en faut pour dire un *zitto!* Que ferez-vous, le soir, des salaires, pourboires, bonnes-mains et trouvailles de la journée?

— Je les apporterai fidèlement aux compagnons.

— Cette réponse est en diamant pur. Je propose de recevoir le gentilhomme, sans autre *formalisation*.

— Un moment! reprit Jean. Permettez-moi de vous adresser une question à mon tour. Quel est le but de cette compagnie, et quelles y seront mes occupations? car je suis ici pour faire pénitence, et non pour achever de me brouiller avec les lois divines et humaines.

— Notre compagnie, reprit le Nestor aux feuilles sèches, a pour but principal de mener aussi bonne et douce vie qu'il est possible sans travailler, et sans fâcher la justice. Quels sont les moyens connus et périlleux de mener ladite vie? Voler et mendier, qui sont choses prohi-

bées à Venise. Nous ne volons point, mais nous recevons un droit sur les vols des autres. Nous ne mendions point, mais nous exerçons des professions si peu laborieuses qu'autant vaudrait les appeler fainéantises. Semblables à un philosophe dont j'ai oublié le nom, nous pensons que le bonheur ne consiste point à porter des galons sur ses habits.

— Je comprends : vous éludez la loi.

— C'est cela même. Considérez les avantages de ce *prélude :* notre compagnie se divise en deux classes. Dans la première, on étudie en se promenant les allées et venues des passants, entrées et sorties des maisons, portes et fenêtres, clôtures de boutiques. On donne des renseignements utiles aux gens entreprenants et courageux qui font profession de guet-apens, escalades, vols nocturnes ou autres accidents dont nous nous abstenons par prudence. Quand une affaire a de l'éclat, nous gardons le silence jusqu'au moment où la quarantie criminelle pourrait s'irriter de notre discrétion, et commander au bourreau de nous délier la langue. Nous disons alors ce que nous avons vu ou cru voir, comme le doit un bon témoin, le tout pour éviter la cravate de chanvre ou la promenade en mer. Pour prix de nos avis et ren-

seignements, les gens laborieux nous payent un droit sur le fruit de leurs entreprises. Quant à la justice, quoique plus riche, elle ne nous donne rien; mais elle nous laisse la vie et la liberté. Dans la seconde classe de notre compagnie, on se tient en faction aux portes des palais, sur les degrés où abordent les gondoles, sur les marches des ponts, à côté des citernes. On offre un verre d'eau fraîche aux personnes altérées; on aide un vieillard, un malade, un enfant, une femme enceinte à monter les escaliers des ponts; on présente la main aux seigneurs qui sortent de leurs gondoles; on ôte son bonnet aux sénateurs en leur souhaitant une longue vie et beaucoup de voix aux élections des procurateurs de Saint-Marc. Autant de petits services et de compliments, autant de sous vénitiens ou lombards. Souvent on attrape la pièce blanche. On partage, le soir, en bons frères; on mange, on boit et on danse ensemble; on se confesse le dernier samedi du mois, et, pour peu que l'on meure le dernier dimanche, on va en paradis.

—Je préfère la seconde classe à la première, dit Jean.

— Cela prouve une honnête modestie, reprit le vieillard; je propose donc aux sages doyens

ici présents de recevoir le seigneur Jean dans notre compagnie.

Le candidat fut reçu à l'unanimité par les douze doyens, et proclamé immédiatement membre de seconde classe de la très-heureuse compagnie du Clou.

Peu d'instants après, une bande nombreuse de gens, vêtus en philosophes ennemis des galons d'or, arriva en procession. Cette bande venait du couvent des Frari, situé près de Saint-Thomas, et apportait religieusement dans des écuelles de bois le produit d'une distribution de viande faite par les bons moines de Sainte-Marie-Glorieuse. On ajouta ce mets gratuit au souper préparé par dame Marina, et qui se composait d'une polenta et d'un chaudron de topinambours. On vit presque aussitôt arriver une autre procession mieux parée que la première ; c'était un troupeau de quinze ou vingt femmes coiffées seulement de leurs cheveux, chaussées de mules à talons, portant le jupon court, le corsage jaune et les épingles de verre. Trois ou quatre à peine avaient de la jeunesse et de la beauté. L'une d'elles remarqua tout de suite le nouveau venu, et lui lança une œillade qui fit monter la rougeur jusqu'aux oreilles du pauvre Jean. L'entrée de ces

dames rompit la glace, et tout le monde se mit à parler à la fois. On procéda au partage des bénéfices du jour, et puis on servit le repas. Jean fut assis sur la poutre d'honneur, à côté de la belle à l'œillade, et l'on fêta sa bienvenue en vidant une cruche colossale de vin noir comme de l'encre. Trois vieillards grimpés sur l'escalier rompu donnèrent le signal des danses avec un violon, une guitare et une *zampogna* en bois de roseau. Le bal ne cessa que lorsqu'on eut dansé une sarabande à se briser les reins et les jarrets. On se sépara vers onze heures du soir. Les dames se retirèrent, les unes seules, les autres accompagnées de leur galant. Fort heureusement pour Jean, la belle à l'œillade était surveillée par son Othello, qui n'était point d'humeur à céder l'avantage de la reconduire chez elle. Il ne resta bientôt plus que les douze doyens et la vieille Marina. Marco Tisone offrit à Jean une place pour dormir dans le coin où était la paille de maïs. Dame Marina éteignit les lumières, et le ronflement des douze vieillards annonça que ces marauds reposaient d'un sommeil à dépiter une conscience sans reproche. Le carillon de minuit sonnait lentement au *campanile* de Sainte-Marie-Glorieuse, comme un glas funè-

bre, lorsque le pauvre Jean s'écria du fond de son cœur :

— Dieu de miséricorde, m'abandonnerez-vous dans cette abjection ?

IX

Pendant trois jours, Jean demeura enfermé au Calle del Pistor, parmi ses honorables confrères en gueuserie de la *felicissima compagnia del Chiodo,* jouant aux cartes avec Marco Tisone et les autres vieillards, écoutant patiemment les injures de dame Marina, mangeant des topinambours, buvant du vin noir, et fuyant comme Joseph devant les témoignages d'estime de la belle au corset jaune. Ses oreilles y furent souvent offensées par les querelles, les équivoques et les imprécations ; car la conversation de ses nouveaux amis était plus instructive qu'édifiante, et cette vie semblait faite

exprès pour conduire un homme tout droit à l'abrutissement, selon le désir de la très-excellente inquisition d'État. Au bout de trois jours, ayant appris que son nom avait été effacé de la Raspa, Jean put enfin sortir de son bouge et respirer un air plus honnête. Comme il n'avait encore apporté aucun profit à la société hospitalière, le vieillard aux feuilles de maïs se chargea de lui trouver de l'emploi. On lui donna un bâton orné à l'une de ses extrémités d'un clou planté verticalement dans le bois. On lui recommanda de s'établir avec cet ustensile à quelque *traghetto* bien fréquenté, d'y accrocher les gondoles pour les faire aborder à la rive, de présenter la main aux passagers et de les aider à monter ou à descendre les degrés. Les gondoles tenant lieu de carrosses à Venise, les hommes armés de bâtons crochus remplacent les commissionnaires qui, en d'autres pays, ouvrent les portières et abaissent les marchepieds. C'était de cette industrie, formant sa principale ressource et son plus beau revenu, que l'association tirait son titre antique et respectable de très-heureuse compagnie du Clou.

On appelle *traghetti* les endroits où, faute d'un pont, l'on passe les canaux en gondole.

Souvent les gens pressés sont bien aises de trouver à la rive où ils abordent l'homme au bâton crochu, qui leur épargne une perte de temps, et, pour le payer de sa peine, ils ajoutent volontiers un sou au prix du trajet; mais, lorsque la gondole est menée par deux barcarols, celui de l'avant se charge de l'abordage, et l'office de l'homme au clou devient inutile. Le traghetto Saint-Sylvestre, situé au pied du palais Lorédan, était l'un des plus fréquentés de la ville. Jean y fut installé par le vieillard aux feuilles de maïs, qui lui donna pour consigne d'examiner les passagers, de noter dans sa mémoire leur air, leur visage, leur allure; de distinguer autant que possible les riches d'avec les pauvres et les amoureux d'avec les indifférents; de deviner la profession, les habitudes de chacun; d'importuner les avares et de ménager les généreux; d'agacer les jolies filles et d'être jovial avec tout le monde, car, selon le sage vieillard, il n'était rien comme la galanterie et la gaieté pour faire mettre la main à la pochette. Au milieu de ses instructions, maître Blaise s'interrompit tout à coup.

— Tenez, dit-il, voici justement un sénateur qui s'embarque à Saint-Sylvestre pour venir aborder au palais Lorédan : c'est le sei-

gneur Capello, l'un des plus riches et des plus considérables personnages de la ville. Ne manquez pas de lui témoigner votre respect, et, s'il n'a point de monnaie de cuivre, vous allez recevoir au moins une livre petite.

Hermolao Capello était l'un de ces vénérables Vénitiens à qui le goût des affaires donnait, à quatre-vingts ans, une seconde jeunesse, et qui avaient su faire du sénat de la république le corps politique le plus célèbre du monde par sa prudence et son habileté. Il venait chercher son confrère, le sénateur Lorédan, pour le mener au *broglio,* où l'on se préparait à des élections. N'ayant d'autres parents que des cousins, ce riche seigneur appliquait exclusivement à la politique toutes les forces de sa verte vieillesse. Quelque affaire importante l'occupait sans doute. Il enfonçait son menton dans son rabat de dentelles, et tenait ses regards fixés sur les plis de sa longue robe noire. Quand la gondole aborda au palais Lorédan, Jean l'attira, au moyen de son crochet, jusque sur les marches qui descendaient dans l'eau, et, prenant son bonnet de la main gauche, il présenta l'épaule et le bras droit pour aider le vieux seigneur à monter l'escalier. Hermolao Capello s'appuya sur l'épaule de Jean. Il parut

sortir de sa rêverie, et regarda même l'officieux jeune homme avec attention ; mais il ne mit point la main à la poche, et il entra dans le palais Lorédan d'un pas lent et majestueux.

— Diable ! dit maître Blaise, vous n'avez pas de bonheur, mon garçon. C'est la première fois, à ma connaissance, que le généreux seigneur Capello accepte un service sans le payer. Ne laissez pas pour cela d'être empressé à le servir quand il repassera. Je vous souhaite de meilleures rencontres, et je vais à mes affaires.

Mais Hermolao Capello sortit du palais Lorédan à pied par la porte de la rue et non par celle du canal, en sorte que Jean ne le revit plus de la journée. D'autres passagers, en grand nombre, se succédèrent au traghetto Saint-Sylvestre. Il y vint d'abord un bourgeois avec sa famille, composée de cinq personnes. Le patron déposa une petite pièce blanche sur la coulisse de la gondole, et regardant maître Jean d'un air courroucé :

— Fainéant ! lui dit-il, n'as-tu pas de honte, à ton âge et robuste comme tu l'es, de faire ce sot métier?

Et il passa, suivi de son troupeau, sans donner pour boire. Après le bourgeois, vint une belle personne vêtue de la robe de soie et du

pet-en-l'air de velours, portant le chapeau de feutre pointu et garni de plumes. Son visage trahissait cette agitation à laquelle on reconnaît une dame courant à quelque expédition galante.

— Prenez garde de glisser, signorina, lui dit Jean. Appuyez-vous sur moi. Les chutes sont dangereuses pour les dames aussi belles que vous.

Si une Vénitienne agacée ne trouvait rien à répondre, elle se croirait déshonorée et n'en dormirait pas de la nuit. Celle-ci riposta d'une voix douce comme le gazouillement d'une fauvette.

— Grand merci de tes avis, dit-elle ; il y a longtemps que ma nourrice m'a enseigné à me tenir droite et à ne tomber que sur les mains.

— Appuyez-vous toujours, signorina, reprit Jean. Ce sont les beaux cavaliers qui voudraient vous faire choir ; mais d'un pauvret comme moi, vous n'avez rien à craindre.

— Méchant garnement, répondit la dame, je ne crains pas plus les beaux cavaliers que toi, et je te prouverai que j'ai le pied sûr.

En parlant ainsi, la Vénitienne sauta lestement à terre et s'éloigna en frétillant, sans rien donner à l'homme au clou. Après la belle dame,

vint un gros abbé. Pour payer le barcarol, il employa tout le temps du trajet à compter sa monnaie; il réussit à parfaire la somme avec quatre pièces d'un demi-sou, qu'il déposa sur la coulisse d'un air de regret sordide. Jean, qui n'augurait pas bien de ce prélude, offrit néanmoins son aide au gros abbé. L'illustrissimo posa ses doigts courts et épatés sur l'épaule du garçon au clou, et s'y appuyant bien lourdement :

— Merci ! mon ami, dit-il tout essoufflé. Tu es un brave jeune homme ; je prierai la Madone pour toi, et je t'épargnerai au moins dix ans de purgatoire.

Et il se dirigea vers San-Benedetto, en se gardant bien d'ajouter un demi-sou au prix si regretté du trajet. Aussitôt après vint une vieille dame, accompagnée de deux laquais. Quoique Jean ne lui eût servi à rien, elle commanda, en passant, à ses gens de donner un sou au pauvret. L'un des laquais resta en arrière et fit mine de fouiller dans sa poche ; mais il garda pour lui la bonne-main destinée à l'homme au clou.

— Décidément, pensa Jean, Blaise a raison : je n'ai point de bonheur aujourd'hui.

Beaucoup d'autres passagers de conditions

et d'âges divers vinrent encore au traghetto Saint-Sylvestre. Jean ne manquait pas de saluer les riches, d'être complaisant pour les pauvres, galant avec les dames et jovial avec tout le monde. Cependant on ne lui donnait rien. Plusieurs jolies filles passèrent, et il n'oublia point de les agacer. Toutes lui répondirent, les unes par des œillades, les autres par des quolibets, selon leur humeur. Personne ne poussa la charité jusqu'à la bonne-main. A la nuit, Jean, triste et mortifié, rentra au Calle del Pistor. Les doyens de la très-heureuse compagnie du Clou, en apprenant qu'il n'apportait pas un denier à la masse générale, se regardèrent entre eux d'un air de soupçon.

— Ne voyez-vous pas, dit la vieille Marina, que ce drôle a bu et mangé dans quelque *osteria* le fruit de sa journée? Il sent le vin à faire ressusciter un mort. Par la vertu de ma mère, je n'entends pas qu'il goûte à ma cuisine aujourd'hui. Je ne lui donnerai pas seulement une feuille d'artichaut.

— Calmez-vous, dame Marina, dit maître Blaise ; j'ai été témoin du guignon de ce jeune homme. Si vous l'ensorcelez encore avec votre mauvais œil, il ne s'en relèvera plus. Ayons de l'indulgence pour ce débutant : il ne saurait

deviner en un jour les ruses du métier. Demain, il sera plus heureux. Pour tâter la fortune par un autre bout, nous le mettrons en sentinelle à l'escalier d'un pont. Il ne faut point s'obstiner contre le sort contraire.

Le lendemain, Jean fut installé au pont de Sainte-Marie-Zobenigo, où il y a six marches à monter. Les grandes marées étaient venues, la semaine précédente, jusqu'à la petite église, et elles avaient déposé sur l'escalier du pont ce limon verdâtre et glissant qui a donné naissance au proverbe vénitien : « Défie-toi des filles blondes et des pierres vertes, » proverbe fondé sur une juste expérience, car, en effet, il n'y a pas de jour où les filles blondes et les pierres vertes ne soient cause d'une quantité d'accidents. A la vue des deux premières marches teintes en vert, les passants prudents s'arrêtaient et posaient le pied avec précaution. Il en vint de toutes sortes, comme au traghetto, mais ils n'étaient point d'humeur généreuse. Les uns grondaient entre leurs dents, les autres s'éloignaient sans dire mot. Les plus jeunes sautaient par-dessus les degrés dangereux ; les plus vieux changeaient de direction pour chercher un autre pont. Les enfants tombaient ; les jeunes filles glissaient et s'enfuyaient

en riant; mais les sous ne prenaient point l'air et les poches demeuraient closes. Jean vit enfin paraître, à l'extrémité de la place, le digne sénateur Hermolao Capello, qui se rendait au palais ducal.

— Cette fois, se dit-il, mon mauvais sort va finir. J'aurai bien du malheur si ce généreux et riche vieillard, sur deux bonnes-mains qu'il me devra, ne m'en paye pas une, et quand j'aurai reçu son étrenne, la chance contraire tournera en ma faveur.

Le bon seigneur arriva d'un pas lent jusqu'au petit pont. Il remarqua les degrés verdâtres, et, s'appuyant sur le bras de Jean :

— Voilà, dit-il, un piége que me tend l'épouse fidèle de notre doge. Soutiens-moi, mon garçon : mes jambes de quatre-vingts ans craignent plus les pierres vertes que les filles blondes. Pour toi qui es jeune, c'est autre chose.

— Excellence, répondit Jean, votre main paternelle me portera bonheur; j'ai déjà eu l'honneur de vous prêter mon épaule hier, à Saint-Sylvestre.

— Je m'en souviens, et je te reconnais, dit le sénateur.

Hermolao Capello achevait de prononcer ces mots, lorsqu'il glissa des deux pieds à la fois. Jean le reçut entre ses bras et le porta comme un enfant de l'autre côté du pont.

— En vérité, dit le vieillard, cela n'est pas bien, dame Adriatique : je suis l'admirateur respectueux du doge votre époux, et sans ce jeune garçon, vous alliez me casser le cou.

— Votre Excellence ne s'est point fait de mal? demanda Jean.

— Pas le moindre, répondit le vieux seigneur, grâce à ton adresse et à tes bras vigoureux.

Et le bon sénateur s'éloigna tout doucement sans fouiller dans sa poche.

— Quoi! s'écria Jean consterné, je ne recevrai pas un misérable sou, pas un pâle denier! Est-ce une fatalité? Est-ce une dérision du hasard, ou une persécution de l'infâme Potamogéiton? Dieu puissant, souffrirez-vous que l'enfer aussi mette le séquestre sur mon salaire et ma nourriture? Ah! ce serait trop de cruauté.

Lorsque Jean vint annoncer à ses amis de la compagnie du Clou qu'il avait encore perdu sa journée, il y eut une explosion de murmures incrédules; mais ses sanglots et ses larmes

attestèrent sa bonne foi, et maître Blaise vint à son secours.

— Ne pleurez point, dit-il. Nous essayerons d'une autre ressource. Vous avez l'air d'un gentilhomme ; nous vous placerons demain en un lieu où il faut de belles manières. Votre nom étant rayé de la Raspa, vous pouvez approcher du *sestiere* des nobles. On vous donnera la faction importante et lucrative de la porte du palais ducal. C'est un poste d'honneur. Tâchez de vous bien conduire, et je gage que vous y trouverez la bonne chance.

On installa Jean sur la Piazzetta, devant la porte du palais ducal, avec deux seaux de cuivre remplis d'eau fraîche, plusieurs gobelets bien nets rangés sur une planche, et un bâton recourbé pour aller querir de l'eau dans les citernes lorsqu'il aurait épuisé sa provision.

— Cette fois, lui dit maître Blaise, vous faites presque du commerce. Tout à l'heure les seigneurs vont arriver au broglio. Votre recette est certaine.

On appelait broglio le moment où les nobles Vénitiens, avant d'entrer au grand conseil, se réunissaient pour s'entendre entre eux, former des partis, et débattre les titres des candidats à tous les emplois de la république. Jean fut

distrait de ses chagrins par le spectacle curieux du broglio. Il s'amusait à regarder les nobles briguer, s'agiter et bourdonner à cette réunion en plein air. Comme le grand conseil se composait de huit cents personnes, la foule était considérable. Les jeunes gens, après avoir bien parlé, et couru de l'un à l'autre, s'interrompaient souvent pour appeler quelque bigolante et lui demander un verre d'eau. Les filles du Frioul, dont la spécialité est de porter l'eau, à Venise, faisaient concurrence au pauvre Jean. Elles couraient comme des biches avec leurs pieds nus, se glissaient dans la foule, et devinaient de loin, à la mine des gens, ceux qui avaient envie de boire. Les gobelets étalés devant le palais n'attiraient point les regards ; on ne s'adressait pas au bigolante à poste fixe. Cependant deux jeunes seigneurs, qui causaient ensemble, s'approchèrent du comptoir de Jean, et prirent chacun un gobelet.

— Donnez donc un sou pour moi, dit l'un des seigneurs.

— Je n'ai point de monnaie, répondit l'autre; nous payerons cela demain.

Deux vieillards arrivèrent ensuite, et vidèrent encore deux gobelets; ils parlaient sans

doute de quelque affaire d'une importance incomparable, car ils oublièrent de payer. Le sénateur Hermolao Capello vint à passer.

— Mon garçon, dit-il à Jean, tu montes en grade, à ce qu'il paraît. Tu exerces ce matin une industrie plus belle que celle du bâton crochu.

— Il est vrai, Excellence, répondit Jean. Les autres industries ne me réussissaient point. On ne me donnait rien ; j'étais en danger de mourir de faim, et je crains fort que la bigolanterie ne soit pas plus lucrative que le reste. On vide mes verres, mais sans payer.

— Comment ! dit le bon vieillard, ces jeunes étourdis avalent ton eau fraîche gratis ? Cela n'est pas juste. Que ne réclames-tu le prix de ta peine ?

— Je ne l'ose pas, Excellence. Je suis incapable d'importuner Leurs Seigneuries. Elles ont bien autre chose à faire que d'écouter un misérable comme moi.

— Tu as trop de discrétion, reprit le digne sénateur en vidant un verre d'eau. Demande, mon ami, réclame, insiste, comme le doit un honnête bigolante.

— Excellence, jamais je ne pourrai me résoudre à mendier.

— Je vois que tu as le cœur bien placé. Adieu, mon ami.

Le respectable seigneur s'éloigna comme les autres, sans payer l'eau qu'il venait de boire.

— Et lui aussi ! dit Jean confondu, le bon, le généreux Capello lui-même ne daigne pas me comprendre, lorsque j'emploie la ruse oratoire la plus transparente pour lui faire savoir ma détresse, ou, s'il me comprend, il se moque de moi ! C'est trop de malheur !

Le moment du broglio étant passé, les membres du grand conseil entrèrent au palais ducal. Jean demeura encore à son poste pour l'acquit de sa conscience, quoiqu'il n'osât plus rien espérer. Un marchand albanais vint à son étalage boire un verre d'eau, et déposa sur la planche une pièce de cuivre.

— Enfin, s'écria Jean, le mauvais sort est donc levé !

Il courut à Saint-Thomas, aussi content que si on lui eût donné une abbaye. Marco Tisone examina la pièce de cuivre.

— Connaissez-vous cela? dit-il à maître Blaise.

— Oui, répondit le vieillard aux feuilles de maïs; c'est un jeton d'Albanie qui n'a aucune

valeur, autrement dit une pièce folle [1]. Notre ami est évidemment ensorcelé.

— Eh bien! s'écria Jean, je ne lutterai pas davantage contre l'enfer. Je n'opposerai plus à ses coups que l'inertie. Je m'enfoncerai dans la misère. Je ferai honte au ciel de mon avilissement, et tant mieux s'il me laisse mourir!

[1] On appelle en vénitien la fausse monnaie *bessi matti*, c'est-à-dire pièces folles.

X

Les membres les plus éminents de la compagnie du Clou tinrent conseil pour chercher un remède au maléfice qui arrêtait Jean dans sa carrière. Leur consultation fut interrompue par l'arrivée d'un homme qu'on avait placé en vigie à la porte de la rue. A la mine décomposée de la sentinelle, on devina que la compagnie était en danger. En effet, on apprit avec effroi que Messer-Grand s'avançait, suivi de ses agents. Les descentes de justice étaient rares dans le séjour du Calle del Pistor; la résignation de ses habitants à la gueuserie, et la bassesse de leurs délits, n'étaient point dignes de la rigueur des lois. Cependant, l'apparition

du chef de la police annonçait quelque fâcheuse affaire. Les sages vieillards, interrompus dans leur conciliabule, se mirent à trembler, quoique leur conscience ne leur reprochât que des peccadilles. Messer-Grand, coiffé d'une immense perruque, fit une entrée solennelle dans le bouge, et s'enquit du nommé Jean, sujet du roi de France, et faussement appelé Cerdagne. On lui livra immédiatement le personnage demandé. Le chef de la police chaussa ses grosses lunettes et vérifia l'exactitude d'un signalement écrit dont un agent lut à haute voix le contenu. Il interrogea ensuite le sujet sur ses antécédents. Jean raconta ingénument son histoire, et ne passa sous silence que ses rapports avec l'enfer, dont il se crut autorisé à garder le secret.

— N'avez-vous pas, ajouta Messer-Grand, porté dans vos bras le seigneur Capello devant l'église de Sainte-Marie-Zobenigo?

— Je l'ai porté, en effet, répondit Jean. Ce respectable seigneur a glissé sur les marches d'un petit pont, et sans moi il serait tombé; mais s'il n'a point trouvé dans ses poches son mouchoir ou sa bourse, ce n'est pas à Sainte-Marie-Zobenigo qu'il les a perdus.

— N'avez-vous pas, hier, reprit Messer-

Grand, servi à boire à diverses personnes devant la porte du palais ducal ?

— Tout le monde a pu m'y voir, répondit Jean ; mais je n'y ai point fait de mal, et je me suis conduit en honnête bigolante.

— N'avez-vous dit votre nom, ou parlé de vos aventures à aucun des nobles assemblés au broglio ?

— A aucun, monseigneur ; je vous le jure.

— N'avez-vous tenu aucun propos offensant pour la majesté de ce sérénissime État ?

— Pas le moindre propos. Je suis pénétré de respect pour la très-excellente république de Venise, et pour chacun des membres de son sérénissime gouvernement.

— C'est bien ; prenez vos bagages, si vous en avez, et allez où vous conduiront mes agents.

— Par pitié ! s'écria Jean, que va-t-on faire de moi ? Je suis innocent, monseigneur. La très-excellente inquisition ne voudrait pas envoyer à la mort ou plonger dans les *puits* un pauvre garçon qui lui a donné volontairement sa fortune pour conserver uniquement la vie et la liberté.

— Vous saurez bientôt ce que l'on veut faire de vous. Assez de discours.

Messer-Grand remit ses lunettes dans leur étui, et exécuta une sortie aussi solennelle que son entrée. Jean prit sous son bras ses chemises de grosse toile, et il marcha entre les agents de police, qui le conduisirent au quai des Esclavons. Trente hommes aussi mal équipés que lui, rangés en bataille comme des soldats, attendaient le moment de descendre dans une grosse barque à voiles. A leurs visages sombres, à leurs mains couvertes de cicatrices, on devinait aisément qu'ils n'étaient point là pour leur plaisir, et qu'ils avaient su forcer le bon gouvernement à s'occuper de leur sort. Les gardes de la marine, joignant le geste à la parole, veillaient à ce que personne ne sortit des rangs. Jean fut placé en ligne à la suite de cette bande de réprouvés.

— Où nous envoie-t-on? dit-il à son voisin.

— La seigneurie ne nous a pas fait l'honneur de nous en instruire, lui répondit le voisin; mais, à coup sûr, c'est dans une colonie, en Morée ou à Chypre, et nous y labourerons la terre pour enrichir quelque provéditeur avare et impitoyable.

C'était l'heure où le beau monde se promenait sur le quai. On venait assister à l'embarquement des déportés comme à un divertisse-

ment. Parmi les curieux passa une belle dame vêtue de la robe à queue, coiffée du feutre à plumes, appuyée d'une main sur le bras d'un jeune seigneur, et de l'autre sur sa longue canne de jonc. Son cavalier l'engagea fort à s'approcher des bandits pour regarder leurs costumes étranges et leurs mines barbares. Jean s'élança hors des rangs et courut vers cette dame.

— Louise, lui dit-il, j'ai usurpé le nom de votre père; mais l'amitié fraternelle que je vous avais vouée n'était pas un mensonge. Accordez-moi le pardon de mes torts, et laissez-moi baiser votre main.

La comtesse recula de trois pas.

— Tu es bien audacieux, répondit-elle, d'oser encore m'adresser la parole. Rappelle-toi par quels moyens tu as su me tromper, et songe que, d'un mot, je pourrais te faire brûler vif.

— N'ajoutez pas, reprit Jean, votre colère aux traitements cruels dont on m'accable. Que je reçoive au moins de vous un témoignage de compassion!

— Vil imposteur, répondit la comtesse, cette prière déguise-t-elle quelque nouvelle fourberie?

— Depuis quatre jours, je n'ai reçu que des injures ou des affronts. Par pitié, Louise, donnez-moi votre main !

— Qu'on me débarrasse de ce misérable ! s'écria Louise de Cerdagne.

Une grêle de coups de bâton mit fin aux supplications de l'importun, et la comtesse s'éloigna en jetant par-dessus son épaule un regard de mépris au pauvre Jean. On procéda ensuite à l'embarquement des déportés. Lorsque la galère qui les emmenait sortit du port, leur douleur, jusqu'alors silencieuse, éclata en cris et en sanglots. Ces malheureux se roulaient sur le pont et tendaient leurs bras vers les dômes des églises, en faisant à Venise des adieux déchirants. Leur éloquence sauvage désarmait les gardiens eux-mêmes. L'amour de la patrie relevait, pour un moment, ces êtres dégradés, et inspirait à leur désespoir des accents sublimes. Jean, qui ne partageait point leurs regrets, se tenait à l'écart, enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau troué. Lorsqu'il ne vit plus que le campanile de Saint-Marc, debout comme un géant au milieu de l'eau, il murmura tout bas :

— Sois maudite, ô Venise ! maudits soient tes canaux, tes îlots, ton gouvernement op-

presseur, et tout ce domaine marécageux où règne l'implacable Potamogéiton !

A deux lieues du Lido, la galère trouva un navire de haut bord. On y fit passer les déportés, auxquels on apprit enfin le but de leur voyage. Ils allaient en Dalmatie, et cette colonie étant la plus proche de la métropole, cette nouvelle apaisa leur douleur. Les bâtons et les nerfs de bœuf achevèrent de rétablir l'ordre. A la nuit, un canot amena sur le navire le provéditeur de Dalmatie, élu de la veille; c'était le bon seigneur Hermolao Capello. Jean ne le sut que par ouï-dire, car, durant toute la traversée, il demeura plongé dans la cale du vaisseau, où l'infection, le défaut d'air et d'espace, les mauvais traitements et le mal de mer lui firent endurer d'effroyables souffrances. Une tempête détourna le bâtiment de sa route. On relâcha sur les côtes d'Istrie, et après quinze jours d'une traversée qui ne demandait qu'une semaine par les temps ordinaires, on aborda enfin à Zara.

Dans ses colonies, la seigneurie de Venise avait pour système d'éblouir les habitants en leur donnant une idée imposante et terrible de ses richesses et de sa puissance. Les provéditeurs vivaient en satrapes, administraient en

despotes, et ne connaissaient d'autre justice que celle du sabre. Les instructions qu'ils recevaient du gouvernement avaient pour base le grand précepte des Dix : « Appliquer la peine avant d'examiner la faute. » On choisissait pour provéditeurs des hommes doux ou cruels, selon les circonstances, selon l'esprit et les mœurs des diverses colonies ; mais on recommandait encore aux plus humains d'user d'une sévérité extrême. La Dalmatie étant une province fidèle à la république, la très-excellente Seigneurie lui envoyait pour trois ans Hermolao Capello, dans l'idée que l'humeur débonnaire de ce digne homme tempérerait toujours assez la rigueur de la politique vénitienne.

En débarquant à Zara, les déportés furent mieux traités qu'au moment du départ. On leur laissa la liberté de circuler et de chercher de l'emploi, à la condition de se présenter tous les jours à la police du généralat. Quelques-uns prirent du service dans la garde des forts ; d'autres trouvèrent à gagner leur vie en travaillant ; la plupart appliquèrent leur industrie à réduire leurs besoins, de façon à savourer dans l'oisiveté les douceurs du climat. Jean se rangea au nombre de ces derniers, non par

paresse, mais par mélancolie. Malgré sa bonne envie d'accepter avec résignation toutes sortes de douleurs, le souvenir de ses splendeurs passées donnait une amertume particulière à son malheur présent. Ce que ses compagnons considéraient comme d'agréables loisirs était à ses yeux l'abjection poussée à l'état de régime. Il couchait sur la paille à côté de bandits dont les propos cyniques le révoltaient, dans un vaste dortoir ouvert aux quatre vents. Une poignée de riz était son meilleur repas. Les fruits, les oignons et les graines de citrouille qu'on trouvait pour rien complétaient un ordinaire peu fortifiant pour un garçon robuste. Il se chauffait au soleil sans plaisir, et quand ses regards se perdaient du haut des remparts dans l'horizon de l'Adriatique, il rêvait à son enfance, au paisible séjour du couvent des cordeliers, et le sentiment de son exil lui brisait le cœur. Les autres déportés, s'apercevant qu'il les évitait, prirent son indifférence pour du mépris, et lui rendirent en échange une haine brutale qui tournait souvent en coups et en injures. Il eût supporté tout cela patiemment sans deux fléaux inséparables de la misère dans les climats chauds, la vermine et la malpropreté. A Zara, un gueux ne pouvait point

espérer de lutter contre ces deux puissants ennemis. Jean le tenta, mais il fut vaincu. Une épidémie régna parmi les déportés ; il la gagna, et la force de sa constitution résista seule aux atteintes du mal. Il entrait en convalescence lorsque le provéditeur vint visiter le dortoir des déportés. Hermolao Capello reconnut le pauvre Jean.

— Si j'avais su, lui dit-il, que tu fusses parmi les malades, je t'aurais envoyé des secours.

— Hélas! répondit Jean, il y a bien des choses que Votre Excellence ne sait point. Ces galants hommes que vous voyez ont toujours été des coquins, tandis que moi j'ai mené la vie d'un prince et d'un honnête gentilhomme.

— Je ne l'ignore pas, répondit le provéditeur. La condition où tu es doit te sembler plus dure qu'à ces brigands, et il est juste que tu jouisses de quelques faveurs.

A la suite de cet entretien, Jean attendait un adoucissement à son sort ; mais, sans doute, le bon seigneur Capello avait trop d'occupations dans son gouvernement, car il oublia sa promesse.

Notre héros, n'ayant point de blanchisseuse,

entreprit de laver lui-même son linge. Il se rendit un jour à une petite fontaine située hors de la ville, et il s'y mettait à l'ouvrage avec ardeur, lorsqu'une jeune laveuse de profession vint l'interrompre. Cette fille, vêtue d'une simple tunique de toile fort courte, les jambes et les bras nus, portait sur sa tête une corbeille remplie de linge, en faisant un coussinet de ses longs cheveux roulés en manière de turban. Ses joues de quatorze ans, dorées par le soleil, ressemblaient à deux belles pêches de vigne. A la noblesse de ses attitudes, on l'aurait prise pour une Romaine arrivée en Dalmatie dans le temps que César-Auguste s'était déclaré le protecteur de Zara. En voyant ce garçon qui trempait ses chemises dans l'eau, la jeune fille fit un rire mélodieux.

— Excuse-moi si je ris, dit-elle; mon dessein n'est pas de t'offenser. Je devine que tu es étranger, car dans notre pays un homme croirait indigne de lui le métier de *lavandajo*.

— Ma belle enfant, répondit Jean, riez tant que vous voudrez; je ne le trouve point mauvais.

— Tu me parles cependant comme si tu étais fâché, reprit la jeune fille. Pour faire la paix, je laverai ton linge avec le mien. Assieds-

toi sur l'herbe, et causons, tandis que je travaillerai. De quel pays es-tu? Si tu viens de loin, raconte-moi tes voyages et l'histoire de ton enfance. As-tu des parents? Sont-ils meilleurs que les miens, qui me donnent des coups? Les filles de ton pays ont-elles la peau aussi blanche que toi? Si tu as aimé quelqu'un, n'oublie pas une seule circonstance de tes amours. Va, parle donc. Je t'écoute.

Jean ne se fit point prier pour raconter son histoire. Il n'eut pas grand'peine à imaginer d'autres causes à sa fortune que les services de Potamogéiton. Il sut trouver des prétextes à ses voyages, et rejeter sur le compte du hasard tout ce qui appartenait à l'influence des esprits.

La belle Zaratine prit un intérêt extrême au chapitre des amours. A force de questions sur le visage, la taille, le caractère et l'humeur de la maîtresse de Jean, elle en sut créer dans son esprit un portrait charmant. Par impatience, elle coupait la parole au narrateur, tout en lui disant d'aller plus vite et de ne rien oublier. Elle maudissait la tyrannie de don Guino, palpitait au récit des combats de l'héroïne, riait des stratagèmes de l'amoureux, et applaudissait comme si les acteurs eussent été présents. La mort violente de la jolie fille de Sienne lui

fit tant de chagrin qu'elle en eut de grosses larmes dans les yeux. Elle laissa son ouvrage pour improviser en faveur de Flora une prière passionnée. Lorsque Jean raconta ses dernières infortunes, la jeune fille lui saisit impétueusement la main, et, le regardant avec une pitié profonde, elle lui cita le proverbe dalmate : « Évitons la rencontre de nos maîtres, car pour un Octave il y a quatre Tibère. » On ne s'étonnera point du charme infini que Jean trouvait dans ces transports d'amitié. Accoutumé depuis longtemps à ne voir que des ennemis ou des indifférents, il goûtait enfin le bonheur de communiquer avec un être sympathique, et il lui semblait sortir d'un affreux cauchemar.

— A présent, dit-il à sa nouvelle amie, apprenez-moi votre nom, et racontez-moi votre histoire à votre tour.

— Tu es donc encore fâché ? s'écria la jeune fille ; tu me parles comme les juges de Venise lorsqu'ils interrogent nos braves pirates avant de les faire pendre.

Au lieu d'expliquer à cette pauvre fille que l'usage en France n'était point de se tutoyer à première vue, Jean feignit de s'être trompé, pour recueillir les bénéfices de la coutume de Dalmatie.

— Non, mon enfant, répondit-il, je ne suis point fâché. Cette journée est au contraire l'une des plus douces de ma vie; mais elle deviendra une source de tourments si je ne dois plus te revoir.

— Qui nous empêche de nous revoir tous les jours et tant que nous voudrons? Demain je reviendrai à cette fontaine. Je m'appelle Antonia. Je te raconterai mon histoire une autre fois, car il est tard et il faut que je rentre à la maison.

La jeune fille roula ses cheveux en forme de turban, remit sa corbeille sur sa tête et reprit le chemin de la ville. Jean l'accompagna en rêvant jusqu'à la place Saint-Siméon, et avant de se séparer d'elle :

— Chère Antonia, lui dit-il, je vais répéter mille fois ton nom pour compter les secondes jusqu'à demain.

Antonia fit un sourire fin où l'on voyait plus de joie que d'incrédulité.

— Tu doutes de mes paroles, reprit Jean, et cependant rien n'est plus vrai : mes chagrins, mes revers de fortune, les persécutions de l'inquisition d'État ne sont plus rien ; et la raison, c'est que je t'aime.

— *Magari!* répondit la Zaratine en soupirant.

Et elle s'éloigna d'un pas si gracieux, avec des attitudes si nobles, que Jean crut avoir devant les yeux Poppée déguisée en laveuse. Il faut savoir que *magari* est un mot dalmate qui signifie à la fois *non* et *plût à Dieu !*

parole plus fidèlement qu'en aucune autre.

XI

Si l'on eût dit à Antonia que les jeunes filles du Nord, lorsqu'elles donnent un premier rendez-vous, se croient obligées d'y manquer pour faire connaître la force et la beauté de leurs scrupules, et venir ensuite au second rendez-vous avec plus d'assurance, la pauvre enfant n'aurait rien compris à ces raffinements. Ce n'est pas qu'à Zara on prenne l'amour moins au sérieux que dans nos pays glacés ; bien au contraire ; on y met plus d'emportement ; souvent on en meurt, et toujours on le considère comme une affaire en laquelle on doit tenir parole plus fidèlement qu'en aucune autre.

Antonia fut donc exacte au rendez-vous ; elle arriva même plus tôt que la veille au bord de la fontaine, sa corbeille sur la tête. Jean l'attendait depuis longtemps. La jeune fille s'assit à côté de lui sur l'herbe, et lui prenant la main :

— Écoute, lui dit-elle avec gravité, tu m'as dit hier que tu m'aimais ; je n'ai fait qu'y songer. Il ne faut pas badiner ainsi, car tu me rendrais malheureuse, et je le suis assez sans que l'amour s'en mêle.

— Je t'ai dit la vérité, répondit Jean.

— Comment est-ce possible? La grande Pepina, notre voisine, était bien plus belle que moi, et pourtant elle est morte de chagrin parce qu'un matelot de la marine vénitienne l'a abandonnée.

— Si la grande Pepina était plus belle que toi, répondit Jean, ce n'est point une raison pour que je t'abandonne ; je ne suis pas un matelot vénitien, mais un enfant trouvé de la Provence, ce qui est bien différent.

— Je n'y avais pas songé, reprit Antonia ; les enfants trouvés de ton pays ne trompent donc pas les filles ?

— Jamais, répondit Jean.

— Cela est fort heureux. Je crois ce que tu

me dis : Oh ! que je fus bien avisée de prendre ces informations sur les enfants trouvés ! Me voilà sûre d'être heureuse. A présent, je vais te raconter mon histoire. Elle n'est pas longue, puisque je n'ai quatorze ans que depuis la Saint-Étienne.

« Feu mon père, brave pêcheur de l'île de Brazza, en venant à Zara vendre du poisson, rencontra un jour ma mère au marché. Il l'épousa et quitta ses filets pour s'établir dans cette ville. On travaillait alors aux fortifications ; il y alla comme journalier. Peu de temps après ma naissance, un mauvais sujet débaucha mon père et l'entraîna dans une expédition de piraterie. Le coup réussit. On pilla deux galères de Raguse que l'on savait bien chargées, on tua l'équipage, et après avoir abordé à Spalatro, où l'on vendit les marchandises à bas prix, on regagna Zara sans accident. Le recteur de Raguse se plaignit à notre provéditeur. Il y eut des recherches et un procès. Mon père fut arrêté, jugé par les Vénitiens, et condamné à mort avec ses complices. Depuis ce jour, ma mère passe sur mon dos sa mauvaise humeur. Elle me bat comme un pauvre chien au moindre sujet de mécontentement, le plus souvent même sans aucun motif.

« Il y a six mois, un jeune officier, moins beau que toi, voulut me faire la cour. Je blanchissais son linge. Il me donnait chaque samedi trois ou quatre sous de plus qu'il ne devait, et je compris ses projets en voyant tant de générosité. Un homme riche et de grande famille comme lui ne pouvait pas m'épouser ; je ne l'écoutai point. Il fit la gageure avec ses amis d'en venir à ses fins, et comme il la perdit, il voulut se venger. Un jour on m'arrêta ; on fouilla notre maison. Dans cette corbeille où je mets le linge, on trouva un ruban de montre avec un cachet et une clef d'argent qui appartenaient à mon officier ; c'était lui-même qui avait eu la bassesse de glisser ces objets dans ma corbeille, pour m'accuser de les avoir volés. On me conduisit au généralat ; mais je me défendis si bien, je pleurai de si bon cœur que l'on me rendit justice. Mon accusateur fut confondu, et les gens du peuple me rapportèrent en triomphe sur leurs épaules jusque chez moi.

« Peu de temps après cette aventure, un Turc vint à la maison. Il eut avec ma mère des entretiens secrets dont j'ignorais le sujet. Je devais le savoir bientôt. Ma mère me proposa de partir avec ce Turc pour l'Orient, disant

que j'y épouserais le pacha de Bosnie ; que l'on me couvrirait d'or, de bijoux et de jupons de soie ; que je n'y aurais rien à faire, si ce n'est de me parer, manger des sorbets, écouter de la musique et apprendre à parler la langue du pays. Je devinai qu'on voulait me vendre. Ma mère avait déjà reçu des sequins d'or à compte sur le marché. Je me jetai à ses genoux en la suppliant de me garder. Elle eut un accès de colère si terrible, qu'elle m'aurait peut-être tuée ou blessée, si le Turc n'eût pris ma défense. Voyant que sa résolution était inébranlable, je confiai mes peines à une commère du voisinage. La police fut avertie. On gronda sévèrement ma mère, et le Turc disparut. Depuis cette affaire, il ne s'écoule pas un seul jour sans que je m'entende reprocher, avec toutes sortes d'injures, de n'avoir pas voulu faire ma fortune et celle de ma famille. J'ai connu ainsi que ma mère ne m'aimait pas, et je prie tous les soirs la madone de me donner un mari qui me protége. Si tu veux être ce mari, je serai consolée de tous mes chagrins. Je suis économe, laborieuse, et je gagne deux livres petites par jour avec mon blanchissage.

— Antonia, répondit Jean, dans la misère où nous sommes, il ne faut pas songer à nous

marier. Je ne voudrais point te tromper ; je n'ai pas un sou vaillant ; mais quand je gagnerais comme toi deux livres à la journée, ce serait tout juste assez pour nous mettre la corde au cou. Les enfants viendraient, et plutôt que de voir la souffrance et la faim dans mon ménage, je me jetterais du haut des remparts de Zara.

— Patience ! dit la jeune fille, nous sommes jeunes tous deux. En attendant que la fortune te fasse meilleure mine, nous nous aimerons et nous causerons paisiblement au bord de cette fontaine.

Antonia venait en effet tous les jours à la fontaine. Jean lui tenait assidûment compagnie tandis qu'elle travaillait, sans avoir à craindre les importuns et les censures d'un monde qui ne daignait pas abaisser ses regards méchants jusqu'à des gens d'une condition si humble. Il goûtait ce bien que le riche envie souvent au misérable, la vraie liberté, avec l'entier dégagement des soucis et des embarras que donne le soin d'une réputation à garder. Il charmait sa maîtresse en lui parlant de ses voyages et de mille choses qu'elle ne connaissait point. Antonia regardait le narrateur avec tendresse. Elle lui chantait des ballades mor-

laques et illyriennes, où il était question de piraterie, de brigandage et d'amours malheureuses. Après ces conversations d'un intérêt extrême, lorsque Jean s'avisait de faire quelque plaisanterie, les rires ne finissaient plus. On folâtrait, on se jetait de l'eau au visage, et quand le jeu tournait à la tendresse, l'un n'y mettait point de mauvaise intention, et l'autre n'en comprenait pas le danger. Le temps s'écoulait ainsi le plus doucement du monde.

Un jour, Jean prenait le chemin de la fontaine, lorsqu'un agent de police l'arrêta et le conduisit au palais du généralat. On le fit entrer chez le provéditeur.

— Mon garçon, lui dit le bon seigneur Capello, le sérénissime gouvernement ne t'a point perdu de vue depuis que tu lui as donné tes biens. J'ai lieu d'espérer que ta résignation finira par le toucher; mais cette résignation va être mise à une dernière épreuve. Je reçois l'ordre de t'envoyer à l'île de Liesina, pour y faire le métier de rameur garde-côte.

— C'est-à-dire, interrompit Jean, que l'on me condamne aux galères.

— Précisément; mais, je te le répète, cette épreuve sera la dernière. Cette rigueur apparente déguise un amendement prochain dans

ton malheur. Si tu la supportes avec constance, je te promets un meilleur sort. Il ne faut point murmurer. Tu partiras demain pour Liesina.

Jean tomba sur ses genoux.

— Oh! monseigneur, s'écria-t-il, laissez que je reste à Zara. Il y a trois mois, si vous m'aviez envoyé aux antipodes, je n'aurais pas fait une plainte. Aujourd'hui je ne puis partir. Qu'on me mette aux galères, si l'on veut, mais que ce soit à Zara.

— Quand la sérénissime seigneurie a parlé, dit le provéditeur, on obéit à l'instant, ou l'on est mort.

— Eh bien! faites-moi donc mourir ; débarrassez-moi d'une existence qu'on a su me rendre insupportable.

— Tu es un enfant, reprit le seigneur Capello. Je te dis que la fin de tes maux approche. Tu pourras bientôt changer de nom, retourner à Venise, et y obtenir le droit de citadinance, à moins que tu ne préfères revoir ton pays.

— C'est à Zara que je veux vivre.

— Tant d'amour pour une blanchisseuse ! dit le provéditeur avec sévérité. Je sais tout, jeune homme. Tu es amoureux d'une fille du

peuple. Arrache cette passion de ton cœur, et tu t'en trouveras bien.

— Et quand j'aimerais une blanchisseuse, répondit Jean, que vous importe? Dans l'abaissement où je suis, qu'ai-je à ménager? L'amitié de cette pauvre fille est mon seul bien ; ne me l'ôtez point, par pitié, ou prenez en même temps ma vie. Est-ce vous, seigneur Capello, que l'on dit si bon, et qui voulez m'arracher le cœur?

— J'avais des desseins sur toi, reprit le provéditeur, mais apparemment tu ne mérites point que je m'occupe de ton sort. N'ajoute pas un mot, ou tu achèves de te perdre. Tu m'as entendu : demain, tu partiras pour Liesina.

Jean se rendit tout en pleurs à la fontaine. Il n'y trouva pas Antonia. Une laveuse lui dit en passant :

— Ta maîtresse ne viendra pas. Elle est vendue.

— Vendue! s'écria Jean, que voulez-vous dire? Par qui vendue, et à qui donc?

— Par sa mère, au major de province. Ne faut-il pas que toutes les jolies filles de Zara deviennent la proie de nos seigneurs les Vénitiens?

— Je saurai rompre le marché, dit Jean.

— Et comment cela?

— En tuant l'acheteur.

La *lavandaja* fit le signe de la croix et passa son chemin.

Zara est divisée en deux parties par une rue large et belle. La plupart des autres rues, étroites et obscures, vont aboutir de la Strada Grande aux remparts de la place. Dans l'une de ces ruelles, appelée calle del Pozzetto, demeurait dame Cattina, mère d'Antonia. La porte de la maison était ouverte. Jean, ivre de fureur, s'élança d'un bond dans le taudis où respirait sa maîtresse. Il y trouva précisément la vieille Cattina en conférence avec un officier qu'il reconnut à l'uniforme pour un major de province.

— Où est votre fille? dit-il à la mère en croisant ses bras d'un air tragique.

— Enfermée dans sa chambre, répondit la vieille.

— Et sans doute, reprit Jean, vous tâchez de vendre au seigneur major la clef de cette chambre au plus haut prix possible? Poursuivez donc votre entretien ; je signerai comme témoin cet honorable contrat.

— Ce mendiant, dit l'officier, est le rival que la belle Antonia me préfère?

— C'est lui, répondit la vieille. La petite a

mis dans sa tête d'épouser ce gueux ; mais je la guérirai de cette fantaisie en la corrigeant.

— Ne la battez point, reprit le major. Ce n'est pas elle qu'il faut corriger, mais plutôt mon rival en guenilles, et cela me regarde. Holà ! sors d'ici, faquin, ou je te brise ma canne sur le nez.

— Je ne sortirai point, répondit Jean ; et, si vous levez votre canne sur moi, je vous étranglerai de mes deux mains.

— Quel diable d'accent a ce drôle ! dit l'officier. Il n'est donc point de ce pays ?

— Je suis Français, répondit Jean ; et dans mon pays on fait ce qu'on dit : si vous me frappez, je vous tue. Tenez-vous donc pour averti.

— Cela mérite attention, reprit l'officier en tirant son épée. Tu vas pourtant sortir, ou je t'arrête, et je te mène à la police pour avoir insulté le major de la province.

Sur une table bancale était un gros chandelier de fer. Jean s'empara de cette arme, et marcha résolûment contre son adversaire.

— Tu vas sortir toi-même, dit-il en brandissant le chandelier ; car je me moque de la police, de la province entière et de son major.

L'officier se retira dans un angle de la cham-

bre, et s'y mit en garde, en criant de toutes ses forces :

— Scélérat ! disait-il, tu veux donc m'assassiner? Au nom de la sérénissime seigneurie, dont je suis le très-excellent major en Dalmatie, je t'arrête.

— Mets bas les armes, répondit Jean, ou la Dalmatie sera veuve tout à l'heure de son excellent major. C'est moi qui t'arrête comme un suborneur de filles, et nous nous expliquerons devant le bon seigneur Capello.

Le major eût peut-être capitulé avec un gueux, au risque de passer pour un poltron ; mais, lorsqu'il se vit menacé d'une affaire scandaleuse, il préféra courir les chances d'un duel où il avait l'avantage des armes. Il se fendit impétueusement sur son adversaire, et lui porta une botte profonde. Jean sauta lestement en arrière, et lança son redoutable ustensile à la tête de l'ennemi. L'officier, atteint au front, tomba sur le dos ; en un moment, son visage et ses habits furent couverts de sang. La vieille Cattina poussa des hurlements effroyables. Les voisins commençaient à regarder par leurs fenêtres, avant de se décider à venir au secours. Jean s'esquiva, et, prenant au hasard une quantité de petites ruelles, il courut à perdre

haleine jusqu'à la porte Marine, et ne s'arrêta qu'au bord de la mer. Le siroco, qui soufflait avec violence, répandait dans l'air son humidité fiévreuse. Une barquette à voiles se balançait non loin de l'entrée du port, au pied d'une échelle d'embarquement.

— Esprits des eaux! s'écria Jean, est-ce vous qui m'invitez à fuir? Si je descends dans cette barque, me conduirez-vous dans le domaine d'Hydora? C'est vous qui m'avez réduit à l'extrémité où je suis. Ma misère, mes chances contraires dans l'aquatique cité de Venise, ces bonnes-mains qu'on me refusait, ces efforts inutiles pour gagner honnêtement ma vie avec le bâton crochu et les seaux du bigolante, cette avarice incroyable du bon seigneur Capello, ces coups de bâton, cet exil en Dalmatie, tout cela est l'ouvrage de mon éternel persécuteur. Traître Potamogéiton, tu ne m'as donné l'amour d'Antonia que pour me rendre plus cruel l'ordre d'aller aux galères de Liesina, que pour me précipiter dans un abîme au fond duquel est la potence, car le meurtrier d'un major de province n'a plus qu'à se laisser pendre. Tu me mets au pied du mur. Ah! crains que je ne cède à la tentation. Si jamais je redeviens ton maître, je te ferai payer tes persécutions.

Et vous, grand Dieu, qui voyez mon désespoir, secourez-moi ; il en est temps. Entre le gibet et le danger de perdre mon âme, je tenterai les hasards d'un nouveau bail, si vous n'étendez point votre main paternelle sur moi aujourd'hui, à l'instant même. Faites un miracle en ma faveur, ou je suis perdu.

Du côté de la porte Marine, Jean aperçut les hallebardiers et des agents de police à distance les uns des autres, et qui s'approchaient de lui en formant un demi-cercle pour l'envelopper. Il jeta un regard sombre vers l'Adriatique, où les îles innombrables qui bordent la côte de Dalmatie paraissaient comme des taches noires.

— Mon Dieu, s'écria Jean, puisque vous m'abandonnez dans un péril si pressant, je verrai donc si *l'autre* sera plus pitoyable que vous. A moi, Potamogéiton !

Il descendit précipitamment l'échelle, sauta dans la barque et dénoua la corde passée dans l'anneau de fer de la jetée. Le vent de siroco, prenant le navire en travers, gonfla subitement la voile, et les agents de police, accourus au bord du quai, virent le contumace sortir du port et gagner la mer avec une vitesse prodigieuse. La barque cingla vers les îles et s'en-

fonça dans les détours de l'archipel dalmatique.

. . . . . .

Le soir du même jour, Jean, revenu de son expédition, était assis dans le cabinet du provéditeur de Zara.

— Mon fils, lui disait le bon seigneur Capello, tu m'as pris pour un avare lorsqu'à Venise j'ai accepté tes services et vidé tes verres d'eau sans te payer. Tu m'as pris pour un homme dur lorsque je t'ai ordonné de partir pour Liesina. Tu t'es imaginé peut-être que j'allais te faire pendre pour avoir blessé dans un cas de légitime défense ce major débauché que j'ai envoyé aux arrêts. Tu te trompais. D'accord avec le sérénissime gouvernement, j'ai mis ta résignation à l'épreuve. Tes biens confisqués m'ont été donnés en grande partie; je te les rendrai en devenant ton père. Je t'aime. Je n'ai point d'enfants, et mes neveux sont assez riches. Je t'adopte, et désormais tu porteras mon nom. C'était pour t'apprendre cette nouvelle que j'ai mandé ce matin mes agents à ta recherche. Je craignais que la frayeur ne te fît prendre quelque parti désespéré. Me voici rassuré à présent. Achète bien vite d'autres habits; viens demeurer près de moi, dans ce palais. Si tu désires voyager en France ou en

Espagne, je te le permets. Aussitôt les formalités de l'adoption remplies, tu pourras partir, et tu mèneras le train que doit avoir un noble Vénitien, fils d'un membre du sénat. En reconnaissance de mes bontés, je te prie seulement de renoncer à ta blanchisseuse zaratine. Tu ne peux plus l'épouser, et il serait mal d'en faire ta maîtresse. Envoie-lui des présents ; donne-lui une dot, un mari de sa condition, et oublie-la. Maintenant, embrassez-moi, seigneur Jean Hermolaüs Capello, car c'est ainsi que vous vous nommez.

Jean baisa respectueusement les joues du vieux sénateur en l'appelant son père, et il soupira tout bas.

— Dieu clément ! pensait-il, vous veniez à mon secours lorsque j'ai fui dans la fatale barque. Si j'eusse attendu, vous m'auriez sauvé. Le sort en est jeté : j'appartiens à l'enfer.

XII

Avant de se résoudre à laisser partir son fils, le bon provéditeur le voulut garder à Zara pendant quelque temps. Jean vint habiter un bel appartement dans le palais du généralat. Au bout d'un mois, les lettres qui lui accordaient le droit de citadinance arrivèrent de Venise. Deux autres mois plus tard, les formalités de l'adoption étant achevées, il prit le titre de patricien et le nom de Capello, l'un des plus illustres de la sérénissime république. Pour obéir à son père, Jean ne revit plus Antonia ; il envoya au calle del Pozzetto des présents, et une somme d'argent considérable, que ses

serviteurs portèrent solennellement sur des coussins de velours à la façon orientale. Dame Cattina, voyant sa fille si fêtée, ne songea plus à la vendre, et lui prodigua autant de caresses qu'elle lui avait donné de coups. Antonia sut se plier tout de suite à sa nouvelle condition. Les couturières la transformèrent en grande dame, et on la vit passer à la promenade en équipage si galant, que les jeunes gens de la ville en eurent les yeux éblouis. Plusieurs demandèrent sa main ; mais elle leur répondit qu'elle avait donné toute sa tendresse à Jean Capello, et qu'elle lui garderait fidèlement ce bien jusqu'à ce qu'il lui plût d'en disposer.

— Mon ami, dit le provéditeur à son fils, ces paroles de ta maîtresse annoncent ou une grande ambition, ou un amour véritable, et, en tout cas, une force de caractère peu commune. La persévérance de cette fille pourrait finir par attendrir mon vieux cœur, comme sa beauté a touché le tien. C'est le moment de partir. Voyage donc ; je ne te retiens plus.

— Puisque vous le permettez, répondit Jean, je partirai demain sur un brigantin turc qui attend mes ordres.

Le lendemain, notre héros embrassa son père, et s'embarqua sur le navire qui l'avait

mené, comme on sait, de Port-Vendres à Naples. Il sortit de Zara par une belle matinée, en donnant sa bénédiction à la Dalmatie. Le vieux capitaine turc, coiffé de son turban aplati et armé de son pistolet à mèche, était assis à la barre. Les matelots, avec leurs vestes bizarres et leurs mines de chats, n'avaient mis qu'une petite voile au vent, et le brigantin cheminait comme un navire ordinaire.

— Est-ce que tu ne vas point me conduire mieux que cela? dit Jean au capitaine. Ton brigantin est-il devenu un sabot depuis que je n'y ai pris passage?

— Piano! répondit le vieux Turc; je vous avertis que du haut des remparts votre tendre papa suit des yeux cette voile blanche qui emporte sur les flots son fils bien-aimé. Que penserait-il si ce navire fuyait avec la rapidité d'une hirondelle? Ménageons les apparences. Dans un moment vous serez servi.

— Je l'espère, reprit Jean. Fais provision de zèle, car je vais te tailler de la besogne. J'ai des revanches à prendre.

— Que Votre Seigneurie ne se gêne point; ses ordres seront ponctuellement exécutés. Désire-t-elle goûter le plaisir divin de la vengeance?

— Traître ! c'est de toi seul que je voudrais me venger. Mais je ne suis qu'un homme, et n'ayant point de goût pour le plaisir des dieux, je te pardonne comme aux autres.

— Votre Seigneurie a l'âme noble.

— Si je puis rendre quelque service à Louise de Cerdagne, au roi Philippe V et au maréchal de Marchin, je me tiendrai pour assez vengé.

— J'y aiderai Votre Seigneurie de tout mon pouvoir. Quant au maréchal de Marchin, vous entreprendrez de reconquérir son estime dans un monde meilleur, car ce brave militaire s'est fait tuer au siége de Turin.

— Pour l'accomplissement de mes desseins, il me faudra de l'argent.

— L'Adriatique, sur laquelle nous voguons, cache dans ses flancs quelques centaines de millions en matières précieuses et en monnaies de tous les siècles et de tous les pays ; la Méditerranée en contient trois fois davantage; si cela ne vous suffit point, nous emprunterons à l'Océan.

— Fort bien. Les côtes de la Dalmatie s'éteignent à l'horizon. Tu peux marcher à présent.

— Pour vous obéir. Voyez devant vous le fort du Lido et le campanile de Saint-Marc. Nous sommes à Venise.

Le brigantin entrait déjà dans le port. Il s'arrêta devant l'arsenal; le passager mit pied à terre sur la rive des Esclavons, à l'endroit où on l'avait embarqué l'année précédente à grands coups de bâton. Jean se rendit au palais ducal. Il n'eut besoin que de dire son nom pour être introduit dans le cabinet du doge Louis Mocenigo. Le prince se leva, et lui donnant sa joue à baiser :

— Mon jeune ami, dit-il, puisque le vertueux Capello a voulu vous adopter, vous êtes devenu un enfant de notre république. Je dois donc vous apprendre les devoirs que cette condition nouvelle vous impose. Je pense que votre intention n'est point de dissiper follement votre jeunesse sans utilité pour votre gloire et pour le bien de notre sérénissime État. Il faut prendre votre place au grand conseil, briguer des emplois, vous occuper de politique et montrer à vos concitoyens de quoi vous êtes capable.

— Je puis, répondit Jean, servir la république ailleurs que dans le grand conseil, et, en même temps, je réclame de votre bonté la permission de guérir les blessures de mon honneur. J'ai des facilités qu'il serait trop long de vous dire pour faire en sorte que le roi

Philippe V rougisse de m'avoir condamné sans m'entendre. Je ne sais ce qu'est devenu Jules Alberoni à la cour d'Espagne; mais s'il y a du crédit, il me secondera de toutes ses forces.

— Alberoni! s'écria le prince. C'est le confident de madame des Ursins. Il sera premier ministre un de ces jours. Oh! l'heureuse rencontre! Apprenez, mon ami, que notre république a témoigné plus de partialité pour l'empereur que ne l'eût souhaité le roi d'Espagne, dans les affaires de la succession. Si vous réussissiez à nous réconcilier avec Philippe V, par l'entremise d'Alberoni, vous sauveriez peut-être votre patrie d'adoption.

— Je le ferai, n'en doutez pas.

— Partez donc sans différer. Obtenez la réparation d'honneur que vous souhaitez, et puis attendez les événements sans vous hâter. C'est la politique de tradition de notre république. Le théâtre de la guerre est en Espagne. Si les Impériaux sont vainqueurs, gardez le silence; mais s'ils sont exterminés, faites savoir au roi que nous sommes toujours les grands amis et magnifiques alliés de sa couronne, selon l'antique formule de nos pères.

Avant de partir pour l'Espagne, Jean Ca-

pello prit son rang au grand conseil, et fit amitié avec les jeunes patriciens. Il passa quelques jours dans son palais Faliero, où il donna une fête à laquelle assista la noblesse. Le séquestre étant levé sur les sommes déposées chez Borromeo, il distribua dix mille ducats aux pauvres et tint table ouverte pendant vingt-quatre heures. Mais le lieu où l'on but le plus cordialement à sa santé fut le calle del Pistor. La très-heureuse compagnie du Clou reçut une gratification en argent, comestibles et vêtements, et après le repas le plus splendide qu'elle eût jamais mangé depuis sa création, la compagnie applaudit avec frénésie au discours éloquent par lequel maître Blaise rendit hommage à la générosité d'un membre honoraire qui avait bien mérité de ses anciens compagnons.

Jean s'était fait mener si rapidement par le brigantin, qu'il n'avait pas eu le temps d'interroger Potamogéiton sur Louise de Cerdagne. Il apprit avec étonnement qu'elle avait quitté l'Italie. Bien des vicissitudes avaient frappé l'ancienne famille de notre héros. Le comte Maccioli, au milieu des embûches de la galanterie vénitienne, s'était laissé prendre à des œillades adriatiques. Une dame l'ayant distin-

gué, il avait donné dans une foule de piéges où il avait laissé sa fortune avec sa fidélité conjugale, car les belles de ce temps et de ce pays se faisaient un point d'honneur de ruiner leurs amoureux. La comtesse eût peut-être pardonné ces fautes, malgré la fierté de son caractère; mais M. de Cerdagne, son père, étant mort, cette perte cruelle, jointe à ses autres chagrins, lui avait inspiré une de ces résolutions brusques dont elle avait le goût et l'habitude. Elle était partie secrètement pour la France en laissant à son mari une lettre d'adieu, sans lui dire en quel lieu elle se retirait, et sans lui donner aucun espoir de la revoir jamais. Le comte Maccioli avait versé un torrent de larmes; la ville entière avait retenti du bruit de sa douleur. Il s'était avisé trop tard de sa folie et se réveillait privé de sa fortune et d'une femme qu'il aimait. Ses dettes commençaient à crier encore plus haut que son chagrin. Jean débarrassa le comte de ses créanciers et promit de lui rendre plus de biens qu'il n'en avait dissipé, à la condition de courir après sa femme et de vivre désormais en bon mari.

— De tout mon cœur, dit Maccioli ; mais où chercher cette femme capricieuse?

— Je me charge de vous conduire près d'elle, répondit Jean.

Le comte baisa les mains de son sauveur, lui donna cent témoignages de sa gratitude et sollicita l'avantage de l'appeler encore son beau-frère, à quoi Jean ne s'opposa point.

Lorsque le doge lui eut remis des instructions et des lettres de créance qu'il devait exhiber ou garder par-devers lui selon les événements, notre patricien fut libre de partir pour l'Espagne. Il avait le temps de parcourir tout le globe terrestre pendant le délai que lui laissait le sénat pour se rendre à Madrid. Potamogéiton lui ayant appris que la comtesse Maccioli s'était retirée en Lorraine dans l'abbaye de Remiremont, il résolut de prendre le chemin le plus long et de faire une visite à Louise de Cerdagne. Il envoya donc le comte à Lyon avec ses bagages et partit un soir de Venise sur son brigantin.

Connaissant les facilités particulières qu'avait notre ami Jean de voir du pays en moins de temps qu'un voyageur ordinaire, le lecteur ne s'étonnera point si nous le transportons un peu vite d'un lieu à un autre.

L'abbaye de Remiremont était située au milieu des montagnes des Vosges, dans le paysage

le plus frais et le plus pittoresque du monde. Une princesse de Lorraine en était abbesse. Louise de Cerdagne y avait obtenu un logement comme pensionnaire par la protection de la doyenne, qui était sa cousine. Le couvent suivait la règle de saint Benoît, mais fort adoucie, car les dames de Remiremont étaient recluses volontaires. Elles ne prononçaient pas de vœux et n'avaient point de clôture. L'amour et le mariage les venaient souvent tirer de leurs cellules. Elles possédaient cent quarante prébendes, des fermes et des bois immenses. Sept paroisses leur apportaient des tributs considérables en argent, en grains et laitage. Le forestier de la province leur devait par an douze services complets en gibier, l'échevin douze services en volailles, et les chapons n'étaient point reçus s'ils n'étaient gras; aussi ces dames ne pâtissaient point. Elles portaient la santé sur leurs visages et beaucoup d'appas sous leurs guimpes.

Madame l'abbesse faisait ses comptes avec le poissonnier lorsqu'on vint lui annoncer la visite du magnifique seigneur Capello, patricien de Venise. Elle se coiffa de son grand couvre-chef, et assembla les quarante chanoinesses, tandis que le sénéchal descendait pour com-

plimenter l'hôte illustre sur le seuil de l'abbaye. On introduisit Jean dans le salon des étrangers, et on lui servit une collation composée de fruits excellents et de sucreries préparées par les nonnes. Les novices vinrent ensuite chanter une musique plutôt mondaine que religieuse. On promena l'étranger dans la bibliothèque et dans les galeries, où il regarda les portraits des défuntes abbesses.

Le seigneur Capello avait des raisons à lui connues pour ne point assister aux offices du couvent. Il ne fit que traverser la chapelle dans le moment des vêpres; mais un coup d'œil lui suffit pour admirer la supérieure et la doyenne assises aux deux bouts du chœur sur leurs buffets. Les sons de l'orgue couvraient agréablement le murmure des prières, et l'office ne dura guère, car les genoux tendres de ces dames auraient pu se fatiguer à peser trop longtemps sur ses coussins de velours. Le soir, M. le sénéchal conduisit le seigneur patricien dans une chambre ornée avec un raffinement de petits soins plus charmant que le luxe des palais. Un lit moelleux invitait le voyageur au sommeil du haut d'une estrade; Jean s'y coucha et dormit bénignement la grasse matinée.

Pour l'heure du lever, madame l'abbesse avait ménagé à son hôte un spectacle curieux. Elle pria le seigneur Capello de l'accompagner au marché de la ville. Les boutiques regorgeaient de provisions. Les officiers du couvent n'auraient point laissé vendre un œuf avant le signal donné. Sur la fontaine située au milieu de la place, on remarquait une bannière où étaient brodées les clefs de saint Pierre, armes de l'abbaye. Tant que cette bannière demeurait érigée, les bourgeois ne pouvaient point faire leurs emplettes. Un privilége accordait aux religieuses le premier choix des provisions. Aussitôt que l'abbesse et son hôte parurent sur la place, les officiers entassèrent dans les corbeilles les truites de la Meurthe, les poissons des lacs, les brochets, les écrevisses, les volailles. Pas un morceau succulent n'échappait à leurs regards. On enleva enfin la bannière, et les bonnes gens eurent la permission d'acheter ce qui restait de vivres.

Un autre divertissement avait encore été préparé. La garde urbaine avait reçu l'ordre de se tenir prête pour la *montre*. Les bourgeois en armes arrivèrent précédés des tambours et des cornemuses. Madame la supérieure, sa baguette blanche à la main, passa en revue ses

forces militaires. Elle mit une certaine coquetterie à étaler ses connaissances dans la science des armes, par de judicieuses observations sur le bon ou le mauvais état des mousquets. A l'aspect de son armée, sa voix devint plus grave et son geste plus déterminé. Quand le sénéchal eut fait charger les armes, l'abbesse commanda elle-même le feu de bataillon, dont l'ensemble laissa peu de chose à désirer.

Afin de ne pas être en reste de politesse et de magnificence, le jeune patricien fit présent à la chapelle d'un tableau du Titien et d'un superbe ciboire de Benvenuto Cellini. Madame l'abbesse engageait fort son hôte à prendre le temps de visiter les plus beaux sites des Vosges; mais le seigneur Capello prétexta les affaires politiques de son gouvernement, et l'on n'insista plus pour le retenir.

Parmi les pensionnaires, Jean avait remarqué Louise de Cerdagne, et il avait feint de ne point la reconnaître. Avant de prendre congé, il s'enquit de la signora Maccioli; on s'empressa de la faire descendre au parloir.

— Madame, dit Jean à la comtesse, le patricien de Venise ne réclame point l'amitié que vous avez si durement refusée au misérable

persécuté par l'inquisition d'État. Je n'ose plus désirer une affection qui me serait encore ravie au premier revers de fortune ; mais avant de vous dire un éternel adieu, j'ai voulu vous laisser un souvenir moins fâcheux que celui de notre odieuse rencontre sur le quai des Esclavons. Je suis le fils adoptif du sénateur Capello, et non pas un aventurier. Je viens de Venise exprès pour vous adresser une question, à laquelle je vous prie instamment de répondre avec sincérité : Êtes-vous bien résolue à ne revoir jamais votre mari ?

— Seigneur Capello, répondit la comtesse, vous connaissez ma mauvaise tête. Cent fois je me suis reproché cette humeur méchante qui m'a fait vous repousser si cruellement le jour où je vous vis embarquer pour Zara. Quant à mon mari, le dépit de son infidélité m'a menée où je suis ; mais mon ressentiment ne résisterait pas à son repentir.

— Entrez donc, Lorenzo Maccioli, cria Jean, et venez embrasser votre femme.

La porte du parloir s'ouvrit, et Lorenzo se jeta aux genoux de la comtesse, qui le reçut dans ses bras. Après s'être bien réjouis de se revoir, les époux réconciliés supplièrent le généreux seigneur Capello de ne point les quit-

ter encore. Jean tira sa montre, et, regardant l'heure :

— Adieu, leur dit-il, avant le coucher du soleil, je serai en Espagne.

temps la ,

XIII

Depuis Gibraltar jusqu'aux rives de l'Escaut, la guerre de la succession embrasait tout l'Occident. Les deux trônes de France et d'Espagne étaient sérieusement menacés. Le prince Eugène assiégeait Lille et parlait comme d'une chose certaine d'entrer bientôt dans Paris. Le roi et M. de Chamillart, pensant qu'un prince du sang était le meilleur obstacle à opposer au génie d'un grand capitaine, donnèrent le commandement de l'armée à monseigneur le duc de Bourgogne, qui ne manqua point de se quereller avec le duc de Vendôme. Pendant ce temps-là, les armées combinées d'Angleterre

et de Portugal entraient en Castille. Elles avaient pris Alcantara, Salamanque et Madrid. Philippe V, retiré à Burgos, attendait que le maréchal de Berwick, avec des forces inférieures de moitié à celles de l'ennemi, jouât son dernier coup de dés. Le duc d'Orléans, envoyé de France avec des secours, n'arrivait point, et M. de Berwick temporisait dans les montagnes de la province de Valence. Il y fut poursuivi par lord Galloway, qui prit sa prudence pour de la crainte et voulut le forcer à combattre.

Le 25 avril 1707, à trois heures après midi, sur les hauteurs voisines d'Almanza, les dragons anglais rencontrèrent un régiment espagnol qu'ils attaquèrent brusquement, sans tenir compte des difficultés du terrain. M. de Berwick jugea l'occasion favorable. Il envoya en avant la brigade française d'Eu, qui changea tout à coup l'escarmouche en bataille générale. Cette brigade, composée de vieux soldats, essuya le feu de la mousqueterie sans s'émouvoir et pénétra dans l'aile gauche des Anglais, dont elle fit un grand carnage. Le maréchal commanda aux régiments de la Couronne et d'Orléans, appuyés par les recrues espagnoles, d'attaquer le centre des ennemis. Le front de

bataille de lord Galloway fut entièrement rompu. Cependant cinq bataillons anglais, s'étant jetés sur le flanc des recrues, les culbutèrent. Le régiment de la Couronne, dont la marche n'était plus protégée, se retira en bon ordre. Celui d'Orléans, demeuré seul, s'apprêtait à suivre le mouvement, lorsqu'un jeune volontaire, voyant tomber le porte-étendard frappé d'une balle, s'empara du drapeau et se campa intrépidement au milieu de l'espace abandonné par ses compagnons, sans vouloir reculer d'une semelle. M. de Villemeneux, colonel du régiment, rappela cet imprudent.

— Rentrez dans les rangs, lui criait-il, ou vous allez être tué par notre feu.

— Tirez toujours, répondit le jeune volontaire.

Une décharge effroyable suivit; un nuage de fumée obscurcit le champ de bataille. Lorsqu'il se dissipa, on aperçut encore l'inconnu soulevant en l'air son drapeau. Le régiment d'Orléans poussa des cris de joie qui se changèrent bientôt en cris de triomphe. Il se porta en avant, traversa toute l'armée ennemie, et, après trois heures de combat, il pénétra jusque dans la ville d'Almanza, où fut consommée la déroute des Anglais par l'arrivée de la cavale-

rie française, de la brigade d'Eu et des neuf bataillons de l'aile gauche [1].

En trois heures, le sort des armes avait changé. Le maréchal de Berwick, reprenant l'offensive, poursuivit à outrance l'ennemi divisé. La brigade portugaise du comte d'Hona, composée de trois régiments, se rendit à discrétion. Les Anglais ne se rallièrent qu'au bout de deux jours, à Villena, d'où ils furent expulsés par les grenadiers de la Couronne. On commença enfin à compter les pertes. Celles de l'armée de l'empire s'élevaient à 12,000 hommes hors de combat et 8,000 prisonniers, dont étaient 6 maréchaux de camp, 20 colonels et plus de 800 autres officiers. Les généraux Las Minas et lord Galloway étaient tous deux blessés. Le duc d'Orléans, au désespoir d'être arrivé trop tard pour combattre, se donna le plaisir de décerner les récompenses. Le régiment qui portait son nom avait les honneurs de la journée. On rechercha le volontaire qui avait arrêté le mouvement de retraite; on ne le trouva point, et le général en chef, pensant qu'il avait péri dans la suite de l'action, fit mention de son

[1] La chronique de Jean le Trouveur paraît d'accord avec les récits de la bataille d'Almanza, et particulièrement avec le journal militaire du régiment d'Orléans.

beau fait d'armes sur le rapport au roi. Un soir, l'armée se reposait dans la plaine de Valence. M. de Berwick, ayant donné le mot d'ordre pour la nuit, s'était retiré dans une maison où il avait établi son quartier. Un soldat vint demander à parler au maréchal. Après quelques difficultés, on le laissa entrer.

— M. le duc, dit ce soldat, c'est moi qui ai relevé le drapeau d'Orléans, quand le porte-étendard est tombé à Almanza.

— Eh bien! répondit le maréchal, tu es un brave : il faut qu'on te donne une récompense. Veux-tu de l'argent ou du service avec un grade?

— Ni l'un ni l'autre, dit le volontaire. Je désire seulement que mon nom parvienne aux oreilles du roi, afin que Sa Majesté sache bien que j'ai risqué ma vie pour la servir.

— Tu seras satisfait. Je vais inscrire ton nom sur mes tablettes aussitôt que j'aurai vérifié ton identité. A quelle compagnie es-tu attaché comme volontaire?

— A celle du baron de Tournon.

Le maréchal envoya chercher M. de Tournon, capitaine au régiment d'Orléans.

— Ce garçon, dit le capitaine, est un original qui m'est venu demander du service la

veille de la bataille ; c'est le meilleur tirailleur que j'aie jamais vu ; mais il ne brille point par la discipline. Depuis la journée d'Almanza, il avait disparu, et je l'aurais déjà porté sur la liste des déserteurs, sans le courage incroyable qu'il a montré.

— Passons-lui cette liberté pour une fois, dit le maréchal. Demain nous reprenons la campagne, et les gens de cœur seront à leur poste. A présent, ton nom, jeune homme.

— Je suis Jean l'enfant trouvé, faussement nommé Cerdagne par suite d'une méprise, et prince de Nola, par lettres de Sa Majesté Philippe V, qui ont été révoquées.

— Ton aventure m'est connue. Je comprends les motifs de ta conduite. Je dirai au roi que tu fais gaillardement pénitence de tes fautes passées.

Après la victoire d'Almanza, l'armée française remonta dans l'Aragon. Elle traversa un pays montagneux où tout approvisionnement lui manquait. La disette et le chemin lui opposaient plus de difficultés que l'ennemi. Les soldats vivaient de maraude. Les provinces où passaient tant de gens de guerre n'offraient que peu de ressources. En arrivant à Cuenca pour s'y remettre de ses fatigues, l'armée trouva les

habitants aussi affamés qu'elle. Les généraux tenaient conseil pour aviser aux périls de la situation, lorsqu'on leur annonça qu'un convoi de trois cents mulets chargés de provisions entrait dans la ville. Ne pouvant deviner d'où leur venait ce secours inespéré, ils se mirent à la fenêtre pour voir passer le convoi. En avant des mulets marchait un soldat français que M. de Berwick reconnut.

— Pardieu ! s'écria le maréchal, voici mon volontaire d'Almanza. Il faut que je lui parle. Holà ! jeune homme, approche et dis-nous si ce butin n'est pas encore un tour de ta façon.

Jean se plaça sous la fenêtre, et salua de la meilleure grâce du monde.

— M. le maréchal, dit-il, si la faim m'a poussé hors du bois, il ne faut point me regarder comme un déserteur. J'ai passé l'écumoire dans ces montagnes, et je vous apporte de quoi manger ; mais ce que vous voyez n'est qu'un faible échantillon. Tout à l'heure des troupeaux de bœufs et de moutons arriveront à la ville.

— Je te donnerai, reprit M. de Berwick, un brevet de pourvoyeur.

— Cela est inutile, répondit Jean. Qui sait si demain je n'aurai pas mieux à faire que le

métier de pourvoyeur ? D'autres provisions vous attendent à Ugna.

— Tu es donc un diable incarné? Je vais descendre pour payer les muletiers.

— Ne vous dérangez point. Tout est payé. C'est un présent que je prends la liberté d'offrir au roi d'Espagne. Veuillez seulement écrire à Sa Majesté que cela vient du pauvre Jean l'aventurier, porteur malencontreux des noms de Cerdagne et de Nola.

— Je n'y manquerai pas, et s'il dépend de moi, tu obtiendras l'absolution.

Peu de jours après, les Français avaient repris Saragosse. La cour d'Espagne vint s'y établir, et Philippe V y fit ses libéralités aux sauveurs de sa couronne. Le maréchal de Berwick eut pour sa part les duchés de Leria et de Xerica et la grandesse de première classe. On célébra par des réjouissances les succès de l'armée. Le duc d'Orléans, piqué d'une belle émulation, se remit en campagne avec ardeur. On dansait encore à Saragosse quand un courrier vint annoncer la reprise de Monçon et la capitulation de Balaguer. Sur le rapport au roi était cité le volontaire Jean, comme ayant le premier pénétré dans la brèche. Lérida, devant laquelle avait échoué jadis le prince de Condé, perdit

sa réputation de ville imprenable, après dix jours de tranchée. Un pont jeté sur la Sègre, et rompu par l'ennemi, avait été reconstruit en une seule nuit par des artisans d'une habileté incomparable, venus on ne savait d'où et qui n'avaient plus reparu. Le volontaire Jean avait dirigé leur travail que les officiers considéraient comme un chef-d'œuvre. En retrouvant encore le nom de ce personnage singulier, Philippe V se tourna vers M. de Louville.

— Si nous tenons plus longtemps rigueur à ce jeune homme, dit-il, je deviendrai son obligé au point d'en être confus. Écrivez-lui que je désire le voir, et cherchez un moyen de m'acquitter envers lui.

Le pont merveilleux construit sur la Sègre devint un sujet d'admiration pour l'armée et pour les habitants de Lérida. Jean se chargeait d'en faire lui-même les honneurs aux curieux. Il se promenait un soir sur ce pont, lorsqu'une chaise de poste qui roulait avec une vitesse extraordinaire vint à passer. Le postillon, vêtu de drap rouge et de peau de chagrin, ressemblait fort à celui qui avait mené le ci-devant prince de Nola sur les routes d'Italie. Un abbé mit la tête à la portière, et Jean reconnut son secrétaire intime. Alberoni descendit du carrosse, et

donnant deux gros baisers à son ancien patron :

— Seigneur Jean, dit-il, que je suis aise de vous revoir ! J'ai appris tout récemment vos malheurs, et je songeais à y porter remède ; mais les affaires ont absorbé tous mes instants. Que puis-je pour votre service ? Disposez de mon crédit.

— Je n'ai besoin de personne, répondit Jean ; ma puissance n'a d'égale que la vôtre.

— Auriez-vous signé un nouveau pacte ?

— Précisément.

Alberoni fit une grimace de possédé.

— J'espère, dit-il, que nous serons d'intelligence, et que vous n'entreprendrez rien de contraire à mes projets. Après avoir fait le sacrifice de mon salut, s'il me fallait rencontrer des obstacles insurmontables, j'en mourrais de dépit. Seigneur Jean, abandonnez-moi le terrain de la politique.

— Nous verrons.

— Vous me faites une peur de tous les diables.

— Aviez-vous pensé, reprit Jean, que l'enfer n'aurait désormais de faveurs que pour vous seul ? Le monde est grand, et je ne vois pas, d'ailleurs, que vos vastes projets l'aient encore beaucoup remué.

— Le moment approche, répondit Alberoni, où l'univers aura les yeux sur moi. Si vous me promettez de ne point mettre d'entraves à mes desseins, je vous en ferai la confidence.

— Je vous le promets.

— Et bien, j'arrive de France, et j'ai su persuader à M. de Vendôme de pousser les opérations militaires avec cette lenteur qu'on ne comprend point. J'ai su exciter la jalousie de ce grand capitaine contre l'autorité du duc de Bourgogne, ce qui mettra bientôt la France à deux doigts de sa perte. Louis XIV, inquiété chez lui, ne se mêlera plus des affaires de son petit-fils, et mon ambition aura le champ libre en Espagne. Je tiens déjà dans mes mains les preuves de toutes les friponneries des ministres de Philippe V. Je ferai produire ces preuves par madame des Ursins, qui, en échange d'un service si important, me donnera le portefeuille; je renverserai immédiatement mon orgueilleuse protectrice. La reine s'en va mourant. Philippe V est jeune et incapable, par caractère et par tempérament, de supporter le veuvage. Il épousera une princesse italienne que je gouvernerai. Je prépare une réforme générale des abus à faire crier toute la cour, dans les maisons royales, dans

les tribunaux, les dépenses des grâces et le conseil de Castille. Je doublerai les forces maritimes de ce pays. J'opposerai la Hollande à l'Angleterre dans les Indes occidentales, et quel que soit le vainqueur, je l'expulserai ensuite. Je substituerai le crédit de ce royaume à celui de l'empire en Italie ; je ruinerai le commerce de la France, et je ferai de l'Espagne la plus riche et la plus redoutable puissance du monde, comme elle l'était au XVI^e^ siècle.

— A moins, interrompit Jean, qu'il ne survienne des incidents capables de détruire en un jour le fruit de vos efforts. Vous pensez être un Ximénès parce que vous voulez des réformes, comme le duc d'Orléans se croit Henri IV parce qu'il est courageux et libertin. Quant à vos projets, je vous déclare que je m'y oppose en un point capital, la ruine de la France.

— Écoutez, reprit Alberoni. Je me suis informé déjà de l'étrange complication qui résulterait d'un conflit entre deux hommes disposant également de moyens surnaturels. Ne pouvant favoriser l'un qu'au détriment de l'autre, l'enfer s'abstiendrait, et nous serions tous deux impuissants.

— Je n'en souhaite pas davantage, répondit

Jean ; car c'est vous qui voulez agir, et il dépend de moi de vous en empêcher.

— Songez, dit Alberoni, qu'en luttant l'un contre l'autre, nous retomberions tous deux dans les conditions ordinaires. Du fond de l'Espagne, je pourrais d'un mot faire mourir le roi de France et ses enfants ; mais pour attenter à votre vie, je n'aurais que mon bras.

— Et comme je suis plus robuste que vous, interrompit Jean, le beau jeu ne serait pas de votre côté. Il faut donc capituler avec moi. Laissez la France en paix, ou ma volonté suffira pour réduire à néant vos beaux desseins.

— Je tâcherai de vous satisfaire ; mais, pour Dieu, ne touchez ni à l'empire, ni à l'Angleterre, ni à l'Italie, ni surtout aux deux Indes.

— Eh ! que ferais-je de tout cela, bon Dieu? Prenez vos ébats dans les deux mondes. Je vous prie seulement d'épargner mon pays, et je vous demande encore grâce pour la république de Venise.

— Point de grâce, dit Alberoni, à ces marchands dont la politique, depuis douze siècles, soutient le plus fort et accable le plus faible. Ils ont flatté l'empire quand les affaires de l'Espagne semblaient désespérées. Qu'ils restent

fidèles à la maison d'Autriche ; ce sera leur punition.

— Je suis fâché de vous contredire, reprit Jean ; mais je protége ces marchands, et je veux les réconcilier avec le roi d'Espagne.

Alberoni prit ses airs les plus caressants. Il appela Jean son ami, son petit patron, *giovannino carissimo*, et il emprunta au vocabulaire italien les diminutifs les plus tendres. A la fin, comme son éloquence ne gagnait rien sur une volonté inébranlable, un éclair diabolique jaillit de ses yeux.

— C'en est trop, dit-il en changeant de langage. Vous avez résolu de me déclarer la guerre ; je l'accepte, et les hostilités ne seront pas de longue durée.

Jean était assis sur le garde-fou du pont. Alberoni le saisit à l'improviste par les pieds et le précipita dans la rivière. Il se pencha ensuite au-dessus de l'abîme et s'écria, d'une voix altérée par l'émotion :

— Entre Jean le Trouveur et moi, l'enfer doit observer la neutralité. Potamogéiton, je te défends de le secourir !

Les bords de la Sègre étaient escarpés et son lit profond ; les neiges de la montagne en avaient fait un torrent. Alberoni entendit un

gémissement suivi du bruit causé par la chute du corps. La nuit lui dérobant le reste, il lança dans le gouffre un regard sinistre et remonta dans son carrosse.

XIV

Ainsi que l'avait dit Alberoni, Potamogéiton étant obligé de garder la neutralité entre deux hommes également puissants, notre héros courait grand risque de se noyer. Le pont merveilleux était élevé de soixante coudées; l'étourdissement causé par une chute si terrible, le passage soudain de la tranquillité à une situation désespérée, la surprise d'un crime si imprévu, troublèrent profondément les esprits de Jean. Tout nageur habile qu'il était, il perdit la tramontane. L'impétuosité du courant l'emporta fort loin. L'obscurité ne lui permettant point de distinguer en quel endroit il

pouvait aborder, il essaya plusieurs fois de gagner la terre sans réussir à s'y attacher. Ses forces et son courage l'abandonnaient. Il crut toucher à sa dernière heure, et recommanda son âme à Notre-Dame-du-Pilier de Saragosse, après quoi il perdit connaissance. De toutes les madones qui secourent les gens dans la détresse, celle du Pilier est la plus pitoyable, comme l'attestent les dons innombrables qui entourent son image. On ne lui peut comparer que celles Dell' Arco et de Lorette. C'est donc, sans aucun doute, à une heureuse invocation que Jean dut la vie, malgré le mauvais état de son âme.

A peu de distance des murs de Lérida, un vieillard qui passait avec sa fille au bord de la rivière aperçut un cadavre étendu sur le sable, et dont les pieds baignaient encore dans l'eau.

— N'approchons point, dit le vieillard. Feu mon maître le grand Ali de Murcie m'a répété souvent ce précepte : « Avec les Espagnols, sois sans entrailles, car ils n'en ont point pour les Mores. Ne leur rends jamais un service, ne leur prête jamais d'argent pour les obliger, mais seulement sur de bons gages et cautions, en exigeant de bons intérêts. Ceux que l'on

sauve tuent leur bienfaiteur, ceux qu'on aime vendent leur ami. Si un homme se noie, passe paisiblement sur le pont sans écouter ses cris, et détourne les yeux. Si on égorge quelqu'un dans la rue, ferme avec soin tes verrous. Dans l'incendie, ne va pas porter de l'eau, mais charge tes hardes sur tes épaules et sors de la ville. » Ali était un sage. Si j'avais toujours suivi ses préceptes, mes affaires en iraient mieux ; je ne serais point réduit à vendre mes bijoux et ma vaisselle pour faire honneur à mes engagements. Laissons à ce jeune homme sa fatalité, de peur d'attirer sur nous une part de son malheur.

Celui qui parlait ainsi était un de ces morisques dont on souffrait la présence en Espagne, parce que leurs pères s'étaient convertis à la religion catholique lors de l'édit de 1610. Hassan-Cogia, chrétien de fait, mais musulman dans l'âme, vivait tacitement en état de guerre perpétuel avec ses voisins. Il ne s'en trouvait pas bien, car il n'était sorte de vexations que les Mores convertis n'eussent à subir. De sa fortune, qui avait été considérable, il ne lui restait qu'un faible débris en meubles et joyaux, et une petite maison de campagne au bord de la Sègre. Sans tenir compte du pré-

cepte d'Ali et des avis de son père, la jeune fille courut chercher du secours.

En revenant à la vie, Jean se trouva couché dans un bon lit et veillé par une belle personne dont les grands yeux observaient avec anxiété les progrès de sa guérison.

— Il est abominable à vous, seigneur Giulio, murmura le malade, d'avoir tenté d'assassiner un homme qui ne vous a jamais voulu de mal. Est-ce donc pour vous préparer à gouverner un royaume que vous encombrez d'un meurtre votre conscience déjà si lourde? Le beau ministre que vous ferez !

— Le pauvre garçon a le délire, dit la jeune fille.

— Tu le vois, Clara, s'écria le père, cet inconnu attirera sur nous quelque méchante affaire.

— Fallait-il le laisser mourir? répondit Clara. D'ailleurs, ce jeune homme n'est point Espagnol ; je le reconnais à son accent pour un Français. Vous ne manquerez donc pas aux préceptes de prudence du grand Ali, qui ne concernent point les étrangers.

Pour se remettre d'une secousse violente, Jean n'avait besoin que de repos ; une nuit de sommeil lui rendit la santé. On lui apprit à

son réveil en quel lieu il était et comment il avait échappé à la mort. Il remercia ses hôtes avec tant d'effusion, que le vieux morisque ne regretta plus de l'avoir recueilli.

— Seigneur Hassan-Cogia, dit Jean, ce n'est point à un homme ordinaire que vous avez sauvé la vie. Je prétends vous récompenser magnifiquement de l'hospitalité que vous m'avez donnée. Choisissez vous-même ce que vous voulez; formez un souhait, et, quel qu'il soit, je vous jure qu'il sera exaucé.

— Former un souhait! répondit le morisque; je n'en suis pas en peine. La tyrannie des Espagnols m'a dépouillé. Prêtez-moi trois bourses de mille piastres pour payer mes lettres de change, comme le doit un honnête négociant, sans être obligé de vendre le reste de mes biens.

— Vous êtes trop modeste, reprit Jean. Je vous enverrai cent bourses. Que souhaitez-vous encore?

— Me venger, dit le morisque. Rendre à mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait, avec toute la rigueur de la loi du talion.

— Pardonnez-leur, seigneur Hassan. Prouvez que vous êtes vraiment chrétien. Rendez le bien pour le mal; c'est la plus accablante

des vengeances, et je vous mettrai en état de goûter ce plaisir.

— Pardonner! dit Hassan-Cogia; rendre le bien à qui m'a fait le mal! Me prenez-vous pour un fou? A ce compte-là les méchants trouveraient donc un double bénéfice dans la cruauté, l'oppression et la violence? Non, ce n'est point ainsi que mon maître, le sage Ali de Murcie, m'a enseigné la vengeance. Dépouiller mes ennemis à leur tour, les mettre sur la paille, réduire leurs fils à prendre le mousquet et leurs filles à se prostituer, leur refuser un maravédis quand ils me demanderont l'aumône : voilà ce que j'appelle se venger. Gardez votre argent et faites-moi goûter ce plaisir-là, ne fût-ce que pour une heure!

— Le voulez-vous bien résolûment?

— Je le voudrais au prix de ma vie.

— Eh bien! trouvez-vous à l'embouchure de l'Èbre, à Tortose, un certain jour que je vous indiquerai. Vous y apprendrez à quelles conditions je puis vous donner ce que vous souhaitez. Quant aux cent bourses, elles sont promises : vous les recevrez demain. Et vous, doña Clara, formez un souhait, le plus fantasque, le plus extravagant que vous puissiez imaginer.

— Je désire trois choses, dit Clara : une perruche d'Amérique, des pendants d'oreilles garnis d'émeraudes et une chaise à porteurs.

— Vous les aurez, avec deux laquais pour porter la chaise. Est-ce tout?

— Je voudrais encore me venger comme mon père : rendre aux filles espagnoles le mépris dont elles m'accablent ; écarter d'elles les jeunes gens ; tourner l'esprit aux cavaliers les plus beaux et les plus riches, et les voir sans pitié mourir d'amour.

— Le souhaitez-vous bien ardemment?

— Plus que je ne puis le dire.

— Eh bien ! trouvez-vous à Tortose, avec votre père, un certain jour que je vous ferai savoir.

— Nous irions au bout du monde, dit le vieux morisque.

— Je compte sur vous. Ne parlez à personne de nos conventions.

Jean dit adieu à ses hôtes et sortit de la maison d'Hassan-Cogia. Le lendemain, deux laquais apportèrent les cent bourses, la chaise, les pendants d'oreilles et la perruche d'Amérique.

Les provinces espagnoles étaient alors soumises à des régimes divers. La Castille, gou-

vernée despotiquement, n'avait d'autre loi que la volonté royale. Son conseil n'existait que pour la forme, enregistrait les édits, payait les subsides qu'il plaisait à la cour de déterminer, et se mettait à genoux devant le roi à toutes les cérémonies. L'Aragon, au contraire, jouissait d'une indépendance complète. Ses états, présidés par le grand *justicia*, fixaient eux-mêmes les impôts et ne souffraient point de charges extraordinaires. Ils s'assemblaient sans l'ordre du roi. Au lieu de prêter serment, ils le recevaient, et la formule de ce serment était d'une liberté si fière, qu'en l'écoutant les souverains en avaient frémi de colère. Lorsque Philippe V sentit la couronne raffermie sur sa tête, il n'eut rien de plus pressé que d'abolir les priviléges de l'Aragon, entreprise hardie que Philippe II n'avait osé qu'ébaucher. Il supprima les cortès, la dignité du justicia, et cassa le tribunal suprême, les lois et priviléges de la province, en lui donnant pour règle celle de Castille.

Il y eut une consternation profonde sur tous les visages à Saragosse, quand parut l'ordonnance royale que trente mille baïonnettes se tenaient prêtes à appuyer. Des bandes de mécontents se formèrent dans les montagnes. L'une de ces bandes armées, sous le comman-

dement d'un chef intrépide appelé Sanchillo, battit le régiment de Catalogne en deux rencontres. Un corps de troupes plus considérable, qu'on envoya contre elle, eut à souffrir toutes sortes de privations à cause des mauvaises dispositions des habitants; et, après avoir poursuivi les rebelles dans les montagnes, ce corps de troupes revint accablé de fatigue et décimé par les tirailleurs aragonais. La tête de Sanchillo fut mise au prix de dix mille piastres, ce qui n'eut d'autre effet que de réduire les mécontents au désespoir, sans diminuer leur audace.

Un soir, chez le prince Pio de Medina-Celi, quelques seigneurs parlaient de cette rébellion comme d'une affaire de peu d'importance. Les dames prenaient intérêt au personnage de Sanchillo. La marquise de Soza, fort belle et jeune veuve, exprimait le désir de voir cet homme énergique, dont on citait des prouesses qui tenaient du prodige. Le chevalier d'Eariz, qui faisait le soupirant auprès de cette dame, en eut de la jalousie et jura que, si le roi voulait l'envoyer contre les rebelles, il amènerait à Saragosse Sanchillo pieds et poings liés, pour le montrer comme une bête curieuse. Une voix, qui parut sortir d'un cabinet fermé par une

tapisserie, répondit à cette rodomontade espagnole :

— Seigneur chevalier, à minuit, hors des murs, devant l'église de Sainte-Engratie, tu verras Sanchillo d'aussi près que tu voudras.

On chercha dans tout l'appartement, sans pouvoir découvrir qui avait prononcé ces paroles. M. d'Eariz, quoique fanfaron, était courageux. Malgré les prières de ses amis, il voulut aller au rendez-vous. En sortant de l'hôtel du prince Pio, il passa le pont de pierre, et à minuit il arriva seul à Sainte-Engratie. Un homme enveloppé dans un manteau, le visage caché par un masque, était assis sous le portail de l'église.

— Chevalier, dit cet homme, je suis Sanchillo; faites-moi l'honneur de tirer l'épée avec moi. Si vous êtes le plus fort, vous aurez le loisir de m'arracher mon masque et de me montrer à toute la ville pour de l'argent; mais si vous êtes vaincu, vous ne verrez point mon visage, et vous vous chargerez de porter en mon nom un message galant à la marquise de Soza.

— J'y consens, répondit le chevalier en dégainant.

Les deux combattants choisirent un terrain éclairé par la lune et se mirent en garde. Dès la première botte, M. d'Eariz fut désarmé.

— Donne-moi une revanche, dit-il, car je ne sais quelle convulsion m'a roidi le bras. C'est par hasard que l'arme s'est dérobée de ma main.

— Il n'y a point de hasard pour moi, répondit Sanchillo; cependant, je vous accorde cette revanche.

Le chevalier ramassa son épée.

— Êtes-vous prêt, et tenez-vous bien votre arme, cette fois? lui dit le chef des rebelles.

— Je te prouverai que je la tiens comme il faut en te la plantant dans la poitrine.

En parlant ainsi, le chevalier se fendit impétueusement; mais en parant le coup, Sanchillo envoya l'épée de son adversaire à quatre pas.

— Je vous donnerais six revanches au lieu d'une, reprit le contumace, que vous ne seriez pas plus heureux. Résignez-vous donc, chevalier. Vous direz à la marquise de Soza que le pauvre Sanchillo, touché de la curiosité qu'elle a de le voir, ira demain chez elle à midi, et lui montrera cet homme, qui ne vaut rien vivant, mais dont la mort serait payée 10,000 piastres.

Vous ajouterez que, s'il plaît à une si belle personne de recevoir cette somme et de mettre fin à la guerilla, je me livre à elle de tout mon cœur.

Malgré le dommage irréparable que Michel Cervantès avait fait aux mœurs chevaleresques de l'Espagne, on se piquait fort alors d'observer les lois du point d'honneur. M. d'Eariz remplit fidèlement sa promesse. Le lendemain, la marquise de Soza reçut la visite du chef des rebelles. La chronique raconte que Sanchillo revint fréquemment chez cette dame, et plus souvent de nuit que de jour, sans doute par crainte des gens du roi.

Cependant, la cour résolut d'en finir avec la guerilla d'Aragon. Deux corps d'armée furent envoyés à la poursuite des mécontents, l'un par Belchite et l'autre par Muel, en suivant le cours du Guervan. Ils opérèrent leur jonction sur les hauteurs d'Herrera. Les villages insurgés se soumirent. Il ne resta bientôt plus qu'une dernière bande, composée de gens opiniâtres et déterminés. Ces rebelles, cernés de toutes parts, furent obligés d'accepter le combat. Leur armée, qui se montait à 600 hommes, s'était fortifiée dans un lieu presque inaccessible des montagnes de Peña-del-Cid. Un

silence profond régnait dans tous les rangs. Le chef, debout au sommet d'un rocher, portait un masque sur son visage. Quand les troupes parurent, il attendit leur première décharge de mousqueterie pour commander le feu. Comme s'il eût voulu braver l'ennemi, Sanchillo, élevé au-dessus de ses compagnons, servait de point de mire aux balles de l'infanterie royale. Ses tirailleurs, groupés autour de lui, écoutaient ses ordres et ajustaient les officiers qu'il leur désignait du geste et de la voix. Chacune de ses paroles était suivie d'un coup de feu, et quelque personne de marque tombait dans l'armée de Philippe V. Un jeune officier, irrité de la maladresse des soldats royaux, prit un mousquet et voulut tirer lui-même sur le chef des rebelles.

— Sanchillo, cria-t-il de loin, à moins que tu ne sois ensorcelé, je te vais rendre la politesse que je te dois.

C'était M. d'Eariz. Il pencha son mousquet et ne serra la détente qu'après avoir longtemps visé au brigand. Le coup partit. Sanchillo, toujours debout, reprit :

— Chevalier, ce procédé n'est pas galant. Je vous avais épargné; mais puisque vous n'avez point assez de notre rencontre à Sainte-

Engratie, ne vous en prenez qu'à vous-même des suites de votre rancune.

Du bout de son épée, Sanchillo indiqua le chevalier à l'un de ses tirailleurs, et l'on vit tomber M. d'Eariz. Peu d'instants avant le coucher du soleil, un parlementaire fit cesser le combat, et offrit aux rebelles la vie sauve, à la condition de livrer Sanchillo. On demanda la nuit pour réfléchir. Le chef des mécontents laissa ses compagnons délibérer. Lorsqu'ils eurent décidé de mourir plutôt que de l'abandonner, il prit part au conseil.

— Mes amis, leur dit-il, si je voulais sérieusement le triomphe de votre cause, et si je ne savais que le roi ferait couler des flots de sang avant de renoncer à ses desseins, je vous engagerais à poursuivre la guerre. Il ne tiendrait qu'à moi d'écraser cette armée dix fois supérieure à la nôtre ; mais l'Aragon est destiné à perdre tôt ou tard ses priviléges, et pour reculer de quelques années ce qui doit arriver un jour, il en coûterait trop cher à l'Espagne. Mettez donc bas les armes : acceptez les propositions qu'on vous fait, et retournez dans vos maisons.

Au point du jour, le chef des rebelles se rendit seul aux avant-postes de l'armée, et il

se livra lui-même entre les mains des soldats royaux. Une escorte le conduisit à la tente du général ; mais au moment d'y entrer, Sanchillo, repoussant ses gardiens d'un coup de poing, prit la fuite à travers champs, sauta par-dessus les haies et les fossés sans être atteint par les balles des mousquets, et disparut.

Un carrosse traîné par quatre chevaux richement caparaçonnés entra, un matin, dans la cour du palais du vice-roi, à Saragosse. Philippe V était chez la reine. On vint lui demander une audience de la part de Jean l'enfant trouvé. Au grand étonnement des huissiers, l'*assafeta* donna l'ordre d'introduire ce jeune homme dans les petits appartements. On ouvrit à Jean un salon où le roi passait tous les jours en allant à la messe. Philippe V y vint bientôt et reconnut son ancien favori.

— Nous savons, monsieur, lui dit-il, que vous avez fait des merveilles pour notre service. Le reste est effacé. Je verrai quelle récompense on vous peut accorder. Un nom espagnol serait-il de votre goût?

— Je rends grâce à Votre Majesté, répondit Jean ; je porte le nom de Capello, étant le fils adoptif du seigneur Hermolao Capello, membre du sénat de Venise. Je suis envoyé par la

sérénissime république pour supplier Votre Majesté d'ouvrir ses bras victorieux aux grands amis et magnifiques alliés de sa couronne, d'oublier leurs torts et d'excuser leurs indécisions. Si Votre Majesté daigne jeter un voile sur le passé, ma fortune se trouvera bien de la joie qu'en ressentira la seigneurie de Venise.

Un sourire d'incrédulité voltigeait sur les lèvres de Philippe V. Jean exhiba aussitôt ses lettres de créance revêtues des sceaux de la république et de la signature du doge, et les doutes du roi furent dissipés.

— Puisque la sérénissime seigneurie, dit Sa Majesté, m'envoie une personne à laquelle je ne puis rien refuser, il faudra bien me rendre. Écrivez-lui que je me réjouis de son retour à l'alliance de l'Espagne. Nous vous recevrons tantôt en audience solennelle.

A la réception du patricien Jean Capello, une dame poussa un cri de surprise en voyant paraître l'envoyé de la république de Venise. Après la cérémonie, l'ambassadeur s'approcha de cette dame et lui dit tout bas :

— Marquise, gardez bien le secret du pauvre Sanchillo.

XV

La chronique ne dit point de combien d'années était le second bail signé à Zara par Jean le Trouveur ; mais on verra tout à l'heure que la durée en était fort courte. Le jour de son voyage à l'ile de San-Felice, en compagnie d'Alberoni, notre héros avait rejeté avec dédain les offres les plus brillantes. Probablement le diable, à son tour, s'était montré peu accommodant le jour de l'expédition dans l'archipel dalmatique; et, comme il arrive à ceux qui reviennent sur une affaire rompue, Jean avait fini par accepter des conditions pires que celles

dont il n'avait point voulu. A peine installé à la cour de Philippe V, notre patricien de Venise perdit le repos et la gaieté, poursuivi par l'idée fixe de la rançon qu'il devait livrer à Potamogéiton. Cette fois, il conçut le dessein de faire sa paix avec le ciel et l'enfer tout ensemble. Il espérait apaiser l'un par une vie exemplaire, des œuvres pies, et des présents au clergé; il croyait apprivoiser l'autre en lui payant plus qu'il n'était tenu de fournir par son marché. L'insensé ne songeait pas au sophisme de son calcul. Le ciel pouvait-il être adouci par des offrandes provenant d'une source impure? Quant à l'enfer, qui se joue de tous sentiments et de toute foi, ne sait-on pas que nulle considération ne lui fait épargner le chrétien qu'il peut écraser?

Avant de quitter l'Aragon, Jean y acheta, par précaution, des châteaux et des domaines. Il plaça des sommes énormes dans les comptoirs de Saragosse et de Valence. Il assura enfin sa fortune sur les bases les plus solides qu'il put imaginer, et il partit ensuite avec la cour d'Espagne pour Madrid, où il se mit en équipage de grand seigneur et d'envoyé de la sérénissime république, en prenant un hôtel, des carrosses en quantité, beaucoup de chevaux et un

domestique innombrable en laquais, estafiers et marmitons.

On parlait alors d'un empirique fameux, nommé Caretti, qui prétendait guérir toutes les maladies avec un spécifique universel. Cet homme, au grand scandale des facultés, avait sauvé à Paris quelques personnes abandonnées de leurs médecins, entre autres MM. de Caderousse et de la Feuillade, qui l'avaient payé généreusement et lancé dans le beau monde, où l'engouement plus encore que le succès l'avaient enrichi en peu d'années. Caretti, attiré par les maux réputés incurables, vint à Madrid dans l'espoir d'administrer son spécifique à la reine. Les médecins ordinaires et extraordinaires crièrent par-dessus les toits et menacèrent leur malade de toutes sortes d'anathèmes. Ils invoquèrent surtout leur véritable sauvegarde, l'étiquette, si bien qu'on n'osa point leur enlever le droit sacré d'enterrer la reine, en vertu de leurs brevets. Caretti, vieux et riche, se consolait de ne point réussir à vaincre le préjugé en raillant outrageusement ses adversaires, à mesure que l'état de la malade empirait. Pour se venger de lui, les médecins l'attaquèrent en un point sensible. Cet original avait l'étrange ambition de vouloir

passer pour un membre de la famille italienne des Caretti de Savoli. Cette fantaisie prêtait à rire, on en fit des gorges chaudes à la cour d'Espagne; mais il persistait avec entêtement.

Un jour, chez madame des Ursins, on s'était moqué de ses prétentions devant lui-même et sans ménagement. Caretti, retiré dans un coin, dévorait sa fureur et lançait des regards farouches aux rieurs. Jean Capello lui dit, en passant :

— Seigneur Caretti, si vous le souhaitez, il ne tient qu'à vous d'être un Savoli.

L'empirique courut à Jean et lui prit la main.

— Comment l'entendez-vous? dit-il. Vous savez donc que je suis de cette maison? Vous connaissez donc les preuves de mes droits? Ces preuves existent donc?

— Sans les connaître, répondit Jean, je puis vous les procurer, et si elles n'existent pas, on les fabriquera. Je n'assurerais point que vous êtes un Savoli devant Dieu, mais vous pouvez le devenir devant les hommes.

— Je n'en demande pas davantage. Faites cela, seigneur Capello, et je vous guérirai à perpétuité de toutes vos maladies.

— Par quel sacrifice achèteriez-vous cette satisfaction ?

— Au prix de mon salut.

— Eh bien, trouvez-vous à Tortose, à l'embouchure de l'Èbre, un certain jour que je vous indiquerai.

C'était vers l'automne de l'année 1706 que le bon provéditeur Hermolao Capello avait adopté Jean ; on en peut conclure que le bail signé dans l'archipel Dalmatique devait être de quatre ans, puisque ce fut au 15 septembre 1710 que ledit Jean fixa le jour du rendez-vous donné à Caretti, au chrétien morisque Hassan-Cogia et à la belle Clara. Ces trois personnes se rencontrèrent à Tortose devant la célèbre porte de Jaspe, à six heures du matin. Elles virent arriver par la route de Saragosse un carrosse de voyage mené par un postillon vêtu de rouge et de peau de chagrin. Jean mit pied à terre, et sans perdre en civilités un temps précieux :

— Seigneur Caretti, seigneur Hassan, et vous doña Clara, dit-il, des idées de maniaque, des rancunes misérables et des caprices de vanité vous amènent ici ; pour satisfaire ces petites passions, chacun de vous exposerait son âme. Sans courir plus de danger, vous pouvez jouir d'avantages bien plus grands. Ce

ne sont point des titres de famille falsifiés, ni le plaisir de faire à des voisins quelques niches d'écolier, que je vous offre. Je vous propose une puissance sans bornes, dont le délire de l'ambition ne saurait trouver la mesure, des richesses immenses, autant d'honneurs que vous en pourrez souhaiter, des priviléges tels, que ni la matière, ni la volonté des hommes ne pourront opposer d'obstacle à vos désirs. Cette puissance durera dix ans ou cinq ans, selon que vous saurez bien ou mal débattre vos intérêts. Je vous mettrai en présence des esprits qui traiteront avec vous des conditions du marché. Je vous donne deux minutes pour réfléchir et prendre une détermination.

— Nous sommes résolus, répondirent les trois personnes. Nous acceptons.

— Suivez-moi donc.

Jean descendit sur les bords de l'Èbre, et marcha vers l'embouchure. Au delà de l'estacade qui barrait alors le fleuve, était un petit canot dans lequel feignait de dormir le vieux Turc du brigantin avec son turban aplati et son pistolet à mèche.

— Partons, lui dit Jean. Je t'amène de la compagnie. Conduis-nous en présence d'Hydora.

Potamogéiton offrit la main aux passagers, et poussant le rivage avec son aviron, il lança le canot dans le courant. Des pêcheurs crièrent à ces promeneurs imprudents qu'ils risquaient de se perdre dans les sables mouvants; mais la frêle coquille disparut en un moment parmi les îlots de l'embouchure de l'Èbre. Au bout de deux heures on la vit revenir avec ses quatre passagers et son chétif capitaine. Elle aborda près de l'estacade. Le seigneur Carctti partit immédiatement pour Valence, dans le dessein de se rendre par mer en Italie; Hassan-Cogia et sa fille prirent le chemin de Lerida. Jean dit alors à Potamogéiton :

— Je t'ai payé trois rançons au lieu d'une. En retirant mon âme saine et sauve de tes mains, je t'en livre trois en échange. Est-ce trop exiger pour prix de ce triple service que de réclamer la paisible possession des biens que j'ai amassés? Si tu as quelque pudeur, tu te feras un scrupule de me persécuter.

— De la pudeur! des scrupules! répondit le vieux Turc en ricanant, qu'est-ce que cela? On ne tient point cette marchandise dans mon petit commerce. Vous n'êtes plus des nôtres, je ne vous connais point. Encore si vous faisiez un bon usage de cette fortune que vous

nous devez; si vous meniez joyeuse vie entre les femmes, le jeu et le vin, on pourrait vous ménager en pensant que vous suivez une route au terme de laquelle nous vous rencontrerons peut-être encore; mais vous voulez être un saint, mériter une châsse après votre mort, par des aumônes et des dons pieux. Que je sois noyé dans l'eau bénite si je tolère un pareil emploi de mes présents!

— Ainsi tu vas m'accabler en Espagne comme à Venise?

— Le destin est changeant, qui sait ce qu'il vous prépare? Adieu, seigneur Jean Hermolaüs Capello, tenez-vous ferme sur vos étriers de patricien.

Le vieux Turc poussa le rivage avec sa rame, et le canot, reprenant le courant du fleuve, se dirigea vers la pleine mer.

Tous les mémoires du siècle dernier ont parlé de l'empirique Caretti, dont les impostures ne furent découvertes qu'après sa mort. Il existe aussi en Espagne un fort beau conte populaire sur les aventures du Morisque Hassan-Cogia et sur les sortiléges de sa fille doña Clara; mais comme ces choses, étrangères à notre sujet, nous entraîneraient trop loin, nous n'en parlerons point.

De retour à la porte de Jaspe, Jean ne trouva plus le carrosse qui l'avait amené. Le postillon rouge et son attelage fantastique étaient allés servir quelque autre maître en odeur de damnation. Un cheval que notre héros prit à Tortose le porta en deux jours à Saragosse par une route charmante, le long des bords de l'Èbre et à travers les sites pittoresques de la Catalogne et de l'Aragon. Jean se confessa dans la première église qu'il rencontra, car il avait grand besoin de mettre un peu d'ordre dans sa conscience. Cette opération faite, il se sentit tout plein d'espoir, et la crainte des menaces de Potamogéiton était fort tempérée par la perspective d'échapper, sinon au malheur, du moins à la perdition. En arrivant à Saragosse, son premier soin fut de courir à Notre-Dame *del Pilar* et de s'y prosterner au pied de la madone. Le caveau où l'on montrait cette célèbre image était alors la plus éblouissante merveille du monde. Le pilier de marbre, entouré d'une balustrade d'argent, supportait cinquante lampes. La Vierge, accompagnée d'anges d'argent tenant des flambeaux dans leurs mains, était parée magnifiquement. Sa robe et son diadème, couverts de pierres précieuses, lançaient des feux de toutes couleurs. Des

fleurs étaient peintes sur la voûte de la chapelle, et les dons des fidèles composaient un trésor bizarre, où la confusion ne nuisait point à l'effet de tant de richesses. Jean s'agenouilla devant la muraille, sur laquelle était écrit en lettres d'or le *Magnificat*. Saisi d'un pieux enthousiasme, il récita d'un bout à l'autre ce cantique de circonstance. Il se rendit ensuite à l'église de la Ceu, cathédrale de Saragosse qui fut jadis une mosquée, et dans laquelle est un superbe tombeau où repose le premier grand inquisiteur qui ait répandu sur l'Aragon les bienfaits du saint office. Jean n'oublia point les églises de Saint-Paul, de Saint-Jacques-le-Majeur et de Saint-Michel. Il pria même aux pieds de Notre-Dame del Portillo, image plus modeste que celle du pilier, mais qui défendit la ville en arrêtant la marche des Arabes, et en laquelle les habitants avaient tant de confiance que, depuis ce miracle, ils ne voulurent plus d'autres remparts contre les entreprises des Mores.

Aussitôt ses dévotions achevées, Jean acheta chez le plus habile orfévre de la ville six paires de candélabres d'argent massif, hauts de cinq pieds et ciselés avec art. Il les envoya sans tarder aux six églises principales de Saragosse,

et comme la délégation sur son banquier, qu'il donna en payement à l'orfévre, fut acquittée, il en augura bien pour l'avenir. Sa fortune lui parut ainsi placée sous la protection spéciale de la sainte Vierge et de plusieurs saints, et par conséquent à l'abri des atteintes de Potamogéiton.

— La madone du Pilier, se disait-il, étant fort riche, ne fera peut-être pas grande attention à mes présents ; mais celle du Portillo, dont le trésor n'est pas gros, sera plus flattée de mon offrande; c'est d'elle que je puis attendre une bienveillance particulière.

En sortant de la Ceu, où il avait considéré avec plaisir l'éclat de ses candélabres, Jean fut suivi par le peuple, qui couvrait de bénédictions le généreux donateur. Sur le parvis de l'église était un vieux montagnard enveloppé dans un manteau rapiécé, les jambes nues, les pieds dans des sandales de chanvre, le sombrero rabattu sur les yeux, le poing sur la hanche et le coutelas pendu à la ceinture. Cet homme, qui portait ses guenilles avec plus de fierté qu'un grand d'Espagne, fit à Jean un signe de la main d'un air tout à fait cavalier, en lui disant :

— Salut à Sa Grâce le vaillant Sanchillo !

Jean pressa le pas et se glissa dans la foule ; mais on s'écartait avec respect sur son passage, et il se trouvait malgré lui à la tête d'une procession. Au coin de la place, un autre montagnard, campé sur ses hanches comme le premier, lui dit encore à haute voix :

— Salut, vaillant Sanchillo, défenseur des Aragonais !

Effrayé de ces indiscrétions, Jean courut à perdre haleine. Au détour d'une rue, un troisième montagnard se mit à crier :

— Vive Sanchillo ! le héros de Peña del Cid !

Le peuple répondit à ce signal par un tonnerre d'applaudissements. Un alguazil s'approcha du montagnard et lui demanda si réellement ce seigneur était l'ancien chef des rebelles.

— Celui-là que nous applaudissons, répondit le paysan, est un seigneur comme je danse. Il se moque de vous et prend ces habits de marquis pour vous faire quelque tour dont nous rirons bien. Sanchillo est invulnérable, insaisissable et invisible quand il lui plaît.

Ce renseignement lui paraissant assez clair, l'alguazil prit au collet le personnage suspect, et appela main-forte. Des archers accoururent pour arrêter Jean. On s'empara de lui, ainsi que

des trois montagnards, et l'on marcha tout droit chez le corrégidor. Le prisonnier fit bonne contenance en présence du magistrat.

— Ces deux hommes, dit-il en riant, ont perdu l'esprit. Je suis envoyé d'un gouvernement étranger à la cour de S. M. le roi d'Espagne, et je vous prie de mettre fin le plus tôt possible à cette sotte méprise.

— Votre Grâce, répondit le corrégidor, ne sera pas longtemps empêchée. Je vais faire serrer les pouces à ces trois coquins, et ils avoueront quel intérêt ils ont à vous accuser. Dans un quart d'heure, Votre Grâce pourra retourner à ses affaires.

Cependant, on eut beau leur serrer les pouces jusqu'au sang, les montagnards soutinrent que le personnage arrêté était Sanchillo. Le corrégidor, étonné de leur fermeté, ne savait plus que penser. Lorsque les trois témoins le menacèrent de la vengeance de leur ancien chef, le magistrat reconnut à cette arrogance la foi robuste que la malice et les subterfuges de Sanchillo avaient inspirée aux rebelles. Un second interrogatoire acheva de convaincre le corrégidor qu'il tenait en effet le fameux contumace de Peña del Cid. Jean fut déclaré brigand et conduit sous bonne garde à la prison.

Le bruit de cette arrestation circula dans la ville, et il se présenta immédiatement plus de témoignages qu'il n'en fallait pour faire pendre ou brûler l'accusé. De tous côtés, on apporta des récits merveilleux touchant les exploits, tours d'adresse, échappatoires et sortiléges de Sanchillo. Il n'était pas une bonne femme qui n'eût à raconter quelque prodige opéré par cet homme, non-seulement contre les volontés du roi, mais aussi contre la religion. Les trois montagnards, qui s'attendaient à être délivrés par leur ancien chef, furent un peu déconcertés en se voyant encore sous les verrous au bout de huit jours. Sur ces entrefaites, la sainte inquisition observa que l'instruction recueillait plus d'offenses aux lois divines qu'à celles humaines. Elle pensa qu'un beau procès à son tribunal, accompagné de tortures et terminé par le supplice du bûcher, serait profitable à la religion ; c'est pourquoi elle évoqua l'affaire. Jean fut conduit au château d'Aljaferia, séjour fortifié des inquisiteurs. Le résident et le fiscal parlèrent au prisonnier avec une douceur paternelle ; à peine eurent-ils causé pendant une heure avec lui et parcouru le dossier de la procédure, qu'ils ne purent contenir l'excès de leur joie.

— Quel admirable procès nous avons là ! s'écria le fiscal. Il y a magie, possession du diable, emploi de moyens surnaturels pour perpétrer des attentats contre le roi et les particuliers ; il y a meurtre, rébellion, guerre civile, impiété, profanation des images saintes, dérision de l'Église. En outre, le sujet est jeune, beau, plein de santé, capable de supporter les épreuves du feu et de l'eau. Les femmes et les gens de qualité voudront le voir mourir. Il y a de quoi faire un bruit à remplir toutes les Espagnes. Les inquisiteurs de Castille en crèveront de jalousie.

Après sa conférence amicale avec le résident, Jean fut enfermé dans un cachot sombre et humide. Un carcan de fer et des chaînes scellées dans la muraille parurent aux juges des précautions nécessaires à l'endroit d'un prisonnier si précieux, et qui, d'ailleurs, pouvait avoir quelque recette diabolique pour tenter une évasion. Le château d'Aljaferia, entouré de fossés, garni de tourelles, d'un pont-levis, d'un chemin de ronde et de cellules sans fenêtres, à doubles portes de fer, n'offrait que des garanties insuffisantes contre un personnage accusé de magie.

Jean, plongé dans les ténèbres, étranglé par

son carcan, gêné par le poids de ses chaînes et couché sur des pierres glacées, eut le loisir de méditer, à vingt pieds au-dessous du sol, sur les menaces de Potamogéiton, dont l'effet surpassait tout ce que son imagination avait pu concevoir.

— O Notre-Dame du Pilier, dit-il en pleurant, et vous, douce et simple madone del Portillo, ayez seulement assez pitié de moi pour ne point me réduire à l'horrible extrémité de me livrer encore à l'enfer.

XVI

Une fois entre les mains du saint office, Jean ne pouvait plus espérer d'en sortir vivant, à moins que le tribunal ne le déclarât innocent, et il n'y avait guère d'apparence que les choses dussent tourner ainsi. Lors même que ses juges l'eussent absous sur le chef de sorcellerie, on l'aurait encore renvoyé aux tribunaux ordinaires pour le crime de brigandage, ou à quelque commission militaire pour celui de rébellion.

Pendant l'instruction du procès, les montagnards aragonais s'attendaient chaque matin

à recevoir la nouvelle de l'évasion de leur ancien chef. Lorsqu'ils apprirent que Sanchillo était un grand seigneur déguisé, ils en conçurent plus d'estime pour lui et le baptisèrent don Juan el Pajarero. Ils firent de ses aventures une ballade en soixante couplets que l'on chantait sur les places publiques, au son des mandolines, et dans laquelle les vertus de Jean étaient célébrées comme s'il se fût agi d'un paladin du temps de Charlemagne. Au dernier couplet, le poëte anonyme promettait une suite à cette histoire admirable, en disant que le héros, aujourd'hui gémissant dans les fers, briserait bientôt ses chaînes et taillerait de la besogne à ses persécuteurs. Les romanceros chantaient cette impertinente chanson jusqu'au bord des fossés d'Aljaferia, pour braver la sainte inquisition, et afin d'envoyer, s'il était possible, quelques paroles de consolation aux oreilles du prisonnier, à travers les épaisses murailles de la citadelle.

Quelques mois de séjour dans les souterrains ayant convenablement amolli et préparé l'accusé, les familiers le tirèrent un jour de son cachot pour le conduire en présence de ses juges. On commença par une suite d'interrogatoires capables de déconcerter l'innocence

et d'embrouiller la vérité. Avec les manières les plus caressantes et dans les termes les plus obligeants, le résident engagea fort l'accusé à confesser toutes ses fautes, comme un bon fils à des pères indulgents; après quoi, pour plus de sûreté, on lui annonça qu'il allait être appliqué à la question ordinaire d'abord, puis à l'extraordinaire plus tard. On le fit donc passer dans la salle dite *des tourments*. Il y remarqua un attirail d'ustensiles inconnus et bizarres, faits pour déchirer et pincer les chairs, presser, meurtrir et briser les membres; enfin, tout ce que la recherche la plus raffinée avait su créer de propre à bien torturer les gens, pour la plus grande gloire de Dieu. Au milieu de la salle était une table longue, appelée chevalet, recouverte d'une nappe de cuir et entourée d'une petite gouttière destinée à conduire commodément le sang dans un bassin : triste lit où la mort descendait parfois, mais non le sommeil. Deux hommes de stature colossale, et les bras nus, debout auprès de cette table, attendaient les ordres des juges, tandis qu'un troisième bourreau allumait avec calme un réchaud de charbon. A l'aspect de cet appareil, Jean se jeta éperdu aux pieds du résident.

— Mon père, lui dit-il, épargnez-moi un sup-

plice affreux et inutile. Je promets de vous dévoiler le fond de mon cœur.

— Parlez, mon enfant, répondit le résident avec bonté. Ne dissimulez plus rien, et vous mériterez ainsi l'indulgence du tribunal.

Le greffier s'approcha aussitôt, et prit la plume pour écrire les nouvelles révélations de l'accusé. Jean confessa ses fautes et ses crimes. Il ne fit point mystère de ses relations avec le démon appelé Potamogéiton, ni de ses deux pactes signés dans la Camargue et dans l'archipel Dalmatique.

— Mon père, dit-il ensuite, mes aveux ne sont-ils pas aussi entiers qu'un tribunal le puisse désirer? Ne vous en ai-je point appris assez pour justifier toutes les sentences du monde, s'il vous plaît de me condamner? Faites donc que l'on prononce mon arrêt sans tarder, et que je sois mené au dernier supplice sans passer par d'autres tortures qui n'auraient plus d'utilité à présent.

— Il est fort bien à vous, mon cher fils, reprit le résident, d'avoir ouvert ingénument le fond de votre cœur. Il vous en sera tenu compte dans le ciel; mais la justice de la sainte inquisition est obligée de suivre une marche régulière; on va donc vous appliquer à la

question pour la forme seulement. S'il ne vous reste rien à révéler, nous connaîtrons par la torture combien vous avez été sincère.

Jean comprit enfin qu'il n'avait point de pitié à espérer. Il se mit à genoux, les mains levées vers le ciel, en s'écriant :

— Sainte Vierge del Pilar, et vous douce Vierge del Portillo, je me suis confessé sur la route de Tortose, et un curé de village m'a donné l'absolution. Depuis lors, je n'ai point commis de péché mortel. S'il est vrai que le retour d'un grand criminel dans la voie du salut cause quelque joie dans le ciel, intercédez pour moi. Puisque rien ne peut toucher ces hommes de bronze, obtenez du Dieu de miséricorde que je meure dans le supplice qu'on apprête en son nom. Ce n'est point la vie que je demande, mais une mort prompte qui me délivre de ces tigres déguisés en ministres du Seigneur.

Les bons pères inquisiteurs, qui avaient accoutumé d'entendre bien d'autres cris et gémissements, ne firent aucune attention aux prières de Jean. Les deux gaillards aux bras nus s'emparèrent de l'accusé, le soulevèrent comme un enfant au maillot et l'étendirent sur la table, où ils l'attachèrent avec des cour-

roies à boucles, de façon à rendre impossible tout mouvement ou convulsion. Un cercle de capuchons se forma autour du lit de cuir ; les inquisiteurs penchèrent leurs visages impassibles au-dessus de la figure de Jean, et l'opération commença. Le bourreau portant son brasier s'approcha graduellement des pieds du patient, tandis que le père médecin étudiait avec la main les battements du pouls. Jean, résigné à son sort, récitait les litanies de la Vierge sans répondre aux questions des moines.

— Approchez donc davantage le brasier, dit le résident.

Le patient ne donnait encore aucun signe de souffrance. L'extase de la dévotion rayonnait sur son visage, et nulle altération dans le son de sa voix n'arrêtait le récit des litanies.

— Voilà qui est surprenant, murmura le médecin ; le pouls demeure calme.

— Je n'ai jamais vu cela ! s'écria le *tourmenteur* en pâlissant. Mon père, est-ce que ce serait un miracle opéré par la sainte Vierge ?

— Un miracle ! répondit le résident avec humeur. Vous moquez-vous des gens ? Ces sornettes - là sont bonnes pour les vieilles femmes. Il n'y a point de miracle chez nous. Approchez le brasier.

Les pieds du patient touchaient presque les charbons ; le feu était si ardent qu'à trois pas de distance les moines en avaient les yeux incommodés, et pourtant Jean ne paraissait point souffrir. Les inquisiteurs se regardaient entre eux avec étonnement. Enfin, le résident vint lui-même pousser les charbons jusque sur les pieds du supplicié. En ce moment, les litanies étant achevées, Jean ajouta une phrase en l'honneur de la Vierge del Pilar, pour prolonger sa prière. A peine eut-il prononcé ces paroles : *Sancta Virgo Pilæ,* que le brasier s'éteignit subitement.

Un quart d'heure après cette scène, le prisonnier, plongé dans son cachot, cherchait le mot d'une énigme que son trouble et son exaltation pieuse l'avaient empêché de comprendre tout d'abord. Il n'osait admettre la supposition que la madone eût daigné faire un prodige en sa faveur. Tout à coup une lueur extraordinaire illumina la voûte de sa cellule. Debout en face de lui était la belle figure qu'il avait déjà vue dans l'instant suprême où il allait mourir de sa blessure à Luzara. L'apparition, vêtue d'une robe noire et appuyée du coude contre la muraille, le regardait en souriant.

— Maître Jean, dit le démon, souviens-toi de notre conférence dans une ambulance où la mort te prenait à la gorge, et tu comprendras que ma présence t'annonce une circonstance critique et périlleuse. On ne sort vivant de ces prisons que pour aller mourir dans la salle des tourments ou sur la place publique. Dépêche-toi de prendre une résolution. Veux-tu signer un troisième bail? Ces portes s'ouvriront. Si tu refuses, je te dis adieu, et demain tu meurs dans les tortures, car la madone du Pilier ne fera pas deux miracles en ton honneur.

— C'est donc elle qui m'a préservé du supplice du feu? demanda Jean.

— Eh! sans doute. Si je te l'apprends, c'est que tu allais le deviner tout à l'heure.

— La sainte Vierge me protége particulièrement! s'écria Jean avec fierté. Qu'ai-je besoin alors de tes secours, vil démon? Je suis l'enfant chéri de la madone du Pilier! Je te méprise. J'accable de mon dédain ces moines furieux et impuissants. Pour qui donc le ciel fait-il des miracles, sinon pour les âmes supérieures, pour les saints? Je suis un saint. Ces cachots s'ouvriront quand je voudrai. Je marcherai sur les flots, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je porterai ma tête dans mes

mains, comme saint Denis, et les roses naîtront sur mon chemin, comme dans le giron de sainte Élisabeth de Hongrie. Va, je me ris de tes embûches. Éloigne-toi d'un favori de Dieu.

Le démon poussa un éclat de rire sonore.

— A merveille, maître Jean! dit-il. Vous obéissez à l'éperon comme un bon cheval. Il y a cinq minutes, vous étiez, en effet, protégé par la madone du Pilier ; vous n'aviez pas besoin de moi pour échapper aux supplices de l'inquisition. Je suis venu pour chatouiller votre orgueil ; il s'est admirablement comporté. L'orgueil étant un péché capital, votre âme a perdu sa pureté. La Vierge se retire effarouchée. A présent, vous l'invoquerez vainement, et demain, dans la salle des tourments, il faudra d'autres litanies pour résister aux souffrances de la question. Au revoir, saint Jean Capello!

— N'en doutez point, disait le fiscal au résident, ce que nous avons vu tout à l'heure est un miracle. Si la sainte Vierge protége ce jeune homme, soumettons-nous à ses décrets, de peur qu'elle ne fasse éclater sa volonté par de nouveaux prodiges qui tourneraient à notre honte. Sauvons l'honneur du tribunal, en proclamant l'innocence de l'accusé.

— Ne précipitons rien, répondit le père résident. Je ne croirai à un miracle que sur de bonnes preuves et des expériences répétées. Ne savez-vous pas qu'il existe des enduits chimiques qui préservent les corps de l'action du feu? Notre patient a employé quelque subterfuge de ce genre : mais on ne se tire pas de mes mains à si bon marché. Il ferait beau voir ce drôle accomplir des miracles, lorsque nous autres gendarmes de Dieu nous ne pouvons pas seulement obtenir du ciel un semblant de prodige; lorsque nous sommes obligés de changer à grands frais les robes de nos madones pour faire croire que le temps n'en use point l'étoffe! Et vous voulez que ces mêmes images opèrent des miracles à la confusion de ceux qui les entretiennent, les habillent et les parent! Si je savais cela, je les irais briser à coups de marteau pour leur apprendre à respecter l'inquisition.

— Voulez-vous mettre la sainte Vierge à la torture?

— Il ne faudrait pas m'en défier. Nous tenons notre autorité de saint Dominique, du pape Honorius, et, par conséquent, de saint Pierre, qui était le premier disciple de Jésus. Les femmes n'entendent rien aux raisons politi-

ques qui ont déterminé ces personnes sérieuses à la création d'un saint office. L'inquisition est infaillible. On ne doit point approuver ses jugements, car ce serait admettre qu'on les pourrait blâmer. Je ne démordrai point de mon opinion : ce que nous avons vu n'est point un miracle. Si notre patient a supporté l'épreuve du feu, il faut le soumettre à celle de l'eau, et, s'il échappe encore à cette épreuve par quelque malice, employer l'estrapade et les tenailles. Pour la beauté du fait, je suis curieux d'essayer si l'instrument de fer que nous appelons *unguis* refusera d'entamer ses chairs.

— Comme il vous plaira, dit le fiscal ; je crains seulement de me brouiller avec la madone du Pilier.

— Ce que je regrette, répondit le résident, c'est de ne pouvoir mener ce joli garçon au bûcher, supplice incomparablement plus imposant que les autres. Il faudra donc nous contenter de la strangulation.

— Estimons-nous heureux si la sainte Vierge n'y met pas encore empêchement.

— J'en fais mon affaire.

Le lendemain, le tribunal attendait avec impatience l'heure de la question. Tous les familiers du saint office d'Aragon avaient de-

mandé la faveur d'assister à la seconde épreuve; c'est pourquoi l'accusé, en sortant de son cachot, trouva une compagnie fort nombreuse dans la salle des tourments. Les visages qui se penchèrent au-dessus du lit de cuir exprimèrent cette fois une curiosité extrême. Parmi toutes ces figures, Jean reconnut sous un froc de dominicain son apparition de la veille, qui lui souriait d'un air de connivence. Le résident fit un signe aux trois *tourmenteurs*; aussitôt on introduisit par force dans la bouche du patient l'extrémité d'un entonnoir où le bourreau vida lentement une amphore d'eau froide. Quand la dernière goutte fut versée, on remarqua un changement dans les traits du supplicié. Les lèvres tremblaient, les veines du front et du cou se gonflaient, et le pouls battait d'une vitesse croissante.

— Cela va bien, dit le fiscal. Je commence à croire que nous réussirons aujourd'hui.

— N'avez-vous rien à confesser, mon fils? demanda l'interrogateur.

— Sainte Vierge du Pilier, répondit Jean, secourez-moi!

— Passons au second vase, dit le résident.

A moitié de la seconde amphore, l'accusé

donna des signes de souffrance évidents. Son visage se décomposait. Le sang lui montait aux yeux, et la sueur ruisselait sur tout son corps. Son angoisse parut au comble lorsqu'on retira l'entonnoir.

— N'avez-vous rien à confesser? répéta l'interrogateur.

— Sainte Marie du Pilier, répondit le patient, vous m'abandonnez !

Dans ce moment un souffle léger pénétra dans l'oreille de Jean. Une voix qu'il crut reconnaître murmurait tout bas ces paroles :

— Le péché d'orgueil a éloigné de toi la sainte Vierge. Il faut mourir ou avoir recours à moi.

— N'est-il donc plus d'espérance? demanda le supplicié.

— Point d'espérance, répéta la voix, point d'autre ressource qu'un nouveau marché. Dis un mot, et tu es sauvé. Dans cinq minutes, tu sors d'ici avec les honneurs de la guerre. Je me charge de tout. Nous débattrons ensuite nos conditions, *solus cum solo*.

— Qu'on verse le troisième vase, dit le père résident.

Les *tourmenteurs*, obéissant au commandement, s'armèrent de leurs ustensiles.

— Potamogéiton ! s'écria Jean ; Hydora ! esprits des eaux, je me donne à vous !

L'entonnoir et l'amphore reprirent leurs fonctions ; mais, cette fois, le patient parut revenir par degrés à son état naturel, comme si l'eau que versait le bourreau se fût changée en un breuvage cordial et bienfaisant. La contraction du visage se dissipait ; les yeux retrouvaient leur éclat ; le pouls redevenait calme, et un bien-être agréable succédait aux angoisses de la question.

— N'avez-vous rien à confesser? demanda l'interrogateur quand l'amphore fut vide.

— Si fait, répondit Jean. Je confesse que je vous hais et vous brave, ministres sanguinaires du Dieu de paix. Je confesse que je me ris de votre férocité, que je mets au défi toute l'industrie barbare de vos supplices, et que, si vous ne cessez bientôt cette infâme tragédie, je vais sentir quelque envie de vous faire subir à vous-mêmes ces tortures dont le spectacle a pour vous un ragoût si exquis.

— Il faut d'abord vider la quatrième amphore, dit le résident.

— J'en viderai cent, pour vous mieux convaincre de votre impuissance.

— Eh bien ! qu'on apporte donc l'*unguis*.

Le bourreau détacha de la muraille un instrument composé d'un manche fort court, auquel étaient attachées six lanières, armées de griffes de fer, dont les pointes se terminaient en forme d'hameçons.

— Frappez! s'écria le moine; déchirez, mettez-le en lambeaux.

Mais le *tourmenteur* fit le signe de la croix, et refusa de frapper un homme protégé par quelque puissance surnaturelle.

— Je le frapperai donc moi-même, dit le résident. Donnez-moi l'*unguis*.

Le résident s'empara de l'instrument et se mit en devoir de martyriser le patient. Il souleva le manche au-dessus de sa tête avec plus de rage que d'adresse. N'étant point exercé à manier cette arme compliquée, il fit décrire aux lanières un cercle trop grand et se frappa lui-même par derrière. Les six griffes de fer l'atteignirent vers la région inférieure du dos et s'y enfoncèrent profondément. Le saint homme se mit à courir en poussant des cris lamentables et en traînant après lui l'ustensile tenace.

— Jésus! dit-il, ayez pitié de moi! ce patient est le diable en personne.

En ce moment, par un effort désespéré, Jean

brisa ses liens, et, sautant d'un bond à terre, il choisit dans l'arsenal des tortures une pince formidable.

— Tu n'as point de pitié des autres, dit-il au résident, et tu n'as pas le courage de supporter un peu de ces souffrances dont tu abreuves les gens avec tant de fureur ! Je t'apprendrai à les connaître ; tu vas passer par le supplice des tenailles, si tu n'ordonnes à tes familiers de m'ouvrir les portes.

— Qu'on lui ouvre ! cria le résident ; qu'on obéisse à toutes ses volontés ! qu'il s'éloigne et puissions-nous ne le revoir jamais !

Le père *portero,* aussi pressé que son supérieur d'être débarrassé de cet hôte incommode, conduisit le prisonnier à la poterne. Jean passa le pont-levis, et, jetant sa pince dans le fossé d'Aljaferia, prit le large de toute la force de ses jambes. Le lendemain, devant le collége de Saint-Diègue, à Saragosse, un romancero chantait déjà l'évasion de don Juan Sanchillo.

Pendant ce temps-là, un passager s'embarquait à l'embouchure de l'Èbre sur un brigantin turc.

— En quel pays Votre Seigneurie veut-elle aller ? dit le vieux capitaine.

— En France, répondit le passager.

XVII

La chronique aragonaise de don Juan Sanchillo finit vers l'an 1711, avec le précédent chapitre, et celle de Bretagne ne reprend la vie de Jean le Trouveur qu'en 1718, en pleine régence. Il y a donc dans cette histoire une lacune. Rien ne serait plus facile que d'imaginer des aventures propres à remplir cet intervalle, mais ce serait manquer de respect à la légende populaire. Nous passerons donc sur ces sept années, et nous reprendrons notre personnage au point où le mettent les chroniqueurs, en abordant comme eux le sujet *medius in res*.

Au mois de décembre de l'an 1718, par une de ces grises matinées où le brouillard et la pluie dispensent les catarrhes aux poitrines des Parisiens, un petit gentilhomme vint se réfugier sous les galeries du Palais-Royal. Il paraissait âgé de dix-huit ans et portait avec grâce ce chiffre léger qui excuse bien des folies. La dernière mode voulait alors que, par imitation des *roués* et de la cour, on eût toujours ses habits en désordre et le menton mal rasé, comme au sortir d'une débauche. Notre jeune homme, encore imberbe, avait le menton frais malgré lui ; mais il se rattrapait sur la toilette, et sa chemise ornée de dentelles était aussi chiffonnée que celle de pas un mauvais sujet de qualité. Il s'arrêta au milieu d'une galerie, et se mit à regarder les passants d'un air attentif en cherchant un visage à son goût. Il remarqua de loin un homme plus âgé que lui et dont apparemment la mine lui plut, car il s'écria :

— Voici mon affaire !

Et il aborda l'inconnu en le saluant.

— Monsieur, dit-il, voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi? Cette pluie va durer longtemps ; au lieu de nous morfondre chacun de notre côté, nous nous tiendrons

compagnie l'un à l'autre dans quelque cabaret.

— Avec plaisir, monsieur, répondit le passant. Je suis arrivé d'hier à Paris, où je ne connais personne. Votre proposition est une véritable bonne fortune pour moi.

— Je ne pouvais rencontrer mieux, reprit le premier gentilhomme. Dans un moment, nous allons nous connaître, et vous saurez les motifs qui m'ont déterminé à vous faire cette proposition un peu baroque. Entrons chez maître Picard : nous y causerons en déjeunant, et nous apprendrons les nouvelles, s'il y en a.

Les deux jeunes gens s'installèrent devant une table, dans le cabaret de Picard, et tandis qu'on leur servait à déjeuner, le gentilhomme à la chemise chiffonnée déclina ses noms et qualités.

— Je suis le chevalier de Vîmes, dit-il ; et vous, pour en finir avec les cérémonies, comment vous nommez-vous ?

— Jean Capello, patricien de Venise, pour vous servir.

— C'est à merveille, reprit le chevalier. Je vais vous raconter en deux mots mon histoire. Mon père et ma mère ne sont presque jamais sortis de leur petit château, situé près de Beau-

vais, dans une vallée fort verte, que je reverrai demain pour mon malheur. Je suis fils unique. On m'avait donné un précepteur stupide, et, comme je suis paresseux, je n'ai rien appris. A dix-huit ans, je m'ennuyai de la maison paternelle, et, sous le prétexte d'aller m'instruire à Paris, je partis avec mille écus dans ma poche, un gros bagage et une montre à répétition. J'avais des lettres de recommandation pour des magistrats; je n'en ai pas remis une seule. J'ai vécu ici pendant trois mois avec de bons compagnons et des demoiselles point farouches. Je me suis glissé dans les coulisses de la Comédie-Italienne, et je n'ai vu personne de l'université. Aujourd'hui, tout est mangé, argent, bagage et montre à répétition. Il ne me reste plus que cet habit et trente livres. Sous peine de mourir de faim, il faut quitter ce Paris si charmant. Ma place est payée à l'ordinaire du Beauvoisis; impossible de s'en dédire. Ce matin donc, dans mon désespoir, après avoir passé la nuit avec mes amis, j'ai voulu faire gaiement mes adieux à cette ville hospitalière en invitant à déjeuner le premier visage aimable que je rencontrerais sous ces galeries. Le hasard m'a conduit sur votre chemin, et voilà comment il se fait que

nous sommes à cette table. Ah ! M. le Vénitien, si j'avais encore mille écus, je ne partirais point, ne fût-ce que pour cultiver votre connaissance. Mais les regrets sont inutiles. A vous à parler.

— Vous êtes bien heureux, dit Jean, d'avoir des parents. Je n'ai jamais connu les miens. Le feu sénateur Capello n'était mon père que par adoption. Il se prit d'amitié pour moi dans un moment où j'étais fort misérable. Un beau jour, il me donna son nom et plus de fortune que je n'en osais espérer. Des aventures qui, pour vous, ressembleraient à un songe plus souvent pénible qu'agréable, m'ont entraîné en Italie, en Espagne, en Dalmatie. J'ai joué un petit rôle dans de grandes affaires. Je suis tombé dans les mains de l'inquisition à Saragosse, et l'on m'y a mis à la torture. En m'échappant par miracle des prisons du saint office, je suis allé revoir la Provence, qui est mon pays natal. Une maîtresse charmante m'attendait à Zara. Il est si doux de récompenser la fidélité, en se rendant heureux soi-même, que je n'ai pu résister au désir de retourner en Dalmatie. Sur ces entrefaites, le sénateur Capello mourut. Le sérénissime gouvernement de Venise me permit de voyager pour me distraire de

mon chagrin, et j'ai voulu connaître Paris. Si je juge par notre rencontre de ce qui m'y est réservé, je n'aurai qu'à me louer de mon séjour dans cette ville que vous aimez avec tant de passion.

— Votre histoire ressemble à un roman, dit le chevalier. J'ai grande envie d'entendre le récit de ces aventures qui vous ont mené si loin. Racontez-m'en ce que vous n'avez aucune raison de cacher. J'y prendrai un vif plaisir.

Jean raconta quelques-unes de ses aventures, tout en déjeunant. Le chevalier fit à son tour un récit abrégé de ses amourettes, et, après cet échange de confidences, les deux jeunes gens se trouvèrent bien décidément les meilleurs amis du monde.

— Que je suis aise de notre rencontre! s'écria M. de Vîmes. J'en quitterai Paris avec bien plus de regret; mais je compte un ami de plus, et j'espère vous revoir un jour.

— Vous n'êtes pas encore parti, dit Jean. S'il ne vous faut que mille écus pour demeurer ici, je vous les prêterai de grand cœur.

— Cette offre tout à fait galante, reprit M. de Vîmes, me rappelle que nous sommes liés ensemble depuis une heure seulement, et par

suite d'une extravagance. Je ne puis l'accepter; mais je vous en garde autant de reconnaissance que si j'en profitais. Je retournerai demain dans le Beauvoisis, puisque l'inexorable destin le veut. J'y épouserai quelque petite fille bien gauche et je m'enterrerai dans un plant de choux. Ce n'était pourtant pas ma vocation. J'aurais préféré vivre comme vous, parcourir les pays étrangers, au risque d'avoir des démêlés avec l'inquisition d'Espagne. Hélas! pour m'enlever à ma province, il faudrait un prodige, un talisman, une lampe merveilleuse, comme celle dont parlent ces contes arabes que M. Galland vient de traduire, ou bien l'entremise d'un sorcier, enfin l'un de ces pouvoirs occultes... qui n'existent point.

— Monsieur, dit un voisin avec un accent étranger, êtes-vous certain que cela n'existe point?

— J'en suis persuadé, répondit le chevalier.

— Heureux jeune homme! reprit l'inconnu; avez-vous tracé les limites du possible avec un crayon blanc sur un tableau de mathématiques? Connaissez-vous tous les secrets de la nature, ou, s'il est encore quelques mystères pour vous, savez-vous à quelle profondeur ils s'arrêtent? Avez-vous observé d'un œil scruta-

teur les frontières qui séparent la vie et la mort? Le sentiment du merveilleux, inné chez tous les peuples du monde avec celui de la Divinité, n'est-il, selon vous, qu'un jeu du hasard? Avez-vous touché du bout de votre doigt le fond de l'espace, et le sixième sens qui guide le somnambule sur les gouttières n'est-il qu'une paire de lunettes dont vous savez le numéro?

Celui qui parlait ainsi était un homme de quarante ans, dont le regard singulièrement intelligent relevait les traits un peu vulgaires. Il portait un habit long à collet flottant, un vaste chapeau à cornes et de grandes bottes à la mode d'Allemagne.

— Mon cher Capello, dit le chevalier en riant, nous en tenons. Ce monsieur se moque de nous. Il ne m'appartient pas de soutenir une controverse avec un personnage vêtu d'un habit aussi philosophique. De grâce, M. le docteur, asseyez-vous à notre table, et prenez le café avec nous. J'aime fort à causer de choses surnaturelles.

— Parlons plutôt de choses sérieuses, répondit l'inconnu. Lequel préférez-vous, du *Manlius* de M. de Lafosse, ou du *Méléagre* de M. de Lagrange-Chancel?

— Je ne me soucie guère plus de l'un que de l'autre.

— Ces deux poëtes sont pourtant de fort beaux esprits, dont on dit beaucoup de bien, et les avis sont partagés entre leurs deux mérites.

— Vous vous moquez, monsieur; mais je ne m'en fâcherai point.

L'étranger quitta le ton de la raillerie, et s'assit pour prendre le café. Il causa en homme fort savant de physique, de chimie, d'astrologie judiciaire et de l'art des prédictions, matières à la mode alors, dont la cour et le régent lui-même daignaient s'occuper. Au moment où la conversation prenait un tour intéressant, l'homme aux grandes bottes se leva brusquement.

— Messieurs, dit-il, si vous n'avez pas trop d'aversion pour mon habit philosophique, venez me voir ce soir; je vous montrerai des choses curieuses que tout le monde ne connaît pas. Je demeure à Notre-Dame-des-Champs, hors barrières. Je suis le baron Numa Putz, de Leipzig.

— C'est quelque charlatan, dit M. de Vîmes quand l'étranger fut parti. Paris est plein aujourd'hui de ces adeptes, qui guérissent les

personnes bien portantes, empruntent de l'argent sous le prétexte de faire de l'or et recueillent à Bicêtre ou à la Bastille le fruit de leurs découvertes. La seule de leurs inventions qui ne soit point un mensonge est le poison qu'ils vendent aux héritiers impatients. La police de M. d'Argenson est trop indulgente pour eux. Ne laissons pas, cependant, d'aller chez celui-ci. Ses expériences nous divertiront. S'il me demande mille écus, je ne risque pas plus de les lui prêter que de croire à ses miracles.

— Je vous y accompagnerai, dit Jean; et si cet homme dispose réellement de quelque puissance surnaturelle, je saurai vous le dire.

Vers huit heures du soir, les deux amis se firent mener par un carrosse de place à Notre-Dame-des-Champs, paroisse peu fréquentée en ce temps-là, et dans laquelle on ne voyait que deux couvents et une vingtaine de maisons. La première personne de l'endroit que M. de Vîmes interrogea sut lui indiquer où demeurait le baron Numa. C'était dans un petit hôtel d'assez belle apparence. Un valet conduisit les deux jeunes gens au salon, sans leur demander leurs noms. Au bout de cinq minutes, le baron arriva vêtu d'un habit de ville qui n'avait rien de philosophique.

— M. de Vîmes, dit-il, et vous seigneur Jean Capello, soyez les bienvenus.

— Vous avez donc appris nos noms depuis ce matin? demanda le chevalier.

— Je ne serais guère savant, répondit le baron, si j'ignorais les noms des personnes à qui je parle.

— Permettez-moi de penser, reprit le chevalier, que vous n'avez pas deviné le mien par une opération de magie.

— Je sais que vous êtes un incrédule. Tout le monde ne pense pas comme vous à Paris. Depuis huit jours que j'habite cette maison, j'ai reçu plus de cent lettres de gens qui désirent me consulter. Vous seriez bien étonné si je vous montrais les signatures de certains personnages importants qui ne dédaignent point de converser en secret avec des magiciens. Afin de mettre votre incrédulité à l'épreuve, je vous introduirai dans mon laboratoire, et je vous dirai ensuite comme Notre-Seigneur : « Allez, et répandez ce que vous avez vu. » Mais, d'abord, veuillez partager avec moi un souper de philosophe.

On passa dans la salle à manger, où l'on trouva une table fort bien servie. Le souper était délicat et recherché, quoique de cuisine

allemande; les vins fins étaient à profusion, et leur chaleur anima les convives. Le baron fit des frais d'esprit pour amuser ses hôtes. Il leur parla de voyages et de pays lointains. Il donna des détails curieux sur les mœurs des peuples de l'Asie, et raconta des anecdotes, accompagnées de circonstances minutieuses, qui remontaient aux âges les plus reculés. Il ne manqua pas de se mettre en scène lui-même dans ces historiettes, comme par distraction. Le plus beau spectacle qu'il eût vu de sa vie était la marche de Darius contre l'armée d'Alexandre. La civilisation moderne n'était rien en comparaison de celle des Perses. Il avait causé longuement avec Socrate sans en être aussi satisfait qu'il s'y était attendu. Septime-Sévère ne l'avait pas voulu croire lorsqu'il l'avait averti des coupables desseins de Caracalla. M. de Vîmes prit ces récits pour des fanfaronnades nécrologiques; mais en voyant le baron parler de tous ces gens morts d'un air simple et naturel, son incrédulité s'ébranlait peu à peu, et, les fumées du vin s'en mêlant, il ne savait plus que penser.

— M. le baron, dit-il, en venant chez vous je ne croyais à rien de merveilleux et je m'en trouvais bien. A présent vous me jetez par vos

discours dans la position la plus insupportable du monde, qui est le doute. Je vous supplie de me persuader absolument et sur de bonnes preuves.

— Rien de plus facile, répondit le baron. Je vous ferai voir, si vous le souhaitez, Septime-Sévère, ou tout autre mort qu'il vous plaira de connaître.

— Où donc, et comment ?

— Ici même, et en les évoquant par une opération de nécromancie.

— C'est-à-dire que vous me montrerez des figures dont je ne pourrai vérifier l'identité, ne les ayant jamais vues.

— Vous avez raison ; mais parmi les morts nous trouverons bien une figure de votre connaissance : votre grand-père Jacques de Vimes, par exemple, qui vous embrassa, il y a six ans, lorsqu'il partit avec le régiment de Bourbon-Infanterie, pour aller défendre Tournay, où il fut tué d'un éclat de bombe. Ce visage-là ne sera pas nouveau pour vous.

— Et vous pourrez évoquer mon grand-père Jacques ?

— Aussi facilement que Septime-Sévère et Caracalla.

M. de Vimes sentit un léger frisson. Il laissa

son verre plein et ne voulut plus boire; heureusement le souper était fini. On quitta la table, et le baron mena ses hôtes dans un laboratoire plein d'alambics, de cornues, d'ustensiles bizarres et de livres poudreux.

— M. le chevalier, dit-il, asseyez-vous dans ce coin; posez vos coudes sur ce guéridon et votre tête entre vos mains; regardez fixement ce miroir, en pensant à votre grand-père de toutes les forces de votre esprit et de votre mémoire. Pendant ce temps-là, je rêverai de mon côté à la même personne, et l'union de nos deux volontés suffira pour évoquer le mort.

De Vîmes fit ponctuellement ce que le baron lui prescrivait; il regardait depuis cinq minutes le miroir magique, lorsqu'il se leva pâle et tremblant.

— Je ne puis aller plus loin, dit-il; que ce soit une illusion ou un effet de votre science, je commençais à voir l'image de mon grand-père, vêtu de son uniforme de major d'infanterie; je n'ai pas le courage d'affronter une apparition. J'aime mieux vous croire sur parole.

— Si vous vous laissez persuader si facilement, reprit le baron, vos doutes renaîtront

demain. A nous deux maintenant, seigneur Jean Capello. Donnez-moi votre main, que j'en étudie les lignes. Vous avez eu beaucoup d'aventures, à ce qu'il me semble. Vous en aurez d'autres encore ; mais je vous avertis que vous mourrez jeune et de mort violente.

— Êtes-vous bien sûr de cela? dit Jean.

— Je me trompe rarement, monsieur. Cependant, pour plus de sûreté, interrogeons l'avenir d'une autre façon.

Le baron emplit un vase avec de l'eau, et après avoir prononcé plusieurs formules cabalistiques, il pria Jean de plonger dans ce vase le bout de son épée. La lame y trempait depuis deux minutes à peine, lorsque l'eau se colora d'un rouge de sang.

— Vous le voyez, dit le baron, ce signe n'est pas équivoque. Il annonce une mort prématurée, dont un accident sera la cause.

Le magicien fit encore d'autres expériences que le chevalier admira fort. Jean gardait le silence. Enfin, au moment de prendre congé :

— M. le baron, dit-il, faites-moi l'honneur de venir souper demain chez moi. Je demeure à la porte Saint-Honoré. Je vous apprendrai, si vous le souhaitez, quel jour vous devez mourir et de quelle mort, sans avoir besoin de

cérémonies cabalistiques. Je vous ferai voir, à mon tour, des choses que tout le monde ne connaît point. Mon intention n'est pas de déprécier les merveilles dont vous nous avez régalés tout à l'heure, ni de rabaisser le mérite de votre science; mais vous m'excuserez si je n'y remarque rien de surnaturel. C'est de la physique accompagnée d'un jeu de machines à éblouir les petits enfants et les imaginations vives. Le grand-père de Vîmes n'est apparu que dans la tête de mon ami. Le vase où j'ai trempé mon épée contenait, dans un double fond, une liqueur rouge qui est venue colorer l'eau quand j'ai appuyé la lame sur ce double fond. Les autres miracles étaient de même espèce. Ce qui vous appartient en propre, c'est l'érudition que vous avez déployée dans vos historiettes, et votre habileté à bien préparer les esprits de vos auditeurs par le tour de la conversation. Ne vous fâchez point si je vous parle avec sincérité. L'enfer et le ciel méprisent également le grimoire. Le surnaturel n'existe point dans les vieux livres. Venez chez moi demain, et je vous le montrerai où il est.

XVIII

Jean Capello et son ami de Vîmes rentrèrent dans Paris par le faubourg Saint-Germain.

— Qu'avez-vous donc, chevalier? dit Jean. Vous paraissez sombre et transi comme cette nuit de décembre.

— Je vous avoue, répondit le chevalier, que ce baron m'a bouleversé l'esprit avec ses sortiléges vrais ou faux. Je sens le ridicule de ma frayeur, sans pouvoir en revenir. Ajoutez à cela mon chagrin de partir demain pour Beauvais, et vous comprendrez pourquoi je n'ai point le cœur à la joie.

— Les évocations du baron ne sont que des

jongleries, reprit Jean. Quant à votre chagrin de quitter Paris, il y a un moyen de le dissiper : restez ici. Regardez cette ville immense, ce labyrinthe de rues, cette fourmilière d'habitants. Que de petits intérêts, que de passions, de craintes, d'espérances dans toutes ces âmes! Que de romans sous ces toits, derrière ces fenêtres éclairées! Que de jolies filles parmi ce monde! Que de grandes dames, que de grisettes, du premier étage à la mansarde! Aurez-vous le courage d'abandonner tout cela ?

— Je vois, répondit de Vîmes en grelottant, des femmes de mauvaise vie, des cervelles creuses, des gens qui se remuent pour rien, des vieilles marquises fardées, des grisettes menteuses, de la misère, des carrosses et beaucoup de coquins.

— Votre mélancolie est plus profonde que je ne l'imaginais. Finissons-en tout de suite avec elle. Je vais vous poser sur les yeux un prisme couleur de rose. Faites-moi le plaisir d'accepter ces cent louis. Vous me les rendrez après votre mariage. Mettez cela dans votre poche, et dites-moi des nouvelles de cette tristesse insurmontable.

— En effet, dit le chevalier en faisant sonner les pièces d'or, à présent que je suis lesté,

je crois que je me sens plus d'assurance et de gaieté.

— J'en étais sûr. Ne faut-il pas, d'ailleurs, que vous assistiez demain à ce souper que je donne à votre magicien allemand?

— Sans doute. Je n'aurai garde d'y manquer. Vous ferez donc à votre tour de la magie blanche?

— Avec plus de succès que le baron ; mais puisque votre imagination se frappe aisément, j'aurai soin de la ménager.

— Si je ne craignais d'être indiscret, je vous amènerais trois jeunes gens de qualité, bons compagnons et d'une incrédulité plus coriace que la mienne.

— Amenez vos amis, je vous y autorise et je vous en prie.

Le lendemain, à dix heures du soir, un mouvement extraordinaire animait l'hôtel de Jean Capello, situé à la porte Saint-Honoré. Le feu des cuisines éclairait les soupiraux; les salons étaient illuminés ; une armée de laquais peuplait les antichambres, et le suisse en uniforme attendait à la grand'porte. Le carrosse du baron Numa entra dans la cour. Peu d'instants après, arriva M. de Vimes, accompagné de ses trois amis. C'étaient des jeunes gens de

bonne mine et fort à la mode, par conséquent libertins, athées, et entichés des coutumes anglaises. L'un d'eux, M. de Rémont, s'était donné récemment à milord Stair, avec l'agrément du régent, ce qui prouvait l'entente parfaite des deux cours d'Angleterre et de France. Il avait eu l'honneur de se griser au Palais-Royal en compagnie des *roués*, et d'y mener des filles d'Opéra, un jour que Son Altesse s'ennuyait de ses maîtresses. On voit par les mémoires du temps qu'il joua un rôle dans quelques petites intrigues politiques. Les deux autres, MM. de la Noue et de Vaqueville, plus courts d'esprit que le premier, avaient assez à faire à se ruiner dans les dissipations de toutes sortes. Du reste, ils étaient tous trois buveurs illustres, ne croyant ni à Dieu ni au diable, et trop cyniques dans le propos pour qu'il soit possible de rapporter fidèlement leurs paroles.

Jean Capello avait appris à bien traiter les gens, à Venise, où l'hospitalité se pratique avec plus de magnificence qu'en aucun autre pays. Il accueillit ses hôtes en homme qui savait son monde, sans trop de façons ni trop de familiarité. La glace était déjà rompue lorsque le maître d'hôtel vint annoncer que le souper était servi. On trouva la table ornée de pièces

rares en vaisselle ancienne d'Italie, et comme le baron Numa en admirait la beauté :

— Messieurs, dit Jean, des ustensiles trop précieux nuisent à la liberté de la conversation. Je vous avertis donc que je n'attache aucun prix à ceux-ci, et que vous pouvez briser les plats et les assiettes si la fantaisie vous en prend. Quant aux verres, ne les regardons que pour les vider.

Sauf quelques ragoûts vénitiens, le souper était à la française. Suivant l'usage de ce temps-là, les convives découpèrent eux-mêmes les morceaux. Six laquais en livrée rouge, tous de même taille et de même visage, servaient avec une prestesse incroyable, sans qu'on entendît ni un souffle ni un cliquetis de vaisselle. Le baron Numa les suivait du regard.

— Vous avez là, dit-il, d'étranges serviteurs. On les prendrait pour des jumeaux.

— Ils sont tous fils de la même mère, répondit Jean.

— Jamais, dit M. de Rémont, je ne vis de laquais si bien dressés. Ne pourriez-vous m'en céder une paire?

— Ils ne voudraient me quitter pour rien au monde.

Les laquais impassibles poursuivirent leur besogne comme s'ils n'eussent point entendu qu'on parlait d'eux.

On goûta d'abord quelques vins d'Espagne, et puis on attaqua ceux de France. On passa en revue les meilleurs crus de Bourgogne. Ceux de Champagne ne furent pas moins fêtés, et la conversation tourna bien vite au plaisant. Lorsque chacun eut choisi le vin qu'il préférait, le maître du logis fit un signe à ses gens; aussitôt les laquais placèrent à côté de chaque convive une servante à trois étages garnie de bouteilles et d'assiettes, et ils se retirèrent. Ce fut alors qu'on se mit à boire sérieusement. De Vîmes témoigna le premier son ivresse en demeurant court au milieu d'une histoire sans pouvoir ressaisir le fil de ses idées, ce qui égaya fort la compagnie et le fit rire lui-même de tout son cœur. La Noue et Vaqueville, ne puisant point d'esprit au fond de leur verre, débitèrent des ordures à gorge déployée, suivant le goût du temps. Rémont, qui se gouvernait en buveur expert, le baron, qui avait du sang-froid, et Jean, qui se ménageait à dessein, résistèrent plus longtemps que les autres. Cependant, au bout de deux heures, ces nuances légères devinrent moins sensibles, et tous les

convives arrivèrent à une ivresse complète. Il n'y eut plus entre eux d'autre différence que celle des divers effets du vin selon leur humeur et leur disposition. De Vîmes, en meilleur état que la veille, était aussi joyeux qu'il avait paru sombre au souper du baron Numa. Rémont, habituellement infatué de sa petite politique, ne songeait plus à faire le mystérieux. La Noue et Vaqueville, fanfarons à l'ordinaire, l'étaient trois fois davantage. Le baron perdait son flegme germanique et tournait à l'exaltation. L'amour-propre méridional s'échauffait graduellement avec la cervelle de Jean.

— Cher M. Capello, dit le baron, n'oubliez point que vous me devez une leçon de magie, sans formule, ni cabale, ni grimoire.

— Je vous la donnerai si bonne qu'elle vous profitera, répondit Jean avec emphase.

— Ne sommes-nous pas assez ensorcelés? dit le chevalier. Je vois deux patriciens de Venise; je jurerais que milord Stair a deux secrétaires au lieu d'un ; Vaqueville et la Noue me représentent quatre ivrognes. Que voulez-vous de plus, homme deux fois baron?

— Je veux au moins un petit prodige, répondit le baron Numa.

— Seigneur Capello, dit M. de Rémont, quoique votre nom signifie chapeau, c'est dans mon cœur que je vous porte et non pas sur ma tête. Je demande un prodige.

— Un prodige! cria la Noue de toute la force de ses poumons. Mais quel prodige sauriez-vous faire, seigneur Chapeau?

— Pour vous complaire, il n'est rien d'impossible, messieurs.

— Sauriez-vous seulement changer l'eau en vin? dit Rémont.

— Ce serait le plus beau des prodiges! cria la Noue. Que la Seine devienne un fleuve de champagne, et je consens qu'on m'y noie, si je ne me déclare le serviteur du seigneur Chapeau.

— M. le baron, dit Jean, donnez-moi cette carafe qui est à côté de vous; mais commencez par vérifier si elle contient de l'eau.

Le baron s'assura que la carafe contenait en effet de l'eau.

— A présent, quel vin voulez-vous boire? demanda Jean.

— Du xérès, dit le baron.

— Présentez vos verres et buvez.

Jean pencha la carafe, et versa cinq rasades d'une liqueur jaune qui fut reconnue pour du xérès.

— A présent, du bourgogne! dit M. de Vimes.

La carafe versa du bourgogne. On vida plusieurs fois les verres en demandant toutes sortes de vins qui sortirent à point nommé.

— Cette carafe est donc inépuisable? dit le baron en présentant un saladier vide.

— Elle coulerait ainsi jusqu'à demain, répondit Jean.

— Eh bien! versez-moi du sang humain, dit M. de Rémont.

Une liqueur rouge, épaisse et fumante sortit de la carafe.

— Du feu! demanda le baron.

Des étincelles jaillirent aussitôt comme d'une chandelle d'artifice.

— C'est assez! crièrent tous les convives à la fois.

Le feu s'éteignit subitement, et, en examinant la carafe merveilleuse, on la retrouva pleine d'eau. Le baron était pâle et presque à moitié dégrisé; de Vîmes, toujours ivre, applaudissait; les autres se regardaient, un peu étourdis de ce divertissement, qui paraissait aller au delà de la magie blanche. Mais comme l'expérience avait ajouté un honnête supplément aux vins déjà avalés, les souvenirs s'embrouillèrent incontinent, et, au bout de cinq mi-

nutes, on ne savait pas bien précisément ce qu'on venait de voir.

— Si ma mémoire ne me trompe point, dit Rémont, M. Capello nous a fait tout à l'heure un tour d'escamotage fort joli.

— Le plus galant du monde, dit le chevalier. Mais, mon cher Jean, comment avez-vous pu cacher tant de choses dans la manche de votre habit? Et ce pétard qui a pris feu ne vous a donc point brûlé les doigts?

— Il n'a pas seulement gâté mes manchettes, répondit Jean.

— Pardieu! cria la Noue, si j'y avais songé, je vous aurais demandé une baleine ou un éléphant, pour voir si vous les auriez tirés du goulot de cette carafe.

— Avec la même facilité, répondit Jean, dont la vanité s'enflait. Que ne m'avez-vous demandé des louis d'or, des rubis et des diamants? Il ne m'en aurait pas coûté davantage de vous les servir. Le feu ne doit donc pas vous étonner plus que le reste. Vous, M. de la Noue, qui semblez me défier, sans les égards que je dois à une personne qui a bien voulu venir souper chez moi, je vous mettrais en compagnie de lions et de tigres, comme fit l'empereur Commode aux sénateurs romains, à

la fin d'un repas. Apprenez que je pourrais détruire Paris et le reconstruire entièrement avant le point du jour. Je me sens une démangeaison de lancer en l'air cette maison comme une grenade.

— Doucement, interrompit le chevalier de Vîmes, ce serait contraire à tous les devoirs de l'hospitalité. Buvons et ne sautons point.

— Buvons, répondit Jean ; je vous aime trop pour vouloir vous faire sauter.

— Seigneur Capello, dit le baron, vous avez de fort beaux priviléges ; mais tout cela manque de méthode. Formons ensemble une association, et je vous prêterai le secours de ma science.

— Votre science n'est qu'une illusion, répondit Jean. Est-il rien de plus ridicule que vos contorsions pour évoquer une figure qui n'apparaît jamais bien clairement, et encore dans l'imagination prévenue des gens que vos discours ont effrayés ? Morbleu ! vous prétendez avoir parlé à Septime-Sévère et à Caracalla ; je vais les appeler ici, et vous faire dire par eux-mêmes qu'ils ne vous connaissent point.

— Mon cher Capello, interrompit le chevalier, ce serait blesser les règles de la politesse.

— Eh bien donc ! reprit Jean, dites vous-même qui vous voulez voir paraître ici sur

l'heure. Sachez que toute personne morte ou endormie se lève à ma voix et sort de son tombeau ou de son lit.

— Mais vient-elle en chair et en os? demanda M. de Rémont.

— Si vous aviez la moindre notion des choses surnaturelles, dit Jean, vous sauriez que les apparitions évoquées n'ont point de corps.

— Ne vous emportez pas, reprit M. de Rémont. Ce ne sont point des trépassés qu'il nous faudrait en ce moment, ni des empereurs romains. Évoquez plutôt de jolies femmes.

— Capello, cria le chevalier, appelez ici les images de nos maîtresses; vous mériterez le titre d'amphitryon sans reproche et d'honnête sorcier. Mais buvons d'abord.

— Buvons, répondit Jean; et quand vous souhaiterez la compagnie de vos maîtresses, je jure Dieu et le diable que vous les verrez.

— Aussitôt que nous aurons bu, cria Vaqueville, je vous prierai d'appeler mon adorée. Si elle vient, je vous tiens pour un véritable sorcier.

— Elle viendra, fût-elle cachée dans les entrailles de la terre.

— Et la mienne? dit la Noue.

— Que je sois brûlé vif, si elle ne trinque

avec vous ! Mais vous ne m'empêcherez point de boire, avec vos défis.

Comme il arrive souvent dans l'ivresse, les buveurs croyaient trouver dans les bouteilles un redoublement de soif. Ils burent à fond de train, si bien que leur raison, plus qu'à demi noyée, sombra tout à fait.

— Voici le moment d'évoquer les dames, dit le chevalier.

— Attendez, dit le baron Numa, je désire les voir de loin.

— Moi de même, ajouta M. de Rémont.

Les convives se levèrent en chavirant, et se traînèrent comme ils purent jusqu'à un sofa, où ils tombèrent pêle-mêle, les uns assis, les autres couchés. Jean, demeuré seul à table, appela Potamogéiton. Le vieux Turc parut, coiffé de son turban aplati et armé de son gros pistolet à mèche. Il échangea quelques mots avec Jean en dialecte vénitien, et sortit. Au bout d'une minute, il revint, et, prenant un air innocent et niais :

— *Paron,* dit-il, *ghe xè la signora ch'ella ga domandà.*

— La dame que j'ai demandée, répondit Jean ; fais-la donc entrer. C'est la maîtresse de notre ami de Vîmes.

Le vieux Turc ouvrit la porte. On vit entrer une fort jolie personne, dont le visage rond paraissait un peu pâle. Son nez retroussé, ses longs cils noirs et sa bouche moqueuse avaient un air fin et rusé; mais une langueur étrange semblait éteindre son espièglerie naturelle et le feu de ses yeux. Elle marchait d'une lenteur qui formait un contraste avec la jeunesse et la fraîcheur de sa personne.

— Si je n'avais la berlue, dit M. de la Noue, je croirais voir mademoiselle Legrand de la Comédie-Italienne.

— Tu troubles le spectacle, dit Vaqueville ; on joue *les Tuteurs trompés*. Voici Isabelle qui entre en scène.

— C'est elle, murmura de Vîmes en changeant de visage.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Jean. Le chevalier va trinquer avec vous.

L'apparition s'assit en effet, posa une main sur la table et resta immobile, le regard fixe et la bouche entr'ouverte.

— Au nom du ciel! s'écria M. de Rémont, seigneur Capello, n'appelez point ici ma maîtresse. C'est une fort belle et jeune dame tout nouvellement mariée. Une indiscrétion pourrait la perdre.

— Il est trop tard pour s'aviser de cela, répondit Jean. Potamogéiton ! amène ici cette nouvelle mariée éprise de M. de Rémont.

— *Ghe xè la contessina domandà,* dit le Turc de sa voix de fausset.

La porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une vieille dame fort chargée d'embonpoint, les joues ternies par un reste de fard, les traits déformés et la bouche contractée par la lippe du sommeil.

— Le spectacle continue, dit Vaqueville. Voici la duègne Léonor qui vient gronder Isabelle.

— Eh ! non, s'écria la Noue. C'est la comtesse à qui Rémont se défend de faire la cour, et qui a payé les dettes de notre ami.

— Asseyez-vous, madame, dit Jean. M. de Rémont vous offrira un verre de xérès.

La vieille s'assit et demeura immobile, le regard fixe, à côté de la première apparition.

— Potamogéiton ! cria Jean, introduis la maîtresse de M. de la Noue.

— *Ghe xè una cameriera,* dit le vieux Turc en ouvrant la porte.

Une femme de chambre d'une mine piquante entra.

— Prenez place à cette table, mademoiselle, lui dit Jean. Il n'y a point ici de vaines distinc-

tions; en amour, les plus belles sont princesses. M. de la Noue va boire avec vous. Potamogéiton, amène ici la maîtresse de Vaqueville.

Le Turc ouvrit la porte et répondit en prenant son air niais :

— *Paron, non la go trovâ.*

— Tu ne l'as point trouvée? Vaqueville, j'en conclus que vous n'avez point de maîtresse.

Vaqueville, ivre-mort, répondit par un grognement.

— Potamogéiton, reprit Jean, celle du baron Numa!

— *Non esiste minga,* répondit le Turc.

— Elle n'existe point. Amène donc la mienne.

— *Ecco la,* répondit Potamogéiton en ouvrant la porte.

Jean vit entrer la belle laveuse de Zara.

— Approche, fidèle Antonia, lui dit-il; allons, messieurs, trinquons avec nos maîtresses. Le baron et Vaqueville trinqueront ensemble pour se consoler.

Mais de Vîmes, Rémont et la Noue restèrent pétrifiés, les deux premiers par excès de fraveur, et le dernier par excès d'ivresse.

— Je n'en aurai point le démenti, reprit Jean, et je boirai seul avec ces dames.

Les quatre apparitions soulevèrent lentement leurs verres, et, après avoir trinqué, elles burent solennellement le xérès sans en laisser une goutte.

— Par charité, cria de Vimes, cessez ce badinage effroyable et congédiez cette compagnie funèbre.

— J'y consens, répondit Jean. Mesdames, vous pouvez vous retirer.

Les figures évoquées défilèrent comme en procession, et le vieux Turc referma la porte. Au bout d'un quart d'heure, tous les convives, hormis Jean et le baron Numa, s'endormirent profondément.

XIX

Le vin, qui privait de sentiment quatre des convives, laissait si peu de raison aux deux autres, que leur état ressemblait fort au délire.

— Venez donc près de moi, M. le baron, disait Jean, qui n'avait point quitté la table.

— Impossible, répondit le baron. Je ne saurais remuer un doigt. Mais parlons toujours; je suis à la conversation.

— Puisque vous m'abandonnez, reprit Jean, je boirai donc avec mes gens pour ne point boire seul. Holà! Potamogéiton! viens çà; prends un verre; assieds-toi en face de moi et trinquons ensemble comme une paire d'amis.

Si tu es un bon diable, tu me tiendras tête, et je rirai bien si tu te grises. Je bois à tes projets infernaux.

Le vieux Turc entra d'un air moitié timide et moitié narquois, et se mit à table en demandant pardon au baron de la liberté grande qu'il prenait pour obéir à son patron.

— Votre Excellence, dit-il à Jean, m'honore infiniment en daignant boire aux projets d'un pauvre diable comme moi. J'ai tout lieu de croire qu'ils réussiront.

— Quels discours tenez-vous donc là? interrompit le baron. Ce ne sont point des propos de maître à valet. Je devine que ce Turc n'est pas un serviteur ordinaire, et je le prendrais volontiers pour un démon familier; cela m'explique pourquoi vous avez su faire sortir d'une carafe plusieurs jolies femmes, un éléphant et un feu d'artifice. Mais sauriez-vous tirer de la même carafe une armée avec artillerie, bagages et fourgons? Permettez-moi d'en douter.

— Baron, répondit Jean, laissez-moi mettre le diable sous la table. Avale ce xérès, vaillant Potamogéiton.

Le vieux Turc avala autant de rasades que son patron lui en voulut verser.

— A présent, reprit Jean, conte-moi quelque bonne diablerie tout en caressant cette bouteille.

— Votre Excellence saura donc, dit le vieux Turc, que le seigneur Giulio Alberoni se prépare à me traiter par-dessous la jambe, comme si j'étais un simple monarque. Son bail expire dans un an, et, sa rançon étant toute prête, il s'imagine m'échapper avec son chapeau de cardinal.

— Le traître ! s'écria Jean. N'oublions pas qu'il a tenté de m'assassiner. Je t'ordonne de lui tendre quelque chausse-trape où il puisse se rompre le cou.

— Mon piége est déjà tendu. L'année prochaine, ce ministre tout-puissant, qui remue l'Europe entière, s'enfuira d'Espagne comme un filou, et se sauvera chez le pape, qui lui garde une chambre au château Saint-Ange. En attendant, il croit travailler pour sa gloire, et ce sont mes intérêts qu'il sert.

— Fais-moi part de ses desseins, que je voie s'il convient d'y mettre obstacle.

— Excellence, la politique n'est point votre affaire : vous avez l'âme trop bonne.

— Oui, je suis le meilleur des hommes et le plus généreux ! s'écria Jean avec exaltation.

— Et le plus modeste, Excellence, dit Potamogéiton. Laissez donc maître Giulio jouer son rôle de perturbateur.

— Point de contradiction! reprit Jean. Je t'ordonne de parler. Quels sont les desseins de Giulio?

— Eh bien! Excellence, Giulio vient de former une alliance inouïe dans l'histoire de la chrétienté entre l'Espagne, la Moscovie, la Suède et la Porte Ottomane. C'est une trame digne de moi qu'il a ourdie tout seul. Il a su armer le Turc contre l'empire d'Allemagne, le czar et le roi de Suède contre l'Angleterre. Il va rétablir les Stuarts sur leur trône et enlever au duc d'Orléans la régence de France.

— Morbleu! s'écria Jean, je ne souffrirai point qu'il touche à mon pays. Parle vite. Quand doit éclater cette conspiration et qui en est l'âme?

— Elle éclatera demain; M. de Cellamare en dirige les fils à Paris dans ce moment.

— Mille diables! il faut y mettre empêchement.

— Excellence, le régent et le cardinal Dubois mènent une vie à réjouir l'enfer. Je ne leur souhaite point de mal; mais, pour la guerre de la Porte contre l'Empire, je ne puis

renoncer à en voir au moins un commencement d'exécution.

— Va pour cette guerre. Je te prie seulement de faire avorter l'entreprise de Cellamare.

— Rien de plus facile, Excellence. Dans la rue Sainte-Anne demeure une courtisane qui connaît le secret de cette conspiration. Voici le petit Rémont, qui sera l'homme le plus heureux du monde si on le pousse dans une affaire d'État. Faisons-le porter chez cette courtisane, et demain il dévoilera le complot à Dubois. C'est assez pour enrayer le carrosse d'Alberoni.

— Vite! mes laquais rouges, mes fossoyeurs, mes postillons, mes artisans vêtus de peau de chagrin! accourez tous! cria Jean à tue-tête.

La bande des laquais silencieux et agiles entra soudain.

— Prenez ce jeune homme, leur dit le vieux Turc; portez-le chez cette intrigante, dont le véritable nom est Flaminia, et qui a surpris le secret de Cellamare. Quand vous aurez introduit M. de Rémont chez Flaminia, vous lui ferez boire trois gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau, pour le dégriser.

Potamogéiton donna aux laquais un petit

flacon. En un tour de main Rémont fut enlevé du sofa où il dormait, chargé sur les épaules des hommes rouges, et emporté au pas de course à travers les rues.

— Ah ! maître Giulio, disait Jean en se frottant les mains, je t'apprendrai à jeter tes amis dans la rivière. Ah ! tu tournes tes ongles contre mon pays ! Eh bien ! je te les couperai jusqu'à la racine. Le misérable ! armer les Ottomans contre la chrétienté ! un cardinal ! Buvons à sa damnation éternelle, et pensons à des images plus aimables. Eh ! baron, venez donc sabler le champagne avec le bon petit Potamogéiton, ce modèle des serviteurs.

Le baron, la bouche ouverte et les bras étendus, ronflait à faire trembler les vitres.

— Quelles pauvres têtes ont les mauvais sujets de profession et les barons magiciens ! poursuivit Jean de plus en plus ivre. Potamogéiton, tu es un brave compagnon. Fais-moi raison et oublie ma supériorité. Je t'élève à mon niveau en daignant heurter mon verre contre le tien.

— Vous me comblez d'honneurs, répondit le vieux Turc en trinquant avec son patron ; mais il ne tiendrait qu'à Votre Excellence de boire en compagnie plus digne d'elle. Qui vous em-

pêche, par exemple, d'inviter quelque trépassé illustre, quelque convive agréable et fameux? Hormis les gens morts en odeur de sainteté, tous se lèveront avec empressement à votre voix. Appelez ici l'élégant Alcibiade, le magnifique Lucullus, Crassus le riche, Antoine, le débauché le plus robuste de l'antiquité.

— Je préférerais sa maîtresse, répondit Jean, l'enchanteresse Cléopâtre.

— Vous plaît-il boire en compagnie d'un sérail entier de belles femmes? Si cette fantaisie vous vient, adressez-vous à moi ; je saurai vous montrer des merveilles. Cléopâtre n'est qu'une écureuse de vaisselle auprès des beautés que j'arracherai du tombeau pour charmer vos regards. Sans sa qualité de reine d'Égypte, on ne l'eût jamais remarquée. Son nez mal fait déplut à César. Laissez seulement que j'évoque une autre dame plus ancienne et dont on n'a presque point parlé, mais qui surpasse en beauté tout ce que les historiens ont vanté dans leur ignorance, tout ce que les poëtes ont célébré dans leurs mensonges. Je suis curieux de voir si Votre Excellence aura le même goût que son pauvre serviteur.

— Évoque, mon ami, répondit Jean, tout à fait fou d'ivresse ; évoque tant que tu voudras.

Évoquer n'est point un mal. Il ne faut gêner personne. Ton envie est d'évoquer ; je ne t'interdirai pas ce plaisir innocent.

Potamogéiton prononça quelques mots bizarres et gutturaux.

— Elle vient, dit-il ensuite.

— Qui cela ? demanda Jean.

—Thamar la Phénicienne, belle-fille de Juda, fils de Jacob.

La porte s'ouvrit. Un air humide et froid comme celui des tombeaux pénétra dans l'atmosphère brûlante de la chambre. Une femme d'une beauté prodigieuse parut et vint s'asseoir à table en face de Jean. Ses longs cheveux blonds ramenés sur sa poitrine voilaient le haut de son corps. Elle traînait une draperie blanche attachée négligemment à sa ceinture, et d'où sortait une jambe d'albâtre. Elle tourna ses grands yeux vers Jean, et le regarda fixement avec une douceur inexprimable.

— Belle Thamar, dit Potamogéiton, c'est moi qui vous ai appelée. Si le seigneur Jean Capello ne vous trouve point à son goût, il faut vous retirer. Retournez à votre tombeau.

L'apparition se leva et marcha vers la porte. Elle jeta encore à Jean un regard tendre, qu'elle assaisonna d'un sourire, après quoi elle sortit.

— Jamais, murmurait Jean, jamais je n'ai vu rien de si beau. Vite, Potamogéiton, rappelle cette divine personne dont j'ai oublié le nom.

— Un moment! répondit le vieux Turc. Nos goûts se rencontrent, et j'en suis flatté; mais prenez garde, seigneur. N'allez pas vous enflammer d'un fol amour pour une femme morte.

— Malheureux! pourquoi me l'avoir montrée? Je veux la revoir. Évoque-la, te dis-je.

— Tout beau! reprit le Turc. Raisonnons un peu : Votre Excellence ne prendrait pas un grand plaisir à presser entre ses bras une âme sans corps, un nuage insaisissable, encore moins un cadavre de trente siècles, qui tomberait en poussière au plus léger contact.

— Chien de mécréant, voilà de tes tours! Je t'ordonne de rappeler cette adorable créature; ou bien dis-moi son nom, afin que je l'évoque moi-même. Mon petit Potamogéiton, ne nous querellons point.

— Écoutez-moi donc, Excellence, et nous allons nous entendre. Vous me faites injure si vous pensez que j'ai voulu troubler votre repos, en vous présentant une image séduisante pour vous la ravir ensuite. C'est, au

contraire, avec de bons desseins que j'ai choisi cette femme et non une autre. Il y a dans un coin de la Bretagne plusieurs villages où l'on trouve des filles de même race que celle-ci. Thamar la Phénicienne a sa pareille parmi ces jeunes filles. C'est une paysanne qui demeure dans une pauvre maisonnette, à Batz, sur le bord de la mer. Je vous la ferai connaître quand vous le souhaiterez, et vous ne verrez point un fantôme, ni un cadavre ; mais la plus belle, la mieux constituée, la plus fraîche fille du monde, et si semblable à Thamar que vous ne sauriez découvrir entre elles la moindre différence. Je vous la donne pour un morceau de roi. Quand les dernières traces des émigrations antiques seront effacées à Vannes, Lorient et Guérande par le mélange de sang, on ne rencontrera plus de ces beautés-là.

— Partons à l'instant ! s'écria Jean.

— Encore un mot, seigneur. Tout à l'heure, vous confessiez vous-même naïvement vos défauts et travers d'esprit, et vous disiez : « Je suis le meilleur, le plus généreux des hommes. » Peut-être le vin était-il pour quelque chose dans ces aveux ingénus.

— Sans doute, interrompit Jean, je ne le nie point ; je suis ainsi fait. Hydora m'en a

même averti, je ne sais en quelle occasion.

— Songez-y donc, seigneur; il ne serait pas généreux à vous d'abuser de votre puissance pour mener à mal une honnête fille. Renaude, c'est ainsi qu'on appelle ma charmante Bretonne, est une personne pieuse. Cependant, elle touche à ses dix-huit ans, et la nature l'a douée d'un cœur tendre, d'une imagination inflammable. Vous lui plairez, j'en suis sûr, à première vue, tout à coup et sans efforts. Il serait donc indigne de vous de recourir à des subterfuges diaboliques lorsque vos seuls avantages, votre extérieur, vos riches habits, votre bonne mine et votre langage suffisent à éblouir une innocente paysanne qui ne sait point se défendre.

— Tu as raison, dit Jean. Je prétends lui plaire, la séduire, la fasciner immédiatement d'un mot, d'un geste, d'un regard. J'irai, je verrai, je vaincrai. Partons.

— Un dernier avertissement, Excellence. Mon intérêt étant que vous perdiez cette fille, je ne vous cache point que j'accomplirai tous vos désirs les plus secrets, et que, par conséquent, votre triomphe ne vous coûtera guère. Vous croirez avoir réussi par vous-même, et, au fond, ce sera par mes petits services.

Je suis trop sincère pour vous le dissimuler.

— Je te défends, s'écria Jean, de me prêter secours en quoi que ce soit dans cette entreprise.

— Il ne m'est pas possible de vous obéir, Excellence, reprit Potamogéiton avec une humilité feinte, à moins que vous ne consentiez à renoncer pour vingt-quatre heures aux bénéfices de notre pacte. C'est ainsi que vous pouvez être livré à vous-même.

— J'y consens, je le veux; j'exige que tout avantage surnaturel et toute protection de l'enfer me soient retirés pendant vingt-quatre heures.

— Puisque vous l'exigez, je me rends, quoiqu'il m'en coûte fort. Pour vous plaire, je ferai ce grand sacrifice. C'est donc convenu. Frappez dans ma main en signe de notre accord.

— C'est convenu : moi seul, moi, Jean Capello, sans aucun secours ni privilége extraordinaire, par ma seule figure et mon seul mérite, je vais séduire la belle fille bretonne semblable à Thamar. Partons.

— Partons, répéta le vieux Turc.

Jean se leva en s'appuyant des deux mains sur la table. Il trébucha, renversa des chaises, et appelant le diable à son aide :

— Charge-toi de me conduire, dit-il. Donne-moi mon chapeau et mon épée.

Potamogéiton remplit l'office de valet de chambre. Il jeta un manteau sur les épaules de son patron, et, s'enveloppant avec lui dans ce manteau, il ouvrit la fenêtre, saisit Jean à bras-le-corps et s'élança dans l'espace.

— Asseyez-vous sur ce banc de pierre, dit-il. Cette petite ville est Guérande. Le jour va paraître. Vous apercevrez tout à l'heure du côté de la mer le clocher d'un village dont le nom est Batz. C'est là que demeure la belle Renaude. Le premier passant vous indiquera la maison de cette fille. Adieu, magnanime seigneur Capello ; tirez-vous d'affaire.

La nuit était sombre ; une pluie fine apportée par le vent de la mer tombait sans bruit; Jean, seul et transi, regretta trop tard de s'être embarqué par bravade dans une mauvaise aventure. Le passage subit d'une chambre close et illuminée au lieu le plus froid qui fût en France agissant fortement sur ses nerfs, il se mit à trembler de tout son corps. En un moment son courage fut abattu, et il ne lui resta des fumées du vin que l'étourdissement, la faiblesse des jambes et le mal de tête.

— Où me suis-je fourré ? dit-il en balbutiant. Avais-je besoin de courir après une personne inconnue ? Au diable l'entreprise ! Attendons paisiblement que les vingt-quatre heures soient écoulées, et je retrouverai demain la puissance dont je me suis sottement destitué. Mais que faire dans ce trou de Bretagne ? Pas une lumière aux fenêtres, pas une porte ouverte. Ce village endormi est lugubre, et cette pierre m'offre un lit glacé comme la tombe.

Le silence de la nuit fut interrompu par une voix qui chantait une chanson monotone en dialecte breton. Tout à côté de lui, Jean crut entendre des coups de pioche.

— Qu'est-ce-là ? dit-il ; est-ce que mes braves fossoyeurs rouges viendraient ici, comme ils ont fait à Rome, creuser quelque souterrain pour m'introduire auprès d'une jolie femme ? Dans ce triste moment, ce serait une véritable aubaine.

En montant sur le banc de pierre, Jean réussit à élever la tête au-dessus d'un petit mur d'enceinte. Il lui sembla voir des croix de bois, des tombeaux et un homme enfoncé jusqu'aux genoux dans une fosse. Le mur entourait un cimetière ; mais le fossoyeur, en habit de paysan breton, ne ressemblait en au-

cune façon aux artisans diaboliques vêtus de peau de chagrin.

— Pour qui travaillez-vous donc là, mon brave? demanda Jean.

— Je travaille, répondit le paysan, pour le seigneur Capello.

— Le seigneur Capello n'est pas encore mort, répondit Jean.

— Cela ne me regarde point. J'obéis à mon curé.

— Ce curé est fort impertinent.

Le jour commençait à paraître. Trois chantres d'église en surplis et le serpent de la paroisse passèrent devant le banc de pierre. Jean les appela et leur dit :

— Il y a dans ce cimetière un homme qui creuse une fosse. Qui donc va-t-on enterrer?

— Le seigneur Capello, répondirent les chantres.

Et ils poursuivirent leur chemin comme des gens pressés. Jean se sentit défaillir. Ses dents claquaient, et il n'osait s'avouer à lui-même que c'était de frayeur autant que de froid. Il releva son manteau, se coucha sur le banc et s'endormit. Un songe lui représenta la madone del Pilar pressant contre son cœur le petit Jésus. Autour d'elle étaient prosternés les fi-

dèles qu'elle avait sauvés. Tous répétaient à la fois le nom de don Juan Capello, et priaient la divine Vierge pour cette âme égarée. A son silence, Jean comprit que les prières des fidèles ne pouvaient être exaucées. Tout à coup, Potamogéiton fendit la foule, se dressa sur ses pieds, et soufflant sur les cierges qui brûlaient dans les candélabres, il les éteignit et cria d'une voix terrible :

— Don Juan Capello m'appartient!

La madone poussa un soupir lamentable, et le petit Jésus cacha son visage dans le sein de sa mère. Aussitôt, Jean sentit une main armée de griffes se poser sur son épaule. Une secousse violente le fit tomber en arrière. Le dormeur s'éveilla en sursaut.

— Dieu soit loué! dit-il, ce n'est qu'un rêve; mais ce rêve m'avertit de songer à mon salut.

Midi sonnait à l'horloge de la ville. Jean suivit les remparts de Guérande et se rendit sur la place de l'église. Sous le portail était une chaire extérieure construite dans le monument, et où l'on montait par un petit escalier taillé dans l'épaisseur du mur [1]. Les paroissiens,

[1] Cette chaire extérieure se voit encore à Guérande. On y a prêché l'insurrection pendant la guerre de la Vendée.

réunis sur la place, écoutaient le sermon en plein air que prononçait un jeune curé d'une figure belle, mais singulièrement mélancolique. Lorsqu'il aperçut Jean debout en face de lui, le curé se troubla et termina brusquement sa prédication. Comme il s'apprêtait à rentrer dans son église, Jean s'approcha de la chaire et dit à voix basse :

— M. le curé, je suis le seigneur Capello. D'où vient que vous faites préparer mon convoi funèbre?

— J'ai rêvé cette nuit que vous viendriez mourir ici, répondit le curé. Mes songes ne m'ont jamais trompé. Le dernier se réalisera comme les autres ; votre présence à Guérande en est une preuve. N'en doutez plus : votre heure va sonner. Pensez à la mort, monsieur, et ne perdez point de temps.

XX

La coïncidence entre son rêve et celui du curé était faite pour étonner notre ami Jean ; mais l'impression la plus pénible qu'il eût reçue de cette rencontre venait de la fatalité dont ce jeune prêtre portait le signe dans sa physionomie.

— Tout cela, se disait-il, est de mauvais présage et sent la mort d'une lieue. Comment me suis-je préparé à mourir ? Mon heure dernière me trouvera la cervelle encore troublée des excès de la veille et voyageant pour une entreprise de libertin. Comment espérer, d'ail-

leurs, de payer au démon ce que je lui dois dans ce pays sauvage, au milieu de pauvres paysans dévots? Celui qui vend son âme a du moins la ressource de chercher dans tous les coins de ce globe la rançon qui peut le sauver; mais moi, une abdication volontaire me prive de tous moyens d'action. Pécheur que je suis! Ma vanité, mon imprudence et ma sottise me livrent sans défense à mon ennemi. Le ciel repousse mes prières, et ma contrition lui fait horreur.

Jean se promenait sur la petite place de Guérande, en proie aux réflexions les plus cruelles, regardant de quel côté la mort pouvait venir, n'osant entrer dans une maison de peur qu'elle ne s'écroulât sur sa tête, s'écartant avec effroi des passants, et ne croyant voir autour de lui qu'embûches et dangers. Cependant, il savait le prix de chaque minute ainsi perdue, et il se creusait en vain la cervelle à imaginer une démarche quelconque pour se tirer de l'abîme où il était. Au bout de deux heures, ces angoisses devenant intolérables :

— Assez d'hésitation, se dit-il; au lieu d'attendre la mort, allons au-devant d'elle. Je ferai ma visite à la belle Renaude, et qui sait? L'enfer lui-même n'a peut-être pas songé à tout.

Guérande est située à l'entrée d'une langue de terre étroite, qui s'avance à quatre lieues dans la mer, et qui se termine par la pointe du Croisic. Cette presqu'île était alors couverte de marais; mais on n'y trouvait pas la belle route qui la traverse aujourd'hui dans sa longueur. La seule industrie de ce pays était la récolte du sel. Les paludiers y ont enfermé et divisé l'eau symétriquement par des digues formées de pierres entassées. Une quantité de petits chemins pratiqués pour l'exploitation des salines et conduisant aux marais se croisent sur les terrains inondés. Comme tous ces chemins se ressemblent entre eux, les gens qui ne sont point du pays s'y égareraient à n'en pouvoir jamais sortir, s'ils n'étaient dirigés sûrement par les trois clochers de Batz, du Poulighen et du Croisic, qu'on découvre de tous les points de la presqu'île.

Vu la gravité des circonstances où il était, Jean crut devoir s'abstenir d'entrer en communication avec les habitants de Guérande. Il sortit de la ville et s'enfonça dans les salines, sur les indications de Potamogéiton, en s'orientant au moyen des clochers. On se ferait difficilement une idée de l'aspect nu et désolé de ce brin de terre dont l'Océan dispute aux

hommes la possession. La violence du vent y est souvent telle qu'à vingt pas de distance on n'entendrait point la détonation d'une arme à feu. Jean marchait depuis une heure le long des marais, changeant à chaque instant de sentier pour suivre une ligne droite. De gros nuages voilaient le soleil malade de décembre et ne laissaient qu'à peine au jour la clarté d'un crépuscule. Les clochers s'évanouirent peu à peu dans le brouillard, et, avant quatre heures du soir, l'obscurité s'épaississant, Jean ne distingua même plus les digues de pierre qui bordaient les sentiers. Par moments, une petite charrette chargée de sel passait tout à coup près de lui et se perdait dans la nuit. Il entendait un tour des roues, un pas du cheval, et puis les sifflements du vent étouffaient le reste ; en sorte que ces apparitions semblaient aussi fantastiques pour les oreilles que pour les yeux.

Après avoir longtemps erré au hasard, Jean se décida, non sans répugnance, à demander son chemin à l'un des sauniers qu'il rencontra. On lui fit en langue bretonne une réponse dont il ne comprit pas un mot, et il poursuivit son voyage. Sa position devint bientôt fort critique. Les paysans étaient rentrés chez eux.

Aucun être humain ne passait plus le long des marais. La fatigue s'en mêlant, Jean perdit courage. Le bruit des vagues qui se brisaient au-dessous de lui sur les rochers lui apprit qu'il était arrivé au bord de la mer. N'osant plus avancer de peur de se jeter dans un précipice, il s'assit sur une pierre, résolu à attendre le jour. Il s'y reposait depuis quelques minutes, lorsque le vent lui apporta un faible tintement, semblable au son d'une cloche. Il fallait, pour qu'il eût saisi ce bruit léger pardessus le vacarme des vagues, que l'église d'où le son était parti fût très-proche. Il se leva donc avec empressement, et marcha dans la direction où il supposait que le village se devait trouver. Tout à coup la terre se déroba sous lui ; son pied posa dans le vide; il tomba en poussant un cri de détresse, sentit une commotion violente et s'évanouit.

Le lendemain, au point du jour, un paludier qui passait sur les rochers du bourg de Batz aperçut au fond d'une crevasse de trente pieds un homme étendu sans mouvement, et que la marée montante allait bientôt atteindre. Il descendit dans le précipice, et voyant que ce malheureux respirait encore, il le mit dans sa petite charrette, et le mena bien vite chez

l'unique médecin qu'il y eût à Guérande. Quoique ce médecin n'en sût pas long, il reconnut que le blessé avait une luxation de l'épine dorsale, dont il ne pouvait revenir ; c'est pourquoi il envoya dire au curé d'apporter les secours de la religion. Jean reprenait connaissance au moment où parut la figure mélancolique du jeune prêtre.

— M. le curé, dit-il d'une voix défaillante, votre ministère est inutile. Vos paroles peuvent me toucher, mais non sauver mon âme.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit le curé. De plus grands pécheurs que vous ont trouvé grâce à l'heure suprême par un repentir sincère. Vous êtes sans doute de ces gens de qualité qui se vantent de ne croire à rien ; mais la clémence du ciel va jusqu'à l'oubli de ce délire impie.

— Hélas! reprit Jean, je ne suis point un pécheur ordinaire. Je crois et n'espère point, car tous les crimes sont pardonnés, hormis un seul, et c'est celui-là que j'ai commis. Approchez-vous pourtant, et recevez mon secret.

Le curé se pencha sur le lit, et posa son oreille contre la bouche du moribond. Lors-

qu'il se releva, son visage pâle était bien plus hâve encore qu'il n'avait accoutumé.

— Vous le voyez, poursuivit Jean, les consolations ne sont point faites pour moi. L'Église me repousse de son sein. Je ne fatiguerai pas le ciel de mes cris. Mon désespoir sera profond et muet. Asseyez-vous près de moi. Puisque mon ennemi ne vient point me chercher, j'ai sans doute encore quelques heures à vivre. Je vous raconterai ce que je pourrai de mon histoire. S'il était une excuse à un crime comme le mien, j'oserais me dire moins coupable que la plupart de mes pareils. Je me suis sacrifié pour racheter une âme plus noble et plus précieuse que la mienne.

Jean fit un récit de ses aventures, où il parla peu des choses mondaines, pour insister davantage sur la mort du commandeur de Beaujeu, sur les persécutions qu'il avait endurées à Zara et sur l'extrémité où l'avait réduit le chevalet du saint office, à Saragosse.

— M. le curé, dit-il ensuite, il est probable que mon histoire ne ressemble guère à la vôtre. Profitez de mon exemple, et jouissez de l'assurance que vous donne votre existence modeste de mourir un jour plus heureux que moi.

— Ma vie, répondit le curé avec émotion, n'est pas si simple que vous l'imaginez, seigneur Capello. Je ne suis point certain de finir plus heureusement que vous. Ah ! du moins, vous avez péché par action, tandis que moi, je n'ai point de pensée qui ne soit un crime. Apprenez que je porte malgré moi cette soutane. Mon saint ministère n'est pour moi qu'une malédiction. La tyrannie de mes parents m'a poussé à ma perte. J'avais un frère aîné ; pour lui assurer plus de biens, on voulut me mettre dans l'Église. Je résistai pendant longtemps. Je renonçai à ma fortune et promis de vivre dans le célibat. A ces conditions, on cessa de me persécuter ; mais je rencontrai une jeune fille, la plus belle et la plus douce du monde, et je l'aimai. Dans la crainte que cet amour ne me fit manquer à mes promesses, ma famille sollicita une lettre de cachet. Je fus enfermé pendant un an, et je ne sortis de la Bastille que pour prendre cet habit et recevoir les ordres. On me donna une cure importante dans une grande ville ; j'appliquai mon courage et mes forces à étouffer mes passions. Hélas ! ni l'étude, ni les prières, ni l'austérité, ni la constance la plus opiniâtre ne purent triompher de mon cœur. L'image de

ma maîtresse ne me sortait point de l'esprit. On ne saura jamais de quels sanglots ont retenti les murs de mon presbytère. Une circonstance imprévue me fit revoir celle que j'aimais. J'entretins avec elle un commerce de lettres. Mon évêque en fut averti. On intercepta ma correspondance, et, pour me punir de cette faute, on m'envoya dans ce bourg, au fond de la Bretagne, où je regrette ma prison ; car ma maîtresse m'aime encore, et il n'est pas sans exemple qu'un prisonnier se soit évadé de la Bastille, tandis que le caractère sacré dont je suis revêtu me suivrait partout.

— Dieu clément! s'écria Jean, vous voyez que je n'essaye point de séduire ce pauvre prêtre.

En ce moment, on entendit un pas lent dans l'escalier de la maison.

— Écoutez ! poursuivit le moribond en tressaillant. C'est lui ! je reconnais le bruit de ses babouches.

La porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Potamogéiton avec son turban aplati et son gros pistolet à mèche.

— Que venez-vous faire ici? lui dit le curé. Laissez-nous seuls.

— Oh ! répondit le vieux Turc en ricanant,

vous me prenez pour un autre. C'est plutôt à moi qu'il convient de dire : « Laissez-nous seuls, M. l'abbé : nous avons à parler de choses qui ne vous regardent pas. » Seigneur Capello, encore un quart d'heure et nous partons ensemble. Si je n'ai pu venir plus tôt, c'est que cet enragé d'Alberoni me prend tout mon temps. Jamais je ne vis d'homme si affairé. Je le donnerais volontiers au premier diable qui m'en voudrait débarrasser. Mais songeons à vous. Eh bien! seigneur Jean, êtes-vous en disposition de partir gaiement pour le petit voyage que la vanité humaine appelle grand? Je vous mènerai bon train, comme sur mon navire. Vous serez satisfait de votre pilote. Il était temps que notre partie d'échecs finît. Vous m'alliez encore une fois fausser compagnie avec ce chevalier de Vîmes, ce baron curieux de phénomènes et ces libertins qui ne sauraient m'échapper. Vous m'alliez payer avec des créances qui m'appartiennent. Oh! que vous fûtes bien inspiré d'abdiquer votre pouvoir! Si j'étais capable d'éprouver de la reconnaissance, je vous saurais gré d'avoir été si beau joueur; mais il n'y a point de merci aux échecs. Vous êtes *mat*, et j'empoche l'enjeu, selon la règle.

— Sainte Vierge del Pilar, murmura Jean, ayez pitié de moi !

— Oui, reprit Potamogéiton, invoquez toutes les madones ; mais dépêchez-vous.

— Je comprends à présent qui vous êtes, interrompit le curé. Je vois en vous ce Potamogéiton dont cet infortuné me parlait tout à l'heure.

— Les mourants, dit le vieux Turc, sont toujours incontinents de langue. A quoi bon ces bavardages ? Ne valait-il pas mieux prendre bravement son parti et se taire ?

— Avouer ses fautes, se repentir et prier ne nuit jamais, répondit le prêtre.

—Mais, reprit Potamogéiton, je vous connais aussi, l'abbé. Je vous ai sur mes tablettes. Attendez donc ; n'êtes-vous pas ce jeune curé sans vocation dont on vient d'enfermer la maîtresse à Bicêtre ?

—Enfermée ! dit le prêtre ; ne vous trompez-vous pas ?

— Vous l'ignoriez ? Je ne me trompe point, l'abbé. On vous a mis à la Bastille pour une amourette, et puis on vous a relégué dans ce village, où le chagrin et l'ennui vous dévorent. A présent, c'est le tour de votre maîtresse. Vos généreux parents ont décrété qu'elle devait

être folle et l'ont mise à Bicêtre, où elle le deviendra tout de bon.

— Ah! c'en est trop! s'écria le curé. J'avais assez de force pour endurer tous les maux; mais je ne puis souffrir qu'on accable une personne innocente.

— C'est cela; révoltez-vous, l'abbé. Dans un moment, j'aurai fini avec Jean Capello. Je reviendrai vous proposer un petit arrangement.

— M. le curé, cria Jean d'une voix éteinte, si vous vous donnez à ce démon, il ne vous en coûterait pas davantage de me sauver.

— Je vous sauverai, dit le jeune curé. Potamogéiton, prends mon âme en échange de celle de Jean Capello.

— Par l'enfer! répondit Potamogéiton, ce n'est point mon compte.

— Insistez, murmura Jean, il ne peut refuser.

— Potamogéiton, répéta le curé, accepte mon âme aux lieu et place de celle de cet homme; je te la vends aux mêmes conditions que lui, pour dix ans de puissance.

— Dix ans, pour un pauvre prêtre à moitié damné! c'est trop de cinq.

— Eh bien! j'accepte les cinq ans, reprit le

curé. Potamogéiton, je te somme de conclure.

— Signez donc, puisque vous le voulez; mais que je sois enfermé pour l'éternité dans un tabernacle, si ce marché n'est pas ma dernière affaire.

— M. le curé, cria Jean, donnez-moi l'absolution!

D'une main le curé prit le stylet de Potamogéiton, et de l'autre le goupillon d'eau bénite.

— *Absolvo te,* dit-il en signant le pacte.

— Sainte Marie del Pilar! murmura Jean, conduisez mon âme aux pieds du Seigneur.

Et il rendit le dernier soupir.

— O rage! s'écria Potamogéiton en grinçant les dents, fureur! mort! sacrilége! Mille tempêtes sur ce bourg breton et ces plages noyées! Mille malédictions sur la race de Caïn! Les âmes sont à vil prix; on me les jette à la tête pour rien; et celle que je voudrais emporter m'échappe! Les hommes sont plus méchants aujourd'hui que le diable; ils finiraient par m'en remontrer en malice et en perversité. Je ne fais plus d'affaires avec eux; à quoi bon leur acheter mon propre bien? Venez avec moi, l'abbé. Je vous présenterai à Hydora. C'est avec elle que vous réglerez vos comptes. Je me retire du monde.

Les paludiers virent leur jeune curé, en compagnie d'un vieux Turc, se diriger vers les marais salins. Le même jour un orage terrible fit sombrer près de la côte un brigantin dont on ne découvrit pas un débris sur le rivage. Le curé de Guérande avait sans doute gagné un refroidissement dans son excursion, car il se mit au lit en rentrant, et ce fut le curé de Batz qui vint dire la messe pour le convoi de Jean. Peu de jours après, un couple de fiancés qui voulaient se marier trouva le presbytère de Guérande abandonné.

Les personnages de cette chronique finirent diversement. Alberoni paya sa rançon au diable et s'imagina qu'il garderait après cela son ministère; mais il fut chassé d'Espagne et se sauva comme un voleur, emportant des papiers précieux et le testament du feu roi Charles II. Il erra sur les côtes d'Italie et ne parvint qu'à travers de grands périls jusqu'à Rome, où le pape le fit enfermer.

Louise de Cerdagne, de retour dans son ménage, se querella tous les jours avec son mari et lui donna des coups de cravache. Les époux se séparèrent de nouveau. Le comte se ruina. La comtesse vécut d'abord en femme vaillante et se retira ensuite dans un couvent, où elle

racheta ses erreurs de jeunesse par une dévotion exaltée.

Antonia la Zaratine s'ennuya d'attendre un amant dont elle ne recevait plus de nouvelles, et se maria avec un officier vénitien qui fut tué honorablement sous les yeux du général condottiere Schulembourg. La fortune que Jean lui avait laissée lui fut enlevée par une banqueroute. Elle épousa en secondes noces un Ragusain qui avait du bien.

Du temps du prince de la Paix, on fondit à Saragosse les candélabres d'argent offerts par don Juan *el Pajarero* aux églises de cette ville. Avec le produit, on arma l'équipage d'un bâtiment qui périt à Trafalgar.

Il y a trois ans, un antiquaire breton me montra près des remparts de Guérande, au milieu d'un tas de ronces, une pierre enfoncée dans le gazon et sur laquelle je lus cette inscription :

HIC. IACET.
IOAN. HERMOLAVS.
CAPELLVS.
CIVIS. VENETVS. CVIVS.
CORP. TVMVL. ANIM. Q.
COELO.
MANDAV. ARS. INF.
M. DCC. XVIII.

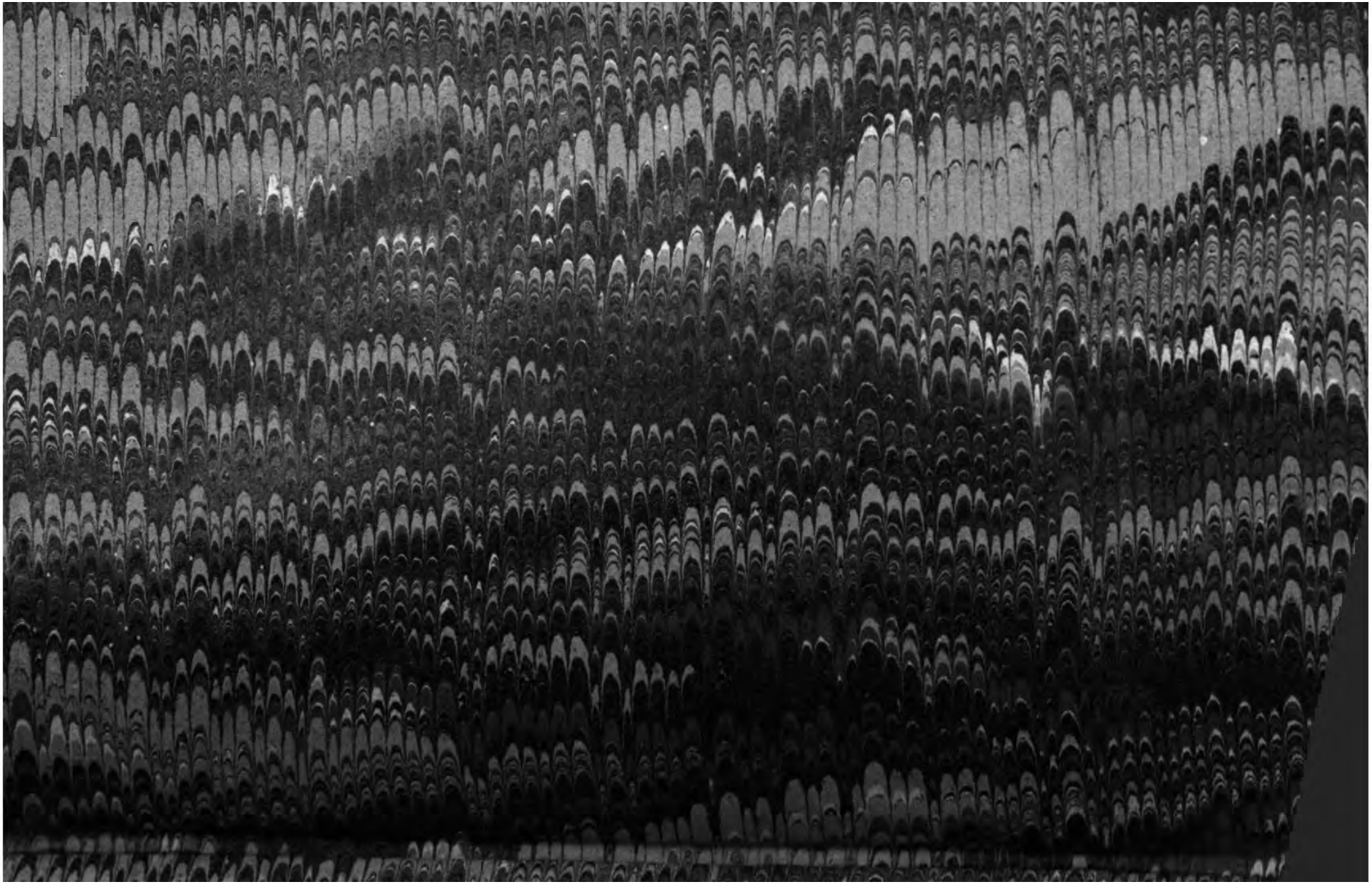
— Voyons si vous comprendrez cela, M. le Parisien, me dit l'antiquaire. Jusqu'aux deux derniers mots nous serons d'accord ; mais que pensez-vous de cet ARS. INF. ?

— Il me semble, répondis-je, que la chronique populaire explique parfaitement l'épitaphe entière : ARS. INF. signifie *ars inferna,* c'est-à-dire : « Ici repose Jean Capello, citoyen de Venise, dont le corps a été envoyé au tombeau et l'âme au ciel par les artifices de l'enfer. »

— Voilà une traduction de faiseur de contes, reprit l'antiquaire. Vous croyez donc au diable, aux pactes avec les esprits, aux légendes à dormir debout, inventées par l'ignorance et la superstition dans les veillées de nos paysans? Vous pensez qu'en 1718, un curé de Guérande s'est envolé dans les airs après avoir racheté l'âme de ce Jean Capello. Vous êtes un grand enfant, M. le Parisien. Ce Vénitien qui est venu mourir ici a été tout simplement empoisonné par le curé, qui a pris la fuite ; le médecin de la ville, avant pratiqué l'autopsie, trouva les traces du poison. C'est pourquoi l'on a gravé sur la tombe ces mots : ARS. INF., qui signifient *arsenici infusio,* une infusion d'acide arsénique. Je vous proposerai encore une

autre variante : Jean Capello était peut-être un ouvrier saunier tué par quelque accident arrivé dans nos salines, et, comme en 1718 ces ouvriers étaient fort misérables, on aura gravé sur cette pierre, pour exprimer l'humilité de sa profession : ARS. INF., c'est-à-dire : *métier subalterne*.

— Pour le coup, m'écriai-je, cela n'a pas le sens commun ! Je m'en tiens à la version populaire : Jean le Trouveur fut envoyé au ciel par les ruses mêmes de Potamogéiton. Que les esprits forts rient de ma superstition, je ne m'en fâcherai point.

FIN.

68694515